NUMÉRO 1056

1er AOUT 1951

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

TABLE DES SOMMAIRES DU TOME CCCXII

Ce numéro contient le Bulletin de l'Alliance Française

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.400 fr.	1.750 fr.
6 mois	750 fr.	900 fr.

LE NUMÉRO : 140 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 275 francs belges, 6 mois : 145 francs belges, le numéro : 25 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

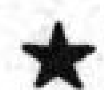
Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe



PUBLICATIONS 1950-1951

RENÉ ARCOS

ROMAIN ROLLAND

Illustré. Avec des extraits du *Journal inédit* de Romain Rolland. (300 fr.)

★

CLAUDE AVELINE

...ET TOUT LE RESTE N'EST RIEN

La Religieuse portugaise (avec le texte de ses Lettres). (390 fr.)

★

THOMAS BRAUN

de l'Académie Royale de Belgique

POÉSIE (1898-1948)

(300 fr.)

★

RICHARD CHURCH

LE PORTIQUE

Roman, traduit de l'anglais par Anne-Marie Bauer. (480 fr.)

★

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

LE VOYAGE DE PATRICE PÉRIOT

Roman (300 fr.)

LES LIVRES DU BONHEUR

Les Plaisirs et les Jeux, Les Érispaudants, Mon Royaume, Fables de mon Jardin, Le Bestiaire et l'Herbier, réunis en un volume. Édition de Bibliothèque, numérotée. (900 fr.)

ANDRÉ FONTAINAS

CHOIX DE POÈMES

(300 fr.)

★

PHAM DUY KHIÊM

LÉGENDES DES TERRES SEREINES

(240 fr.)

★

JUSTE OLIVIER

PARIS EN 1830

Journal inédit, publié par André Delattre et Marc Denkinger, préface de Fernand Baldensperger. (420 fr.)

★

JEAN PRÉVOST

LA CRÉATION CHEZ STENDHAL

Préface de H. Martineau. (480 fr.)

★

U N E S C O

HOMMAGE A BALZAC

(480 fr.)

★

VOLTAIRE

Correspondance avec les Tronchin

Édition critique établie par André Delattre. Édition de bibliothèque numérotée. (1 500 fr.)

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1951

LA VRAIE VIE DE SEBASTIAN KNIGHT

par VLADIMIR NABOKOV
Traduction d'Yvonne Davet.

Vladimir Nabokov, poète et romancier, né en Russie en 1899, a fait ses études supérieures à Cambridge, vécu en Allemagne, puis en France de 1922 à 1940, et il est depuis professeur d'Université aux Etats-Unis. Parmi ses premières œuvres écrites en russe, certaines avaient été traduites en français avant la guerre : L'Aguet, La Méprise, Chambre Obscure, *et l'admirable* Course du Fou.

Nabokov a écrit directement en anglais le roman dont nous présentons ici les deux derniers chapitres (1).

Deux mois après la mort du romancier Knight, son jeune frère entreprend d'écrire sa vie, et c'est à ses efforts pour réunir les éléments de cette biographie que nous assistons : de façon toute naturelle et très vivante s'entremêlent souvenirs, entretiens, citations des livres de Knight et commentaires critiques de ces livres : et à travers tout cela ce sont, à vrai dire, les coulisses multiples de la solitude de Sebastian Knight que nous visitons. Ce personnage, dont la personnalité et la vie ne nous auront été finalement livrées que fragmentairement, comme un puzzle incomplet, impose pourtant continûment sa présence; mais en même temps Nabokov parvient à nous pénétrer de cette évidence : qu'il nous fait la démonstration par l'absurde du caractère fallacieux de toute biographie. L'impossibilité d'arriver à connaître la vraie vie d'un autre être, fût-ce du plus proche, tel est, en filigrane du sujet apparent, le véritable sujet du livre.

Y. D.

Je suis parvenu à reconstituer tant bien que mal la dernière année de la vie de Sebastian : 1935. Il mourut tout au début de 1936, et en considérant ce nombre, je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a une ressemblance occulte entre un homme

(1) A paraître aux Editions Albin-Michel.

et la date de sa mort. Sebastian Knight, m. en 1936... Cette date est, à mes yeux, comme le reflet de ce nom dans une eau ridée. Il y a quelque chose dans les courbes des trois derniers chiffres qui rappelle les traits sinueux de la personnalité de Sebastian... J'essaie, comme je l'ai souvent fait au cours de ce livre, d'exprimer une idée qui aurait pu le séduire... Si je n'ai pas, de loin en loin, capté au moins l'ombre de sa pensée, ou si parfois une opération inconsciente de mon esprit ne m'a pas fait prendre le bon tournant dans son labyrinthe intime, alors mon livre est un fiasco.

La parution de *l'Asphodèle obscur,* au printemps de 1935, a coïncidé avec sa dernière tentative pour voir Nina. Après qu'elle lui eut fait dire par une de ses jeunes brutes aux cheveux plaqués qu'elle souhaitait être à jamais débarrassée de lui, il revint à Londres et y séjourna deux mois, faisant un pitoyable effort pour tromper sa solitude en paraissant en public aussi souvent que possible. On le voyait ici et là, personnage mince, mélancolique et silencieux, qui gardait un foulard autour du cou, même dans la salle à manger la plus chaude, exaspérait ses hôtesses par son air absent et parce qu'il refusait aimablement de se laisser entraîner dans des sorties, s'en allait au milieu d'une réception — quand on ne le découvrait pas dans la chambre des enfants, absorbé dans un jeu de patience! Un jour, près de Charing Cross, Helen Pratt vit Clare entrer dans une librairie et, quelques secondes plus tard, en continuant sa route, elle tomba sur Sebastian. Il rougit légèrement en serrant la main de Mlle Pratt, puis l'accompagna jusqu'à la station du métro. Elle fut soulagée qu'il n'ait pas paru une minute plus tôt, et plus encore quand elle vit qu'il ne se donnait pas la peine de faire allusion au passé. Au lieu de cela il lui raconta une histoire compliquée au sujet de deux hommes qui avaient tenté de le filouter au poker la veille au soir.

« Heureux de vous avoir rencontrée », dit-il lorsqu'ils se séparèrent. « Je pense que je vais le trouver ici. »

« Que vous allez trouver quoi? » demanda Mlle Pratt.

« J'allais chez (il nomma la librairie), mais je vois qu'il m'est possible de trouver ce que je cherche à ce kiosque. »

Il allait au concert et au théâtre, et buvait du lait chaud au milieu de la nuit, à des buvettes, avec des chauffeurs de taxi. On dit qu'il alla voir trois fois le même film — un film absolument insipide, intitulé *le Jardin enchanté.* Deux mois après sa mort et quelques jours après avoir appris qui

Mme Lecerf était en réalité, je découvris ce film dans un cinéma français et j'assistai à la séance, uniquement dans le but d'apprendre pourquoi ce film l'avait attiré à ce point. A un certain moment, vers le milieu de l'histoire, la scène se transporte sur la Riviera et on passe une vue de baigneurs étendus au soleil. Nina était-elle parmi eux? Etait-ce la sienne, cette épaule nue? Je trouvai qu'une jeune femme qui, en se retournant, lançait un coup d'œil à la camera, lui ressemblait un peu, mais l'huile pour brunir et le hâle et un protège-vue ne réussissent que trop bien à déguiser un visage qui ne fait que passer. Il fut très malade une semaine en août, mais il se refusa à garder le lit, comme le lui avait prescrit le Dr. Oates. En septembre, il alla voir des gens à la campagne; il ne les connaissait que fort peu; et ils l'avaient invité par pure politesse, parce que, incidemment, il leur avait dit avoir vu leur maison dans un tableau reproduit par le *Prattler*. Pendant toute une semaine il vagua dans cette demeure plutôt froide, dont tous les autres hôtes se connaissaient entre eux intimement, et puis un matin il fit à pied les dix kilomètres jusqu'à la gare et tranquillement prit le train, en laissant derrière lui son smoking et son sac à éponge. Au début de novembre il déjeuna avec Sheldon au club de celui-ci et parla si peu que son ami se demanda pourquoi il avait accepté son invitation. Puis il y a un trou. Vraisemblablement il alla à l'étranger, mais je ne crois guère que ce fut avec le dessein arrêté d'essayer de revoir Nina, bien que peut-être un faible espoir à cet égard fût la cause de son instabilité d'âme en peine.

J'avais passé la plus grande partie de l'hiver 1935 à Marseille, à m'occuper de quelques affaires de ma firme. Vers le milieu de janvier 1936 je reçus une lettre de Sebastian. Chose assez curieuse, elle était écrite en russe.

« Je suis, comme tu le vois, à Paris, et probablement y resterai fiché (*zastrianou*) quelque temps. Si tu le peux, viens; si tu ne le peux pas, je ne m'en blesserai pas; mais il serait peut-être préférable que tu viennes. J'en ai par-dessus la tête (*oskomina*) de nombre de choses tortueuses, et particulièrement des échantillons de mes mues de serpent (*vypolziny*), au point qu'à présent je trouve une consolation poétique dans l'évident et l'ordinaire que, pour une raison ou une autre, j'avais négligés au cours de ma vie. J'aimerais, par exemple te demander ce que tu as fait durant toutes ces années, et te parler de moi : j'espère que tu as mieux réussi

que moi. Ces temps derniers j'ai beaucoup vu le vieux Dr. Starov qui soigna *maman* (c'est ainsi que Sebastian appelait ma mère). Je l'ai rencontré par hasard un soir dans la rue, alors que je prenais un peu de repos forcé sur le marchepied d'une auto arrêtée. Il m'a paru croire que j'avais végété à Paris depuis la mort de *maman* et j'ai acquiescé à sa version de mon existence d'émigré russe, parce que (*ibo*) il m'a semblé bien trop compliqué d'expliquer quoi que ce soit. Quelque jour il te tombera peut-être sous la main certains papiers; tu les brûleras immédiatement; à dire vrai, ils ont entendu des voix à (ici un ou deux mots indéchiffrables : *Do-ré-mi*?), mais à présent ils doivent subir la peine du bûcher. Je les gardais et je leur donnais un logement pour la nuit (*notchleg*) parce qu'il est plus sûr de laisser les choses de ce genre dormir, car, tuées, elles risquent de venir vous hanter à la façon de revenants. Une nuit, où je me suis senti tout particulièrement mortel, j'ai signé l'ordre d'exécution de ces lettres; à cela tu les reconnaîtras. J'étais descendu au même hôtel que d'habitude, mais j'en suis parti pour venir m'installer dans une sorte de sanatorium à l'extérieur de la ville où je suis à présent; note l'adresse. J'ai commencé cette lettre il y a presque une semaine, et jusqu'au mot « vie », je la destinais à une tout autre personne. Puis, je ne sais comment, elle s'est tournée vers toi, comme un invité timide dans une maison étrangère parlera plus longuement que d'habitude au proche parent avec qui il est venu à cette réception. Pardonne-moi donc si je t'ennuie (*dokoutchayou*), mais je n'aime guère ces branches et ces rameaux dépouillés que je vois de ma fenêtre. »

Cette lettre me bouleversa, il va sans dire, mais elle ne me rendit pas aussi inquiet que je l'eusse été si j'avais su que depuis 1926 Sebastian souffrait d'un mal incurable, qui n'avait cessé d'empirer au cours des cinq dernières années. Il m'est pénible d'avouer que ma réaction spontanée d'alarme se trouva quelque peu atténuée par la pensée que Sebastian était d'un tempérament très nerveux et impressionnable et avait toujours été enclin à un pessimisme excessif lorsque sa santé était ébranlée. Je n'avais, je le répète, pas le moindre soupçon de sa maladie de cœur, aussi parvins-je à me persuader qu'il souffrait de surmenage. Toutefois, il était malade et le ton sur lequel il me suppliait de venir était inaccoutumé. Il n'avait jamais paru éprouver le besoin de ma présence, et voilà qu'il l'implorait littéralement. Cela me

touchait, et aussi m'intriguait, et j'eusse certainement sauté dans le premier train si j'avais connu toute la vérité. Je reçus la lettre le mardi et aussitôt résolus d'aller à Paris le samedi, de manière à revenir dans la nuit du lundi, car je sentais que ma firme ne s'attendait pas à ce que je prisse un congé précisément en ce moment décisif pour l'affaire dont j'étais censé m'occuper à Marseille. Je décidai qu'au lieu d'écrire et d'expliquer, j'enverrais un télégramme à Sebastian le samedi matin, quand je saurais s'il me serait possible de prendre le premier train du jour.

Et cette nuit-là je fis un rêve singulièrement pénible. Je rêvai que j'étais assis dans une vaste salle sombre que mon rêve avait hâtivement meublée de quelques meubles dépareillés, pris dans différentes maisons que je connaissais vaguement, mais avec des vides ou de bizarres substitutions, comme par exemple ce rayon d'étagère qui était en même temps une route poussiéreuse. J'avais le sentiment confus que cette salle se trouvait dans une ferme ou dans une auberge de campagne — une impression générale de boiseries et de planchers. Nous étions en train d'attendre Sebastian — il devait revenir de quelque long voyage. J'étais assis sur une caisse, et ma mère était aussi dans la salle, et, buvant du thé, à la table autour de laquelle nous étions groupés, il y avait deux autres personnes — un homme de mon bureau et sa femme — parfaitement inconnues de Sebastian, mais placées là par le régisseur du rêve, tout bonnement parce que n'importe qui convenait pour remplir la scène.

Notre attente était pleine de malaise, lourde d'obscurs pressentiments, et je sentais qu'eux en savaient plus long que moi, mais j'appréhendais de demander pourquoi ma mère se tracassait tellement à propos d'une bicyclette boueuse qui se refusait à se laisser fourrer dans l'armoire : les portes s'obstinaient à rester ouvertes. Il y avait au mur un tableau représentant un vapeur, et les vagues peintes ondulaient comme une procession de chenilles, et le vapeur était ballotté et j'en étais incommodé — jusqu'au moment où je me souvins que c'est une vieille coutume banale de pendre au mur un tableau de ce genre lorsqu'on attend le retour d'un voyageur. Il pouvait arriver d'un instant à l'autre, et on avait répandu du sable sur le plancher devant la porte, pour qu'il ne risquât pas de glisser. Ma mère s'éloigna avec les éperons et les étriers boueux qu'elle n'arrivait pas à cacher, et le couple indistinct fut tranquillement supprimé, car je me trouvai seul dans la

salle lorsqu'une porte s'ouvrit en haut sur une galerie, et Sebastian apparut, descendit lentement un escalier branlant qui aboutissait en plein dans la salle. Il avait les cheveux ébouriffés et il était en bras de chemise : il venait juste, je le compris, de faire un petit somme à son retour de voyage. Tandis qu'il descendait, s'arrêtant un peu à chaque marche, et avançant vers la marche suivante toujours le même pied, le bras appuyé sur la rampe en bois, ma mère revint et l'aida à se relever lorsqu'il trébucha et dégringola sur le dos. Il rit en venant à moi, mais je sentis qu'il avait honte de quelque chose. Il avait le visage pâle et mal rasé, mais son expression était assez joyeuse. Ma mère, une coupe en argent à la main, s'assit sur ce qui se révéla être une civière, car l'instant d'après ma mère s'y trouva emportée par deux hommes, qui dormaient le samedi dans la maison, comme me le dit Sebastian, avec un sourire. Soudain je remarquai qu'il portait un gant noir à la main gauche, et que les doigts de cette main ne remuaient pas, et qu'il ne s'en servait jamais — je ressentis une crainte horrible, à en avoir la nausée, qu'il ne vînt à me toucher par inadvertance avec cette main-là — car je comprenais à présent que c'était une chose postiche attachée au poignet, qu'on l'avait amputé, ou qu'il avait eu quelque affreux accident. Je compris aussi pourquoi son aspect et l'atmosphère tout entière de son arrivée m'avaient paru d'une étrangeté si inquiétante; peut-être remarqua-t-il mon frémissement, mais il continua à boire son thé comme si de rien n'était. Ma mère revint un instant pour chercher le dé qu'elle avait oublié et s'en alla rapidement, car les hommes étaient pressés. Sebastian me demanda si la manucure était déjà venue, ayant souci d'être prêt pour le dîner de gala. Je tentai d'écarter ce sujet, car l'idée de sa main mutilée m'était insupportable, mais l'instant d'après je vis la salle entière en fonction d'ongles ébréchés, et une jeune fille que j'avais connue (mais elle avait maintenant étrangement perdu son éclat) arriva avec sa trousse de manucure et s'assit sur un tabouret en face de Sebastian. Il me pria de ne pas regarder, mais je ne pus m'en empêcher. Je le vis déboutonner son gant noir et lentement le retirer; et en se détachant, celui-ci répandit son contenu — de nombreuses mains minuscules, comme les pattes de devant d'une souris, molles et d'un rose mauve, et elles tombèrent sur le sol, et la jeune fille en noir s'agenouilla. Je me penchai pour voir ce qu'elle était en train de faire sous la table et je vis qu'elle ramassait les petites mains et les mettait dans un plat; — je

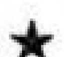
relevai la tête : Sebastian avait disparu; je me penchai à nouveau : la jeune fille aussi avait disparu. Je sentis que je ne pourrais pas rester dans cette salle un instant de plus. Mais au moment où je me tournai et tâtonnai pour trouver le loquet, j'entendis la voix de Sebastian derrière moi; elle semblait venir du coin le plus sombre et le plus éloigné de ce qui était maintenant une immense grange avec du blé s'échappant grain à grain d'un sac crevé à mes pieds. Je ne pouvais le voir; j'avais si grand désir de m'échapper que, d'impatience, mon cœur battait si fort qu'il me semblait couvrir de son bruit le son des paroles de Sebastian. Je savais qu'il m'appelait et me disait quelque chose de très important — et me promettait de me dire quelque chose de plus important encore, si seulement je venais jusqu'au coin où il était assis ou gisait, pris au piège par les sacs pesants qui lui étaient tombés en travers des jambes. Je fis un mouvement et alors sa voix me parvint en un dernier grand appel pressant, puis une phrase — qui ne présenta aucun sens lorsque je la sortis de mon rêve — retentit alors, dans mon rêve lui-même, comme un message si grave, d'une importance à tel point majeure, et j'y sentis si indiscutablement le dessein de me livrer, à moi, la clef d'une monstrueuse énigme, que j'eusse couru à Sebastian malgré tout, si déjà je n'avais été à demi hors de mon rêve.

Je sais que le caillou ordinaire que vous trouvez en ouvrant votre main — après avoir plongé votre bras jusqu'à l'épaule dans l'eau où il vous a semblé voir un joyau briller sur le sable pâle — est bien réellement la pierre précieuse convoitée, malgré l'aspect de caillou qu'elle prend en séchant au soleil de tous les jours. C'est pourquoi je compris que la phrase dénuée de sens qui me chantait dans la tête lorsque je m'éveillai était bien réellement la traduction altérée d'une révélation saisissante; et tandis que je demeurais étendu sur le dos à écouter les bruits familiers de la rue et l'inepte gâchis musical de la T.S.F. dont s'égayait le petit déjeuner de quelqu'un dans la chambre au-dessus de ma tête, le froid picotant d'une affreuse crainte fit courir en moi un frisson presque physique, et je résolus d'envoyer un télégramme à Sebastian pour lui annoncer mon départ le jour même. Mais j'eus l'idiotie de prendre conseil du bon sens (ce qui pourtant n'avait jamais été mon fort), et je pensai que je ferais mieux d'aller voir à l'annexe marseillaise de ma firme si on pouvait se passer de ma présence. Or je m'y rendis compte que non seulement on ne le pouvait pas, mais qu'il n'était même guère probable

que je pusse m'absenter du tout pour le week-end. Le vendredi de cette semaine-là je rentrai chez moi très tard, après une journée harassante. Un télégramme m'y attendait depuis midi, — mais quelle étrange prépondérance les banalités quotidiennes ont sur les avertissements subtils d'un rêve! — j'avais tout à fait oublié son chuchotement pressant, et, en faisant sauter la bande du télégramme, je m'attendais simplement à des nouvelles d'affaires.

« Etat Sevastian désespéré venez immédiatement Starov. » Il était en français; le « v » du nom de Sebastian était la transcription de sa prononciation russe; obéissant à je ne sais quelle obscure raison, j'allai dans la salle de bain et restai là un moment devant la glace. Puis j'attrapai mon chapeau et descendis en courant. Il était minuit moins le quart lorsque j'entrai dans la gare, et il y avait un train à minuit deux, arrivant à Paris vers 2 h. 30 de l'après-midi le lendemain.

A ce moment je m'aperçus que je n'avais pas assez d'argent sur moi pour prendre un billet de seconde classe, et, durant une minute, je délibérai si, de toutes manières, il ne vaudrait pas mieux retourner chez moi et voler à Paris par le premier avion qu'il me serait possible de prendre. Mais la présence toute proche du train fut trop tentante. Je saisis l'occasion qui exigeait le moins d'effort, comme je le fais en général dans la vie. Et le train n'eut pas plus tôt démarré que je me rendis compte avec un coup au cœur que j'avais laissé la lettre de Sebastian dans un tiroir de mon bureau et que je ne me souvenais pas de l'adresse qu'il avait indiquée.



Le compartiment bondé était sombre, étouffant et plein de jambes. Les gouttes de pluie dégoulinaient le long des vitres : elles ne dégoulinaient pas tout droit, mais roulaient par à-coups, avec des hésitations, des zigzags, faisant une pause de temps à autre. La veilleuse bleu-violet se reflétait dans la vitre noire. Le train filait dans la nuit avec des cahots et des gémissements. Comment diable s'appelait ce sanatorium? Son nom commençait par « M ». Commençait par « M ». Commençait par ... les roues s'embrouillèrent dans le mouvement précipité de la répétition, puis retrouvèrent le rythme. Evidemment il me serait possible d'avoir l'adresse par le Dr. Starov. Lui télé-

phoner de la gare dès l'arrivée. Le rêve lourdement botté de quelqu'un tenta de s'insinuer entre mes tibias, puis se retira lentement. Que voulait dire Sebastian par « le même hôtel que d'habitude » ? Je n'arrivais à me souvenir d'aucun endroit à Paris où il eût séjourné. Oui, Starov saurait où il était. Mar... Man... Mat... Arriverais-je à temps? Mon voisin poussa sa hanche contre la mienne, au moment où il s'aiguilla sur un autre genre de ronflement, plus triste. Le trouverais-je vivant en arrivant... Vivant... arrivant... Il avait quelque chose à me dire, quelque chose d'une importance sans bornes. Le compartiment sombre, ballotté, bondé de corps vautrés, me semblait faire partie du rêve que j'avais eu. Que me dirait-il avant de mourir? La pluie tintait en battant la vitre, et un flocon de neige fantomal s'installa dans un coin, puis fondit. Quelqu'un en face de moi revint lentement à la vie, froissa du papier et mâchonna dans le noir, puis alluma une cigarette, dont le feu rond me regardait comme un œil de Cyclope. Il faut, il faut que j'arrive à temps. Pourquoi ne me suis-je pas précipité à l'aérodrome aussitôt après avoir reçu cette lettre? Je serais près de Sebastian en ce moment! De quelle maladie était-il en train de mourir? Du cancer? De l'angine de poitrine — comme sa mère? Comme cela arrive à beaucoup de gens qui ne se préoccupent pas de la religion dans le cours normal de la vie, à la hâte j'inventai un Dieu tendre, chaleureux, fait de brume et de larmes, et je lui murmurai une prière sans artifice. Faites que j'arrive à temps, faites qu'il tienne bon jusqu'à ce que j'arrive, faites qu'il me dise son secret. Maintenant c'était tout de la neige, ce qui tombait : une barbe grise avait poussé à la vitre. L'homme qui avait mâchonné et fumé s'était rendormi. Si j'essayais d'étendre mes jambes et de caler mes pieds contre quelque chose? Je tâtonnai de mes orteils brûlants, mais la nuit n'était qu'os et chair. Je soupirai en vain après quelque chose en bois pour soutenir mes chevilles et mes mollets. Mar... Matamar... Mar... A quelle distance de Paris se trouvait cet endroit? Docteur Starov. Alexander Alexandrovitch Starov. Le train craquetait en franchissant les aiguilles et répétait ces X. Une station, mais laquelle. Quand le train s'arrêta on entendit, venant du compartiment voisin, des voix; quelqu'un racontait une histoire sans fin. Il y eut aussi le bruit irrégulier de portes à glissière qu'on tire et un voyageur mélancolique ouvrit notre porte aussi et vit que c'était sans espoir. Sans espoir. Etat désespéré. Il faut que j'arrive à temps. Comme ce train s'arrêtait long-

temps aux stations! Mon voisin de droite soupira et essuya de son mieux la vitre, mais elle demeura embrumée; une faible lueur jaunâtre filtrait à travers. Le train se remit en marche. Ma colonne vertébrale me faisait mal, mes os étaient de plomb. J'essayai de fermer les yeux et de sommeiller, mais mes paupières étaient doublées de dessins flottants — et une toute petite gerbe lumineuse, assez semblable à un infusoire, y passait à la nage, partant toujours du même coin; je crus reconnaître en elle la forme de la lampe de la station que nous avions depuis longtemps passée. Puis des couleurs apparurent, et un visage rose avec un grand œil de gazelle se tourna lentement vers moi — et puis une corbeille de fleurs, et puis le menton mal rasé de Sebastian. Je ne pus supporter plus longtemps cette boîte de couleurs optique, et, par une série de manœuvres interminables, pleines de précautions, ressemblant aux pas d'un danseur de ballets filmés au ralenti, je réussis à sortir dans le couloir. Il était brillamment éclairé et froid. Pendant un moment je fumai, puis allai en titubant jusqu'au bout du wagon, oscillai un moment au-dessus d'un trou infect et hurlant, perçant le train jusqu'au fond, puis rebroussai chemin en titubant et fumai une autre cigarette. Jamais encore dans ma vie je n'avais désiré une chose aussi intensément que je désirais trouver Sebastian vivant, — me pencher sur lui et saisir les mots qu'il dirait. Son dernier livre, mon rêve récent, le caractère mystérieux de sa lettre — tout me portait à croire fermement que quelque extraordinaire révélation sortirait de ses lèvres. Si je les trouvais encore animées. Si je n'arrivais pas trop tard. Il y avait une carte sur le panneau entre les fenêtres, mais elle n'avait aucun rapport avec l'orientation de mon voyage. Mon visage se reflétait en sombre dans la vitre. *Il est dangereux... E pericoloso...* un soldat, les yeux rouges, me frôla en passant et durant quelques secondes j'eus d'affreux picotements à la main, parce qu'elle avait touché sa manche. J'avais soif de me laver. J'avais un désir ardent de me débarrasser du monde grossier et de paraître dans une froide aura de pureté devant Sebastian. Il en avait fini avec les choses mortelles à présent, et je ne pouvais offenser ses narines avec leur relent... Oh! je le trouverais vivant! Starov n'aurait pas formulé son télégramme de cette manière s'il avait été convaincu que j'arriverais trop tard. Le télégramme était arrivé à midi. Mon Dieu, le télégramme était arrivé à midi! Seize heures déjà depuis, et quand arriverais-je à Mar... Mat... Ram... Rat...? Non, pas « R » — ça commençait par un « M ».

Durant un moment je vis indistinctement la forme de ce nom, mais elle s'évanouit avant que j'aie pu la saisir. Et autre chose encore se mettrait peut-être à la traverse : la question d'argent. Je me précipiterais de la gare à mon bureau et tâcherais d'en avoir aussitôt. Le bureau était tout près. La banque était plus éloignée. Est-ce qu'un de mes nombreux amis n'habitait pas près de la gare? Non, ils demeuraient tous à Passy ou aux environs de la Porte de St-Cloud — les deux quartiers russes de Paris. J'écrasai ma troisième cigarette et cherchai un compartiment moins peuplé. Il n'y avait, Dieu merci, pas de bagages pour me retenir dans celui que j'avais quitté. Mais tout le wagon était bondé et j'avais bien trop la mort dans l'âme pour parcourir tout le train. Je ne sais même pas si le compartiment dans lequel j'entrai à l'aveuglette était un autre ou celui dans lequel j'avais déjà été : il était tout aussi plein de genoux, de pieds et de coudes — pourtant, peut-être l'air y sentait-il un peu moins le fromage. Pourquoi n'étais-je jamais allé voir Sebastian à Londres? Il m'avait invité une ou deux fois. Pourquoi m'étais-je si obstinément tenu éloigné de lui, alors qu'il était l'homme que j'admirais le plus? Ces bougres d'ânes qui se gaussaient de son génie... Il y avait, en particulier, un vieil imbécile dont j'avais une furieuse envie de tordre le maigre cou — avec férocité. Tiens! le monstre volumineux qui avait du roulis à ma gauche était une femme; lutte entre eau de Cologne et sueur; et c'était cette dernière qui triomphait. Pas une seule âme dans ce wagon ne savait qui était Sebastian Knight. Ce chapitre, extrait d'*Objets trouvés*, si misérablement traduit dans *Cadran!* Ou était-ce dans *la Vie Littéraire?* Ou allais-je arriver trop tard, trop tard,—Sebastian était-il déjà mort, tandis que j'étais assis sur cette maudite banquette dont le dérisoire rembourrage de cuir ne parvenait pas à abuser mes fesses endolories. Plus vite, je vous en prie, plus vite! Pourquoi trouvez-vous utile de vous arrêter à cette station? Et pourquoi s'arrêter si longtemps? Allons, allons, qu'on reparte! Ah! bon, — voilà qui est mieux.

Peu à peu l'obscurité totale se dégrada jusqu'à une pénombre grisâtre, et un monde revêtu de neige commença à devenir faiblement perceptible à travers la fenêtre. Les visages de mes compagnons de voyage devinrent visibles, comme si on les eût lentement débarrassés de couches de toiles d'araignée et de poussière. La femme à côté de moi avait une bouteille thermos de café et elle la maniait avec une sorte d'amour maternel. Je me sentais visqueux de partout et n'être pas rasé me mettait

au supplice. Je crois que si ma joue hérissée de poils raides était entrée en contact avec du satin, je me serais trouvé mal. Parmi les nuages beige, il y en avait un couleur chair, et, dans la solitude tragique des champs dénudés, les plaques de neige en dégel se coloraient d'un rose mat. Une route surgit et glissa durant une minute le long du train, et juste avant qu'elle ne disparût à un tournant, on vit un homme à bicyclette y zigzaguer parmi la neige et la fange et les flaques. Où allait-il? Qui était-il? Personne ne le saura jamais.

Je pense que j'ai dû sommeiller pendant une heure environ — ou tout au moins je parvins à maintenir obscur l'écran de ma vision intérieure. Mes compagnons étaient en train de manger et de parler lorsque j'ouvris les yeux et je me sentis soudain si écœuré que je jouai des pieds et des mains pour sortir et passai le reste du voyage assis sur un strapontin, l'esprit aussi vide que cette abominable matinée. Le train, à ce que j'appris, avait beaucoup de retard, par suite de la tourmente de neige de la nuit, aussi ce ne fut qu'à quatre heures moins le quart de l'après-midi que nous arrivâmes à Paris. Je claquai des dents sur le quai en me dirigeant vers la sortie, et durant quelques minutes je me sentis pris d'un désir fou de dépenser, pour boire une liqueur forte, les deux ou trois francs qui tintaient dans ma poche. Mais au lieu de cela, j'allai au téléphone. Je feuilletai le mol annuaire graisseux, cherchant le numéro du Dr. Starov et essayant de ne pas penser que dans un instant j'allais apprendre si Sebastian était encore vivant. Starkaus, cuirs et peaux, Starley, jongleur, humoriste; Starov... ah! voilà : Jasmin 61-93. Je procédai à quelques fastidieuses manipulations et au beau milieu j'oubliai le numéro, et dus derechef me battre avec l'annuaire, et recomposai le numéro, et écoutai durant quelques instants un sinistre bourdonnement. Je m'assis une minute et demeurai complètement immobile : quelqu'un ouvrit violemment la porte et se retira en maugréant. De nouveau le cadran tourna et revint en arrière en cliquetant, cinq, six, sept fois, et de nouveau il y eut ce bourdon nasillard; donne, donne, donne... Pourquoi avais-je tant de malchance? « Avez-vous fini? » demanda la même personne — un vieillard de méchante humeur, à gueule de bouledogue. J'avais les nerfs à vif et je me disputai avec ce bonhomme hargneux. Heureusement qu'à ce moment-là devint libre une cabine voisine; il y entra en claquant la porte. A la fin je réussis. Une voix de femme répondit que le docteur était sorti, — mais que je pourrais l'atteindre à 5 h. 30, à un numéro qu'elle me

donna. En entrant dans mon bureau, je ne pus pas ne pas remarquer que mon arrivée provoquait une certaine surprise. Je montrai à mon chef le télégramme que j'avais reçu et il témoigna moins de sympathie qu'on n'en pouvait décemment attendre. Il me posa quelques questions embarrassantes au sujet de l'affaire de Marseille. Finalement j'obtins l'argent dont j'avais besoin et payai le taxi laissé à la porte. Il était alors cinq heures moins vingt, j'avais donc presque une heure devant moi.

J'allai me faire raser, puis avaler à la hâte un petit déjeuner. A 5 h. 30 j'appelai le numéro qui m'avait été indiqué et l'on me répondit que le docteur était parti chez lui et serait de retour dans un quart d'heure. J'étais trop impatient pour attendre et je recomposai le numéro de son domicile. La voix féminine que je connaissais déjà me répondit qu'il venait juste de repartir. Je m'appuyai contre le mur (la cabine se trouvait cette fois dans un café) et j'y tambourinai avec mon crayon. Ne parviendrais-je donc jamais auprès de Sebastian? Quels étaient les idiots désœuvrés qui avaient écrit sur le mur « Mort aux Juifs » ou « Vive le Front populaire », ou laissé des dessins obscènes? Quelque artiste anonyme avait commencé à noircir des carrés — *ein Schachbrett, a chessboard, un damier...* Il se fit une lueur soudaine dans mon esprit et j'eus le nom sur la langue : Saint-Damier! Je me ruai dehors et hélai un taxi qui passait. Pouvait-il me conduire à Saint-Damier, où que ce pût être? Le chauffeur déplia sans se presser une carte et l'étudia un moment. Puis il répondit que ça prendrait au moins deux heures pour y aller — vu l'état de la route. Je lui demandai s'il pensait que je ferais mieux de m'y rendre par le train? Il n'en savait rien.

« Eh bien, tâchez d'aller vite », dis-je, et je m'engouffrai dans le taxi avec une telle hâte que je fis tomber mon chapeau.

Nous mîmes longtemps à sortir de Paris. Tous les obstacles imaginables vinrent se mettre en travers de notre route et je crois que je n'ai jamais rien tant haï que le bras d'un certain agent de police à un croisement de rues. Enfin nous nous échappâmes de l'embouteillage de circulation et débouchâmes dans une longue avenue sombre. Mais même là nous n'allâmes pas assez vite. Je poussai la vitre et suppliai le chauffeur d'augmenter sa vitesse. Il répondit que la route était bien trop glissante pour cela — et de fait nous dérapâmes dangereusement une ou deux fois. Après avoir roulé pendant une heure, il s'arrêta et demanda son chemin à un agent de police à

bicyclette. Tous deux se penchèrent longuement sur la carte de l'agent de police, puis le chauffeur tira la sienne, et ils comparèrent les deux cartes. Nous avions pris un mauvais tournant quelque part et il nous fallait maintenant retourner en arrière sur au moins 2 kilomètres. Je tapai de nouveau à la vitre : le taxi avançait aussi lentement que s'il eût été en maraude. Le chauffeur secoua la tête sans même se donner la peine de se retourner. Je regardai ma montre, il était près de 7 heures. Nous nous arrêtâmes à un poste d'essence et le chauffeur entama une conversation intime avec le garagiste. Où pouvions-nous être, je n'en avais pas la moindre idée : mais, comme la route à présent courait en bordure d'une immense étendue de champs, j'espérais que nous approchions du but. La pluie balayait et fouettait les vitres et comme j'implorai à nouveau du chauffeur une petite accélération, il se mit en colère et devint grossier, avec volubilité. Je me renversai sur mon siège, sans plus d'espoir, atone. Je vis passer des fenêtres éclairées, estompées par le rideau de pluie. Parviendrais-je jamais auprès de Sebastian? Le trouverais-je encore vivant si j'atteignais jamais Saint-Damier? Une ou deux fois nous fûmes dépassés par d'autres voitures et j'attirai l'attention de mon chauffeur sur leur vitesse. Il ne répondit pas, mais brusquement s'arrêta et d'un geste violent déplia sa carte dérisoire. Je m'enquis s'il avait de nouveau perdu son chemin. Il garda le silence mais son cou épais eut une expression mauvaise. De nouveau nous roulâmes. Je remarquai avec satisfaction qu'il allait plus vite maintenant. Nous passâmes sous un pont de chemin de fer et nous nous arrêtâmes devant une gare. Je me demandais si c'était enfin Saint-Damier, quand le chauffeur quitta son siège et ouvrit violemment la portière.

— Eh bien, demandai-je, qu'y a-t-il à présent?

— Vous n'avez qu'à y aller par le train, après tout, déclara-t-il, je n'ai pas envie de démolir ma voiture pour vous faire plaisir. Voici la ligne de Saint-Damier, et vous avez de la chance d'avoir été conduit jusqu'ici.

J'avais même encore plus de chance qu'il ne pensait, car il y avait un train dans quelques minutes. Le chef de gare me jura que je serais à Saint-Damier vers 9 heures. Cette dernière phase de mon voyage fut la plus sombre. J'étais seul dans le wagon et une étrange torpeur s'était emparée de moi : en dépit de mon impatience, j'avais terriblement peur de m'assoupir et de manquer la station. Le train s'arrêtait

souvent et il y avait à chaque fois de quoi vous rendre malade, car c'était toute une affaire pour découvrir et déchiffrer le nom de la station. A l'un de ces arrêts, j'eus l'abominable impression de venir juste d'être réveillé par une secousse après avoir profondément sommeillé qui sait combien de temps — et, regardant ma montre, je vis qu'il était 9 heures et quart. Avais-je manqué la station? J'étais presque décidé à tirer le signal d'alarme, lorsque je sentis que le train ralentissait, et, en me penchant par la portière, j'aperçus une plaque indicatrice éclairée qui passa et s'arrêta : Saint-Damier.

Un quart d'heure à trébucher dans des chemins sombres et à travers ce qui, d'après son frémissement, me parut être un bois de pins, et j'arrivai à l'hôpital de Saint-Damier. J'entendis derrière la porte un bruit de pas traînants et une respiration asthmatique, et un vieillard corpulent, vêtu d'un chandail gris au lieu d'une veste, en pantoufles de feutre usées, me fit entrer.

Je pénétrai dans une sorte de bureau très peu éclairé par une faible ampoule électrique sans abat-jour et paraissant couverte de poussière sur un côté. L'homme me regarda en clignotant, son visage bouffi rendu luisant par la bave du sommeil; je ne sais pour quelle raison, je parlai d'abord à voix basse :

— Je suis venu, dis-je, pour voir M. Sebastian Knight, K, n, i, g, h, t. Knight. Night.

Il grogna et s'assit pesamment à un bureau sous la lampe pendante.

— Trop tard pour les visiteurs, marmonna-t-il, comme se parlant à lui-même.

— J'ai reçu un télégramme, dis-je, mon frère est très malade, — et, tout en parlant, j'eus conscience de vouloir donner à entendre que Sebastian, sans l'ombre d'un doute, était encore vivant.

— Quel nom avez-vous dit? demanda-t-il avec un soupir.

— Knight, dis-je. Ça commence par un K. C'est un nom anglais.

— On devrait toujours remplacer les noms étrangers par des numéros, grommela l'homme. Ça simplifierait les choses. Il y avait un malade — il est mort la nuit dernière — qui avait un de ces noms...

Je fus saisi de l'affreuse pensée que c'était peut-être de Sebastian qu'il parlait... Etais-je donc arrivé trop tard?

— Voulez-vous dire... commençai-je, mais il secoua la tête et tourna les pages d'un registre sur son bureau.

— Non, grogna-t-il, le monsieur anglais n'est pas mort. K, K, K...

— K, n, i, g... commençai-je d'épeler à nouveau.

— C'est bon, c'est bon, interrompit-il. K, n, K, g... n... Je ne suis pas idiot, vous savez. Numéro 36.

Il tira la sonnette et se renversa dans son fauteuil avec un bâillement. Je faisais les cent pas dans la pièce et tremblais d'une impatience irréprimable. Enfin une infirmière entra et le portier de nuit me montra du doigt.

— Numéro 36, dit-il à l'infirmière.

Je la suivis le long d'un couloir blanc, puis nous montâmes quelques marches.

— Comment va-t-il? ne pus-je m'empêcher de demander.

— Je ne sais pas, dit-elle, et elle me conduisit à une seconde infirmière qui, au bout d'un autre couloir blanc, exactement semblable au premier, était assise à une petite table et en train de lire un livre.

— Un visiteur pour le numéro 36, dit celle qui m'avait guidé, et elle s'éclipsa.

— Mais le monsieur anglais dort, dit l'infirmière, une jeune femme au visage rond, au nez très petit et très luisant.

— Va-t-il mieux? demandai-je. Vous comprenez, je suis son frère et j'ai reçu un télégramme...

— Je crois qu'il va un peu mieux, dit l'infirmière avec un sourire, qui fut pour moi le sourire le plus adorable qu'il m'eût jamais été possible d'imaginer.

— Il a eu une très, très grave crise cardiaque hier matin. A présent il dort.

— Ecoutez, dis-je, en lui tendant une pièce de 10 ou 20 francs. Je reviendrai demain, mais j'aimerais entrer dans sa chambre et y rester une minute.

— Oh! mais vous le réveilleriez, dit-elle en souriant de nouveau.

— Non, je ne le réveillerai pas. Je ne ferai que m'asseoir près de lui, et pas plus d'une minute.

— Ma foi, je ne sais trop... dit-elle. On peut bien vous permettre naturellement, de jeter un coup d'œil, mais il faudra prendre beaucoup de précautions.

Elle me conduisit à la porte du numéro 36, et nous pénétrâmes dans une toute petite chambre ou un cabinet,

où se trouvait un lit de repos; à l'intérieur de cette pièce il y avait une autre porte qui était déjà entre-bâillée, elle la poussa légèrement et je scrutai durant un instant la chambre sombre. Je ne pus d'abord entendre que mon cœur qui battait à grands coups; mais ensuite je perçus une respiration douce et rapide. Je me fatiguai vainement les yeux : un paravent ou quelque chose de ce genre cachait à demi le lit, et même sans cela je n'eusse pu distinguer Sebastian, tant l'obscurité était profonde.

— Tenez, murmura l'infirmière, je vais laisser cette porte entr'ouverte et vous pourrez vous asseoir une minute ici, sur ce divan.

Elle alluma une veilleuse bleue et me laissa seul. Je faillis, par un stupide geste irréfléchi, tirer mon étui à cigarettes de ma poche. Mes mains tremblaient encore, mais je me sentais heureux. Il était vivant. Il dormait paisiblement. Ainsi c'était bien le cœur — c'est ce qu'elle avait dit? — qui lui avait refusé service... La même chose que sa mère. Il allait mieux, il y avait de l'espoir. Je m'adresserais à tous les spécialistes du cœur du monde pour le sauver. De sa présence dans la chambre voisine, du faible bruit de sa respiration, me venait un sentiment de confiance, de paix, de merveilleuse détente. Et tandis que j'étais assis à tendre l'oreille, les mains croisées, je songeai à toutes les années passées, à nos brèves, nos rares rencontres, et je savais qu'à présent, dès qu'il serait en état de m'écouter, je lui dirais que, qu'il le voulût ou non, je ne resterais plus jamais éloigné de lui. L'étrange rêve que j'avais fait, la conviction qu'il me communiquerait avant de mourir quelque importante vérité — tout cela me semblait à présent fumeux, abstrait, comme submergé par le flot chaleureux d'une plus simple, plus humaine émotion, par la vague d'amour dont je me sentais envahi pour l'homme qui dormait au delà de cette porte entr'ouverte. Comment avions-nous pu nous perdre peu à peu de vue? Pourquoi avais-je toujours été si sot et renfrogné et timide durant nos courtes entrevues à Paris? Maintenant j'allais m'en aller et passer la nuit à l'hôtel — ou peut-être pourraient-ils me donner une chambre à l'hôpital, seulement jusqu'à ce qu'il me soit possible de le voir? Durant un instant il me sembla que le faible rythme de la respiration du dormeur s'était suspendu, qu'il s'était réveillé et avait fait entendre un léger claquement de lèvres avant de sombrer à nouveau dans le sommeil : mais le souffle régulier avait

repris, si doucement que je pouvais à peine le distinguer de ma propre respiration, tandis que j'étais assis à écouter. Oh! je lui dirais des milliers de choses — je lui parlerais de *l'Iris du Miroir* et de *Succès,* et de *Montagne comique* et des *Albinos en Noir,* et du *Revers de la Lune,* et d'*Objets trouvés,* et de l'*Asphodèle obscur* — de tous ces livres que je connaissais aussi bien que si je les avais écrits moi-même. Et lui aussi, à son tour, me parlerait. Combien peu je connaissais de sa vie! Mais à présent j'apprenais quelque chose d'instant en instant. Cette porte entr'ouverte était le meilleur trait d'union qu'on puisse imaginer. Cette respiration paisible me disait plus de choses sur Sebastian que je n'en avais jamais sues. Si j'avais pu fumer, mon bonheur aurait été complet. Un ressort du divan fit un bruit métallique et je craignis d'avoir peut-être troublé son sommeil. Mais non : le doux bruit de son souffle s'entendait toujours, suivant un étroit sentier qui semblait côtoyer le temps lui-même, tantôt plongeant dans un creux, tantôt réapparaissant — dans une traversée méthodique du paysage formé des symboles du silence : l'obscurité, les rideaux, cette lueur bleue près de mon coude.

Je me levai alors et sortis sur la pointe des pieds dans le couloir.

— J'espère, dit l'infirmière, que vous ne l'avez pas dérangé? Il est bon qu'il dorme.

— Dites-moi, demandai-je, quand le docteur Starov vient-il?

— Le Docteur comment? dit-elle. Ah! oui, le docteur russe. *Non, c'est le docteur Guinet qui le soigne.* Vous le trouverez ici demain matin.

— Voyez-vous, dis-je, j'aimerais passer la nuit quelque part ici. Croyez-vous que peut-être...

— Vous pouvez voir le docteur Guinet tout de suite, répondit l'infirmière de sa voix calme et agréable. Il habite à côté. Ainsi donc vous êtes le frère? Et demain sa mère va arriver d'Angleterre, n'est-ce pas?

— Oh! non, dis-je, sa mère est morte depuis plusieurs années. Et dites-moi, comment est-il dans la journée? Parle-t-il? Souffre-t-il?

Elle fronça les sourcils et me regarda d'un air étrange.

— Mais... dit-elle. Je ne comprends pas... Quel est votre nom, s'il vous plaît?

— C'est vrai, dis-je, je ne vous ai pas expliqué. Nous ne

sommes frères qu'à demi, en réalité. Je m'appelle (je dis mon nom)...

— Oh! la-la! s'écria-t-elle en devenant très rouge. Mon Dieu! Mais le monsieur russe est mort hier, et c'est à M. Kegan que vous avez rendu visite...

Ainsi, au bout du compte je ne revis pas Sebastian, ou du moins je ne le revis pas vivant. Mais ces quelques minutes que j'avais passées à écouter ce que je croyais être sa respiration, ont changé ma vie aussi complètement qu'elle l'aurait pu être, si Sebastian eût pu me parler avant de mourir. Je ne sais quel fut son secret à lui, mais j'ai moi aussi appris un secret, à savoir : que l'âme n'est qu'une manière d'être — non un état constant — que toute âme peut être vôtre, si vous découvrez et suivez son ondoiement. L'au-delà, ce n'est peut-être que la pleine aptitude à vivre consciemment en toute âme choisie, en autant d'âmes que l'on veut, toutes inconscientes de ce qu'elles portent d'interchangeable. Et donc — je suis Sebastian Knight. J'éprouve la même impression que si je l'incarnais sur une scène éclairée, tandis que viennent et s'en vont les gens qu'il a connus — voici les silhouettes confuses du peu d'amis qu'il eut, le savant, le poète, le peintre, qui sans bruit apportent de bonne grâce leur tribut; et ici, Goodman, le bouffon aux pieds plats, avec son faux plastron sortant de son gilet; et là, le pâle rayonnement du visage incliné de Clare, emmenée tout en pleurs par une vierge bienveillante. Ils tournent autour de Sebastian — autour de moi qui joue le rôle de Sebastian — et le vieux prestidigitateur attend dans les coulisses avec son lapin dissimulé; et Nina, un verre d'eau fuchsinée à la main, vient se percher sur une table dans le coin le plus illuminé de la scène, sous un palmier peint. Et voici que la mascarade touche à sa fin. Le petit souffleur chauve ferme son livre, tandis que doucement la lumière s'éteint. Fin. Fin. Chacun retourne à sa vie de tous les jours (et Clare retourne à sa tombe) — mais le héros, lui, demeure, car, j'ai beau faire tous mes efforts, je ne puis sortir de mon rôle : le masque de Sebastian a épousé la forme de mon visage. La ressemblance ne pourra plus s'effacer. Je suis Sebastian, ou Sebastian est moi, ou peut-être sommes-nous, lui et moi, un autre, qu'aucun de nous deux ne connaît.

FEUX ARRIÈRE

par NINO FRANK

LE DIMANCHE AVEC MAX JACOB (1923)

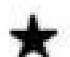
Il est des aventures où l'on ne se jette qu'à dix-neuf ans : ainsi de l'exploit ferroviaire qui consiste à aller de Naples à Saint-Benoît-sur-Loire en droite ligne, sans passer par Paris, en changeant deux ou trois fois de train dans d'affreuses gares noyées dans les solitudes et les brumes de l'hiver. Ce monde à la fois désirable et hostile, je le traversais à la manière d'un sourd-muet, car je ne sais quelle appréhension retenait sur mes lèvres les premiers mots français que j'aurais à adresser à des Français en France... Je ne les lâchai qu'à l'arrivée de la patache, près de la Basilique, où m'attendait un petit homme tout menu, le col du pardessus relevé, portant sabots aux pieds et calotte sur sa grosse tête ronde.

C'était Max Jacob, auprès de qui je venais m'installer, dans le monastère désaffecté où il avait élu domicile. Son accueil fut ce que l'on imagine : il me tutoya d'emblée, tout en me jaugeant par de longs regards de ses admirables yeux d'un vert changeant, qui louchaient par moments. Et l'on parla aussitôt règles de vie.

— Il n'y en a guère. M. l'Abbé est on ne peut plus gentil. Il suffira que tu assistes à la messe du dimanche...

Cette obligation ne me gênait nullement, mais je craignis d'offenser la religion de Max : la naissance m'a fait parpaillot.

— N'importe, me dit-il, après un instant de réflexion. Surtout pas un mot à l'Abbé. Tu n'auras qu'à faire tout comme moi...



A deux jours de là, c'était mon premier dimanche dans ce pays plat, accroché à sa rivière gonflée par les pluies, sous un ciel de plomb qui ne ressemblait fichtre pas à ceux auxquels j'étais accoutumé.

Prêt avant l'heure, j'attendais Max, qui s'apprêtait dans sa cellule. S'arrêtant de fredonner, il m'expliquait que Dostoïewski est surtout un maître humoriste, et il m'en donnait pour preuve les propos de ses générales et autres vieilles princesses, qu'il parodiait avec l'accent russe. Ce faisant, il nouait une cravate, qui était plutôt un ruban noir, et passait sa redingote des dimanches, verdâtre mais brossée avec minutie. Dans ses sabots, pas de chaussons, mais des escarpins vernis, dont il était fier.

Dans sa solennité glaciale, la Basilique était quasiment pleine. Nous prenons place dans les stalles, sous les merveilleux bois sculptés des péchés capitaux, et je me trouve le premier de la rangée. Je sens dès l'abord que je suis l'objet de la curiosité générale, sans toutefois cueillir le moindre regard levé sur moi.

Avouerai-je que je n'en menais pas large, et que, pour cette fois-là, je ne prêtai aucune attention au détail du rite? Je ne cessais de guigner du côté de Max, impassible, absorbé, et — de profil — parfaitement césarien. Je faisais donc tout comme lui, mais je fus saisi quand, à un moment donné, on me présenta en premier un plat, où je crus reconnaître des morceaux de gâteau.

Je n'en avais guère envie, mais je crus impoli de refuser, et j'en pris une petite poignée, que j'enfournai dans ma bouche.

Un violent coup de pied dans les tibias immobilisa mes mâchoires, qui se disposaient à faire leur office, et quand le porteur du plat se fut éloigné, j'entendis Max Jacob me jeter sourdement :

— Crache! Crache ça!

Je m'empressai d'obéir, d'ailleurs avec discrétion, et je crois que — pendant le quart d'heure que durèrent

encore la cérémonie, puis les salutations congratulatoires du parvis, — personne ne s'avisa que je gardais dans ma main mes morceaux tout poisseux de gâteau.

Les cloches vibraient sur nos têtes, et Max, au milieu de ses mille sourires, me lançait des regards furieux.

— Quel idiot! gronda-t-il, quand nous nous retrouvâmes dans le jardin du monastère, sur le chemin du repas abbatial. — Le pain bénit, tu ne sais pas ce que c'est, dis? On n'en prend qu'un morceau, ce n'est pas un petit déjeuner. Surtout, on se signe avant de le mettre à la bouche! Ah, si l'Abbé a vu ça, on est dans de beaux draps...

Fort penaud, je montrai à mon compagnon les restes que je tenais dans ma main :

— Dis donc, qu'est-ce que j'en fais ? lui demandai-je, faisant effort pour ne pas rire.

Dans un coup d'œil circonspect, Max fouilla tous les coins du jardin, après quoi il grommela, sans me regarder :

— Vite, jette ça derrière la haie!... Jette ça!

★

— L'Abbé a certainement tout vu, me chuchota Max Jacob, après déjeuner.

Le repas avait pourtant été calme. Trop même, car, à part ses taquineries habituelles sur les élégances de Max, et des commentaires sur la politique de Raymond Poincaré et du Bloc National, l'Abbé, un Breton roux et rieur, n'avait point ouvert la bouche. Pas plus que n'avaient fait les siens : le frère, patron pêcheur que Max appelait « le capitaine », et sa petite famille, entourant la vieille mère au yeux humbles, et qui faisait de si bonne cuisine...

Je me voyais déjà expulsé du monastère, quand :

— On va aller au cresson avec le char à bancs, nous annonça l'Abbé. Voulez-vous venir avec nous?

Pas fiers du tout, nous nous empressâmes d'accepter, afin de nous concilier le sort.

Comme on ne mange pas de cresson en Italie du Sud, je supposais que ce mot désignait un lieudit. Aux cahots geignards du véhicule, je contemplais la route inerte à travers la plaine; la couleur du jour était si pauvre que je croyais déjà voir approcher le crépuscule. Tout le monde se taisait, comme si, avec la lumière, la vie basculait. Le « capitaine », avec sa belle casquette, me sourit avec quelque timidité... Je pensais à Dante, où il parle de l'heure qui porte à la nostalgie et qui attendrit le cœur des navigateurs.

L'endroit où nous nous rendions était une mare qui, au milieu de ce pays plat, semblait étonnamment verte. Quelques pierres y faisaient un décor vivant, et je vis bien que l'on escomptait mon admiration. L'Abbé m'avait emmené jusqu'auprès de l'eau.

— Regardez, s'écria-t-il, en me montrant la surface ombreuse et animée.

Ne voyant qu'une sorte de buisson jaillissant du fond et qui teignait la mare d'un vert stagnant, j'interrogeai l'Abbé du regard.

— Bon ça! me dit-il, et il plongea la main dans l'eau, pour arracher une poignée de cresson. C'est bon à manger!

J'étais saisi. Je crus à une espèce de sarcasme justicier. Bien que parpaillot, je me repentis foncièrement...

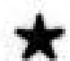
Mais une voix joyeuse, la voix de Max, m'arrache à ma contrition :

— Mais oui, mon enfant, cela se mange! Il faut tout lui expliquer, Monsieur l'Abbé : ce petit Napolitain ne connaît rien à rien. Le cresson, ça se mange!

Je ne comprends pas grand'chose à cette gaîté soudaine et aux explications gastronomiques dont elle s'accompagne. L'endroit où nous nous trouvons en prend un aspect encore plus singulier... Au moment où nous remontons dans le char à bancs, Max me murmure :

— L'Abbé est incapable de pareils raffinements d'ironie. S'il t'a emmené au cresson et s'il t'a expliqué que

cela se mange, c'est justement que ce matin il n'a rien vu. Je le connais comme si je l'avais fait. Le déjeuner t'a paru grave parce que ce jour est un dimanche, mais je suis certain que cette balade a été improvisée, afin de t'honorer et te divertir. Décidément, tu es dans ses petits papiers, ce n'est pas comme moi...



Au retour, comme nous trottions avant la tombée de la nuit, il y eut une pauvre et ultime apparition du soleil. Je songeais à cette plante aquatique, à ces nourritures étrangères... Il faisait froid, quelqu'un annonça la neige. Max ne cessait de chantonner cocassement : — Le cresson, ça se mange! Le cresson, ça se mange! Le cresson, ça se mange!

Assis près de la vieille mère, j'étais perdu en ma solitude. Elle me regardait avec une espèce d'amitié. Soudain :

— Ce doit être bien joli, Naples, me souffle-t-elle, de sa voix toute rugueuse.

UNE AFFAIRE D'HONNEUR (1930)

Tous les malheurs sont venus de ce que notre ami le rédacteur en chef était le plus chevaleresque des hommes. D'une taille grande et majestueuse, le profil d'un empereur qui serait sémitique, quelque chose d'Apollinaire (et surtout ce que celui-ci n'avait pas de polonais : mais notre ami l'était, gardant de cette origine une voix d'épopée, à pétarades et à postillons, qui prenait toute sa saveur quand il l'employait pour vanter Louis XIV, la symétrie parfaite ou la xénophobie), tout cela, ce physique imposant, n'était rien, comme on dit, auprès du moral. Chevaleresque, en vérité, je ne vois point d'autre mot pour le définir, toujours à cheval sur la forme et les préséances, et jetant au monde, dès son réveil, le lent salut de son épée.

Le motif de l'incident? Au fait, l'ai-je jamais connu? L'obscurité qui remplit ma mémoire à cet égard montre bien qu'il s'agissait de vétilles. L'outrage, sans le moindre doute, venait du libraire sicilien; précis est le souvenir de la dignité blessée de notre ami, de ses mines douloureuses, de ses jolis et continuels mouvements de menton, du comportement totalement et indiscutablement offensé qu'il adopta pendant une journée entière, et qui déteignait, semblait-il, sur ce qui l'entourait.

Cette continuité dans la parade était probablement entretenue par la pensée des humeurs du Sicilien. Un petit et noiraud, le visage rondelet, l'allure lente et trapue d'un boulanger : mettez là-dessus des yeux allumés à l'Etna et un sourire figé dans une espèce de froide perfidie, d'agressivité vénéneuse. On eût parié qu'il l'avait fait, le faisait exprès : le scorpion s'acharnant contre la baudruche.

A distance, le fil qui relie les épisodes a cassé, les images restent séparées par des blancs. Ce que je revois d'abord, c'est notre premier rendez-vous, à une heure pénible, 9 ou 10 du matin, en un lieu étrange, les banquettes vides du Café de la Paix. Venus sur convocation pneumatique de notre ami le rédacteur en chef, nous l'y avions trouvé comme enflé par l'outrage, reniflant encore plus que de coutume, le nez filtrant mal sa voix de crécelle, l'œil s'éteignant dans je ne sais quelle lumière livide.

Autour de notre ami, nous étions trois : moi-même, secrétaire de la rédaction, et engagé depuis peu, obligé donc de ne pas déplaire à mon chef, dans la quasi-impossibilité de lui refuser le service qu'il me demanderait, la main sur le cœur. Ensuite Alberto Savinio, qui exerçait par accès tous les arts, en ce temps-là la peinture, une peinture dont notre ami le rédacteur en chef s'était fait le parrain; il lui eût été malaisé de dire non, d'autant plus que ce non, son frère, toujours plus rusé, plus prompt que lui, venait de le dire, pour son propre compte. Enfin, ce frère, Giorgio de Chirico, les deux mains sur le pommeau de sa canne (ou de son parapluie? mon sou-

venir est à la pluie, la tête de Chirico aussi), absorbé et silencieux, une fois justifié son refus par les liens d'affaires qu'il entretenait avec le libraire, mais tout attention, comme si ce refus ne l'empêchait nullement d'assister moralement notre ami (et son thuriféraire) : dans l'attitude qui est la sienne en présence d'une toile vierge, c'est-à-dire supputant, machinant, calculant, échafaudant et combinant.

— Je me rends à vos raisons, Giorgio, articule avec ses cadences varsoviennes notre ami le rédacteur en chef, et il n'en a que plus de respect pour l'illustre artiste. Après quoi, demi-tour vers nous : — Quant à vous, mes amis, vous accepterez, j'en suis sûr, de me servir de témoins...

En vain excipons-nous de notre ignorance du code de l'honneur et autres fariboles. Chirico nous a « eus » par sa dénégation initiale, puis par ce mutisme qui lui confère un aspect présidentiel, étayé qu'il est par la canne (ou le parapluie) tenue à l'instar d'une arme. Canne probablement plombée, d'ailleurs, car ce peintre, de même que son collègue Picasso, appréhende toujours d'être attaqué par des rôdeurs.

Je le contemple : le visage noble et vide, sous la chevelure qui grisonne; le teint très blanc des lymphatiques; le menton fuyant, plus que fuyant, menton sans menton, tel celui que D.-H. Lawrence cachait sous sa barbe, de peur qu'on le prît pour un idiot; je ne sais quoi de globuleux et de suffisant (il ressemble aux réverbères de la place de Furstenberg), qui se précise, les rares fois où il parle, par un débit ampoulé, comme s'il avait la bouche pleine. Additionnez : ces mines acropolesques, cette voix aérophagique, cette prestance d'hurluberlu impassible, tel qu'il est, on lui donnerait le petit Jésus. Exactement la tête qu'il devait avoir, vers 1917, à l'hôpital militaire psychiatrique de Ferrare, où il était infirmier.

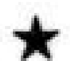
— Bien entendu, pas d'arrangement, pas de cote mal taillée, enregistré-je, tout à fait machinalement. J'exige

des excuses ou une rencontre. Plutôt ceci que cela, même...

Et ainsi de suite.

Comment tirer notre épingle du jeu? Lui prouver que ces insultes ou je ne sais quoi, bref ce que peut dire ou faire un libraire sicilien, n'a pas la moindre importance? Plonger dans l'ignominie et invoquer la pensée de son épouse (inconnue de nous, et dans l'ignorance de ce qui se tramait), de sa pauvre épouse et de ses enfants infortunés? Comment nous défiler, alors que nous sentons peser sur nous le regard jupitérien de Chirico, lequel hoche de temps à autre la tête, comme pour approuver les déclarations belliqueuses de notre ami le rédacteur en chef?

Nous quittons le café sous le regard intéressé des garçons : Savinio et moi devant, pareils à des gosses punis.



On trouverait, dans ce qui suit, de quoi faire un deuxième acte assez acceptable, — Alberto Savinio étant mon partenaire inséparable, plus que mon partenaire, mon *alter ego*, plus que mon *alter ego*, la deuxième tête d'un même corps bicéphale, le corps monstrueux du défi incarné, qui erre lamentablement dans les rues de Paris.

Savinio est le garçon de génie de la famille : un génie paresseux, rechignant, versatile, sarcastique et bavard. L'inspirateur de son frère, ainsi que de maints autres; musicien, puis écrivain, puis peintre, enfin musicien et écrivain, peintre et musicien, écrivain et peintre, offrant les produits de son esprit aux amateurs les plus saugrenus, les journaux, un garagiste marchand de tableaux, les pianos désaccordés des familles nombreuses. Tout lenteur dans la démarche et le débit, une noble figure napoléonienne et pâteuse, la prunelle sombre qui vire à la goguenardise, le geste empreint d'aménité mais donnant parfois dans la véhémence, Savinio

se révèle vite le plus grand médisant que la terre ait porté, devant qui rien ne trouve grâce, mais dont la médisance, jamais basse ou familière, est toujours homérique, toujours altière, toujours parfaitement balancée quant au style. Impossible de ne pas rappeler sa naissance au pied de l'Acropole, où sa mère la Baronne, si l'on en croit Jean Cocteau, se promenait en robe de bal et face à main; aussi a-t-il la voix aigre et noire, quelque peu zézayante, traversée de fous rires, des marchands de cacahuètes du Pirée — la voix sans doute de Périclès.

Tel était donc l'autre moi-même, voici la première scène.

Demeurés seuls pour nous concerter, Alberto Savinio, ce Thersite à qui il ne manque que l'*ipation*, entame une interminable série de lamentations, où je mets de temps à autre une réplique anodine afin de lui ménager une courte halte. Thème de refrain : quelle déveine, quelle malchance, quelle poisse, quelle guigne, impossible pourtant de lui refuser, il aurait été furieux, mais c'était bien la peine d'avoir passé sa vie à éviter le ridicule, et ainsi de suite. Puis venaient les couplets, l'un sur notre ami le rédacteur en chef, l'autre sur sa femme et ses maîtresses passées et futures, le troisième sur ses héritiers jusqu'à je ne sais quelle génération, et un autre sur l'anatomie de ses collatéraux, un sur Chirico et sa couardise, un sur l'inconcevable légèreté avec laquelle on ouvre les portes de la France aux émigrants de l'Est, un enfin sur les libraires, la Sicile et les volcans... Quant à la matière de ces couplets, tout était bon : la saleté des chemises et des chaussettes, les cocuages des aïeux, les crachotements et reniflements des bouches molles, la certitude qu'il y avait eu inceste depuis l'enfance, le nombre excessif d'escrocs et de déments dans la famille, sans, bien entendu, oublier l'évocation constante et imagée du sexe de la mère et des fesses du père.

Tout cela à pied, tournant autour de je ne sais quoi, un square ou plutôt un mastroquet à téléphone; par le truchement de ce téléphone nous tentions d'atteindre l'adversaire. Mais l'adversaire éludait : il n'acceptait de nous

recevoir que l'après-midi. Ainsi la scène II n'est-elle pas encore guerrière : elle se situe une demi-heure plus tard chez notre ami le rédacteur en chef.

Rentrés avec Chirico, ils attendaient les événements, l'un planant toujours sur son Olympe, l'autre pansant les plaies, fourbissant les armes de sa dignité outragée. Dès notre arrivée, bredouilles, nous percevons la vibration d'une ambiance dramatique nouvelle. Ici il s'agit de l'épouse, laquelle n'est au courant de rien, mais flaire l'insolite.

Elle interroge. S'agite. Va et vient. Finalement, arrachant des aveux gênés, commence à manifester indignation et angoisse. Puis, après quelques pleurs, s'efforce d'accorder son attitude à celle, toute de gravité fière, de son mâle. La scène ne serait pas complète sans ce détail : l'épouse n'est pas moins grande, moins dilatée que l'époux, belle et blonde à la flamande, bâtie en guise de tour, tête, gorge, flancs, de la fécondité en tas, avec l'œil palpitant des tourterelles.

Nous n'en menions par large, Savinio et moi, témoins, doublement témoins, et déjà chœur, chœur grec, chœur grec muet. Nous n'en menions pas large devant le spectacle de ces conjoints massifs sur qui perlaient de minuscules larmes, et auprès desquels se tenait Jupiter, enveloppé de nuages, un Jupiter pas tonnant, un Jupiter à la bouche enflée. Pas plus large que nous n'en mènerons, à quelques heures de là, en prenant le contact de l'ennemi, le Sicilien aux yeux de velours et de haine.

C'est la péripétie capitale du II.

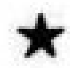
Embarras des paroles. Précautions oratoires. Plaisanteries qui tombent à plat. Brusques sursauts de dignité. Digressions pour détendre une atmosphère, qui n'en peut mais. Appels à l'amitié et rappels de la patrie lointaine. « Que vont dire les surréalistes? » Ton à la fois résolu et patelin, avec toutes les trois minutes un « Allez, tâchons d'arranger ça... »

Rien n'y fait.

L'homme a mis les laves de l'Etna dans son cœur. Laconique et narquois. Tout tassé, il doit s'imaginer embro-

chant le pachyderme. Il entend se battre : pistolet, sabre, canon, clef anglaise, ce qu'on voudra. Pas tellement par goût du sang, que pour faire crever notre ami de rage. Tout cela sans nous opposer le moindre argument, avec une remarquable économie verbale, alors que nous roulons des flots d'éloquence. Savinio et lui, Grèce contre Sicile, c'est une guerre qui se rallume, deux mille ans après.

Nous repartons donc, plus bernés que jamais, écœurés de la vie, de nous-mêmes, de l'univers. Les jaculatoires de Savinio recommencent : cette fois-ci, à part le libraire sicilien qui a droit à un traitement de faveur (la vulve de sa mère est mise, si je puis dire, à toutes les sauces), c'est aux choses en général qu'il s'attaque et à la fatalité. Couplets et refrains se multiplient, avec arrêt tous les dix pas; je dis arrêt, car — sous prétexte de préparer notre compte rendu, en fait pour retarder l'aveu de notre déconfiture, — nous entreprenons de faire à pied le chemin du retour, interminable chemin de l'Observatoire à la place Péreire, à la mesure de la lâcheté qui nous occupe...



Nous sonnons, on ouvre la porte, nous entrons.

Chirico a disparu, mais notre ami le rédacteur en chef, flanqué de son épouse et de sa progéniture, nous accueille la mine anxieuse, collectivement anxieuse.

Dignes et graves, graves et dignes. On en pleurerait de rage, nous n'ouvrons pas la bouche; mais nous devons avoir l'air de croque-morts, car la belle flamande lance une espèce de cri et emmène les mioches.

— Alors, mes amis?

— Pas d'excuses. Il veut...

— ... se battre? Je préfère cela.

— . . . .

— Je n'oublierai jamais votre dévouement. Je vous demande d'aller jusqu'au bout de votre mission.

Et coetera. Les conditions les plus sévères. Les témoins

de l'adversaire. La villa de notre ami K... Le docteur Y...

Brusque sourdine : Madame revient, ayant confié les orphelins (ou presque) à la bonne. Les yeux dans les yeux; dans ses bras; larmes; les mâchoires serrées du héros qui ne se laisse point attendrir.

Le chœur grec, les témoins qui n'en mènent pas large, nous, eh bien, nous refusons faiblement un petit verre d'alcool, mais nous en aurions bien besoin.

— Agamemnon et sa famille, dans *l'Iliade*, — chuchotai-je à Savinio, — ça devait être ça...

Il maugrée quelque chose d'indistinct, où je devine une allusion aux voies par où je suis venu au monde et au rôle qu'y pourrait avoir tenu un autre que mon père.

Soudain, on sonne.

C'est Jupiter. Il entre, solennel et hautain, le menton (ou plutôt l'absence de menton) en avant, la canne (ou le parapluie) brandie, et la parole prête à affleurer. Du coup, l'attention se porte sur lui.

— Tout est arrangé. Rendez-vous ce soir, à sept heures. Il vous fera des excuses.

On pense bien que l'émotion est, comme on dit, à son comble. Je lance un regard affolé à Savinio. Il a blêmi, ainsi que je dois faire moi-même, appréhendant Dieu sait quoi.

Chirico s'explique. Comme notre retour tardait, il est parti sous un prétexte. Coup de téléphone au libraire : entendant que nous venions de quitter ce dernier, et que notre mission avait échoué, il a hélé un taxi et a filé chez l'autre. Au bout d'une longue conversation, il l'a persuadé d'amener le pavillon de combat.

Ce succès était dû sans aucun doute au fait que l'ire du Sicilien avait eu loisir de s'épanouir et de s'écouler en notre présence. Mais personne n'y songe, tout le monde est à la joie, je veux dire notre ami le rédacteur en chef, sa femme, la progéniture accourue; on fête le messager, et l'on voit bien que cela vaut mieux que la fierté et les larmes. Monumental rédacteur en chef, monumentale moitié, monumentaux enfants, entourant le dieu des dieux. Un groupe pour Praxitèle.

— Quel salaud! — grommelle Savinio, à l'adresse de son aîné. — C'est le genre de blagues qu'il m'a toujours fait dans la vie!

En vérité, nous nous sentions diminués, vexés, quasiment outragés. Avec quelque chose comme de la mauvaise conscience. Et cette appréhension qui levait...

Le destin n'acquitte jamais ses victimes.

Emergeant subitement de son euphorie, l'épouse se retourne, nous considère, et se transforme du coup en Euménide.

— Des témoins!... articule-t-elle avec mépris. — Des amis!... — poursuit-elle avec âpreté. — Des assassins plutôt! — finit-elle par jeter avec la véhémence de la tragédie. Et, sans transition, dans le mode vengeur : — Avouez que vous êtes désappointés. Vous eussiez bien voulu qu'il se batte, hein? Me l'enlever, l'enlever à ses enfants, détruire notre pauvre bonheur? Mais si vous tenez à répandre le sang, battez-vous vous-mêmes!...

Et la suite : la crise. Devant nous, courbés sous l'orage, et sous l'œil sournois de Chirico. Jusqu'au moment où Agamemnon, prenant Clytemnestre à bras le corps, l'emporte, non sans nous avoir décoché au passage la flèche du Parthe, sur le ton mi-figue mi-raisin de qui sait ce qu'il dit :

— Il est de fait, chers amis, que s'il n'avait tenu qu'à vous...

★

Faut-il un épilogue?

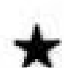
A quelques semaines de là, j'étais amené à donner ma démission du secrétariat de la rédaction dont notre ami était le chef, et Alberto Savinio, lâché par le cornac artistique, quittait la peinture pour se mettre derechef à la littérature.

NUIT DANS LES JARDINS DE FRANCE (1935)

Il y a des saisons où l'on ne se soucie plus de chercher un sens à l'existence, mais on se contente de la vivre, non sans peine. On y éprouve toutefois le besoin que des signes viennent en quelque sorte l'authentifier. L'admirable est que ces signes se produisent.

Quelqu'un vivait dans le monde pitoyable des longues, très longues convalescences. Acidité des fruits de la création redevenus verts, douceur et venin de la moindre parole, insoutenable aspect que prend l'effort, et tout devient effort, jusqu'au simple fait de donner le branle à ses songes... Il demeurait donc dans ce monde incompréhensible, mais approchait déjà de ses frontières, au delà desquelles coule le flot alluvionnaire de la vie; il devinait qu'un jour il lui arriverait de regretter son égarement actuel.

En attendant, sa difficulté d'être (dirait le cacatoès) lui conférait le pouvoir singulier de façonner décors et gens au gré de ses lymphes obscures, comme ferait un arbre, si un arbre voyait et rêvait.



Dans le voisinage du Bois de Boulogne, il habitait une pension de famille qui occupait deux petits hôtels; entre eux, enserré, un troisième, où se trouvait une maison pour bègues. La façade de cette institution mystérieuse dominait l'endroit, et, y passant maintes fois par jour, dans le malaise latent qui était constamment sa condition, le convalescent perdait son peu d'aplomb. Tout balbutiant, il lui arrivait alors de chercher refuge dans la salle à manger de sa demeure, laquelle, sur les arrières du temple du hoquet, faisait communiquer les deux ailes de la pension de famille.

C'était une salle ronde et très vaste, comme on imagine qu'il doit s'en trouver sur les paquebots géants. Les pensionnaires que l'on y rencontrait, — pour la plupart de vieilles gens, imberbes les barbons, poilues les

duègnes, — circulaient d'un pas mou et vague, dans une lumière d'aquarium tombant d'un plafond vitré. Auprès d'eux s'empressaient, avec des murmures imperceptibles, des serveurs aux habits corrects mais verdâtres, entre lesquels on distinguait principalement un parfait sosie d'Oliver Hardy, le comique, sosie cependant triste au delà de toute expression, tel que peut l'être un fantôme affligé d'une grande corpulence. L'air était si raréfié, la lumière, bleutée, et les sons, amortis, que le convalescent se sentait dériver doucement dans un mouvement de roulis et de tangage, jusqu'au moment où, les archanges du naufrage faisant tout basculer, plus loin de toute côte qu'il ne soit concevable, il se dressait dans un sursaut d'angoisse.

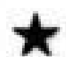
Telle était l'irréalité du lieu, qu'il cherchait quelque chose de lumineux et de stable à quoi s'accrocher, un continent où échouer. Le sort lui présentait alors une autre face de son malaise : le vain antidote de la beauté à l'état pur. D'un hémisphère pauvre de sève, il passait à celui des nourritures excessives.

Par suite d'on ne sait quelles combinaisons de publicité, cette pension de famille jouissait d'une grande renommée en quelques pays de l'Amérique du Sud. Aux approches de la belle saison, une clientèle bariolée traversait l'océan, pères et mères flanqués de leur progéniture, laquelle, singularité de ces pays, se composait toujours de filles, jamais de garçons. Leur arrivée s'annonçait par les forts roulements des malles-cabines et l'entrelacement de verbiages chantants à travers le hall; et tout à coup l'on voyait surgir, allant deux par deux et solennelles comme des aras, les filles, les merveilleuses filles de l'autre bout du monde.

Tout en pupilles, larges et charnelles pupilles, portant en elles l'élasticité des lianes et la grande douceur des troupeaux, élancées et translucides ainsi que des infantes conçues sous des ciels encombrés d'étoiles, quelque peu sauvages aussi et la peau ornée d'un duvet animal qui était déjà une caresse, elles évoquaient les fruits précoces et denses des terres vierges, — sœurs des mangues et des goyaves, dont les noms même fondent dans la bouche.

Tenues en laisse par leurs géniteurs, ces adolescentes leur échappaient à chaque instant avec les grimaces et les fous rires des atèles. Ainsi perpétuellement offertes mais effarouchées pour un rien, — et les yeux où tantôt l'on tombait comme dans un puits, et qui tantôt reflétaient la palpitation des oiseaux perdus, — elles étaient saveur et sève, le mirage inouï des amours de quinze ans, comme la pulpe d'un livre tel que *Fermina Marquez.*

Joie et supplice du convalescent; ce mirage sur la toile de fond des bègues et des naufrages, c'était, pour lui, quelque chose de monstrueux et d'insupportable. Il lui fallait s'évader d'un enchantement comme de l'autre, afin de découvrir une mesure pour tant de démesures. Car il n'entendait pas refuser ces dons trop désirables de la vie, mais seulement les saisir sans saisissement



Un soir qu'il avait fui aquarium et naïades, il échoua au Bois, parmi les pins, au bord du lac, ainsi que nombre de promeneurs en quête d'air. Et l'air passait bien, de temps à autre, mais il portait de chaudes bouffées de musique, en provenance d'un restaurant dont les lumières brûlaient à quelque distance. Quoiqu'il fût tard, et que la nuit baignât complètement dans la lumière laiteuse de la lune, l'été pesait sur l'eau désertée par les bateaux, sur l'île accroupie dans un repos sournois, sur les arbres tout silence et immobilité inaccoutumée.

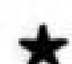
C'était une nuit blanche de l'Ile-de-France, toute pareille à ces nuits blanches de Saint-Pétersbourg, où la nature est déréglée, malade d'étrangeté et de musique, parcourue par d'occultes véhémences, comme en l'attente d'un instant libérateur.

Quelle commune mesure à ces démesures? La sensitivité discontinue d'une convalescence et l'image des filles-lianes aux duvets princiers, la hantise d'un univers où marinaient des larves et la fixité obsédante d'une nuit sans défauts... Fallait-il pas un miracle pour résoudre ces antinomies?

Soudain, ce miracle, le promeneur y assiste.

Le long du lac, à menus pas, venait vers lui un petit bout d'homme, au côté d'une femme grande et merveilleusement belle. Belle mais accessoire; on ne pouvait avoir d'yeux que pour lui, le petit homme, qui cheminait, le regard baissé vers le sol, ses fines mains blanches abandonnées vers le sol, toute sa taille en quelque sorte amoindrie et aspirée par le sol. Pourtant, dans cette lumière d'argent, il était lui-même clair à l'instar d'une annonciation, chevelure, costume, taches du visage et des mains, et sa clarté dominait la nuit; tout ramassé comme un poème, son attitude reflétait bien l'humilité de ceux à qui tout appartient, et quand il dressait brusquement la tête, sa grosse et forte tête au dessin impérial posée sur ce corps d'enfant, la flèche de ses yeux de métal maîtrisait la création avec une énergie prodigieuse. Dès lors, tout se détendait. Et le lac, les couples, la lune, la musiquette, la beauté exotique et jusqu'aux anges du bizarre, s'amalgamaient dans un ordre inespéré, devenaient les éléments d'un chef-d'œuvre, qui était une nuit dans un jardin de France.

Le miracle était donc cette apparition de Maurice Ravel, venant se poser là comme la vivante signature de ce chef-d'œuvre, de Ravel s'avançant, tendre et recueilli, au côté d'une femme qui était sans aucun doute l'infante parmi les infantes.



Le convalescent se cachait pour ne point paraître indiscret, mais — Ravel passé, Ravel s'éloignant le long de l'eau, Ravel disparaissant parmi les arbres subitement animés, — il lui en coûtait de ne pas se lever et suivre le couple miraculeux, qui emportait peut-être avec lui le secret de l'apaisement.

Mais non, l'apaisement persistait : la nuit s'ouvrait comme un fruit mûr, ciel et terre retrouvaient leur dialogue, et la vie, la vie toujours recommencée, n'était plus l'ennemie de toutes les heures...

POÈMES

par ROBERT MALLET

UN COUP DE FEU DONNE UNE CLAQUE

Dans l'arbre mort bourgeonne un chant
qui s'effeuille sur le couchant
en pluie berceuse d'incendie,
en longs cheveux de mélodie.
Un coup de feu donne une claque
aux joues du ciel que l'ombre laque.
Un duvet de ventre d'oiseau
s'accroche au rythme d'un roseau.
Le vent ensommeillé balance
ce givre chaud sur cette lance
que chaque vague cerne et rompt
sous le regard d'un remous rond.
D'autres duvets poisseux de sang
posent leur vol incandescent
sur le fleuve où se décompose
la pureté des plumes roses.
L'oiseau tué, pesant de plombs,
s'incruste dans le sable blond
innocent, comme l'eau, d'un crime
dont les relents en lui s'impriment.
Le fleuve se voile, le sable

sent mauvais, et le seul coupable
qui, pour rire, donna la gifle
au couchant peuplé d'ailes, siffle
son chien, dédaigne l'oiseau mort,
gravant les autres du remords
des fautes qu'ils n'ont pas commises
et que la nuit, fille soumise,
ressuscite en grains de beauté
sur la joue claire des Etés.

A DEUX BATTANTS

J'ouvris à deux battants le livre du Mystère.
Le mur tiède battit des ailes, la lumière
porta l'odeur des foins séchés sur la poussière
où dormait le parfum moisi de tes secrets.
Les mots furent cernés par les rondes solaires
tandis que les souris dont les bouches ourlaient
et dentelaient dans l'ombre ton vocabulaire
fuyaient pour échapper au piège des reflets.
Je découvris l'aveu que tu voulais me taire,
il flamboyait de vérité, mais ne vaudrait
jamais un seul soupir d'aveux imaginaires.
Je refermai le livre...

VOYAGES

Entre les lèvres du sillage
s'inscrit le vide des voyages.
Le temps liquide ne maquille
que les rides nées sous les quilles
et les errants bouclent des boucles

pour enrichir l'Agence Cook.
Le sourire tourne au rictus
quand les reflets — morte la houle
où les portraits mouvants se brouillent —
ne proposent plus de rébus.
Jamais les Americ Vespuce
n'empêcheront que chaque poupe
dans les rades neuves s'accouple
à la vase des Terminus.

UN CIEL D'IVOIRE

Un ciel d'ivoire avec deux gouffres de cristal.
Je n'irai pas au bord du vide où tes yeux tombent.
Mais tes vagues de chairs aux douceurs de pétales
calmeront mon besoin de vivre en eaux profondes.

Dans le sillage bleu de tes pensées d'argile
la mer modèlera mon rêve en poisson d'or.
Les mouettes me guideront, mendiant les îles
mais refusant l'aumône orgueilleuse des ports.

Pas de quais, une plage offerte en femme souple
et docile aux caresses lassées des épaves.
Nous échouerons sur des moites tiédeurs de croupes,
mêlés aux graines des rocs et des coquillages.

J'écouterai les flots dans tes oreilles roses
pour croire à l'infini de nos rythmes marins.
L'ombre de mes flancs t'envahit... Sirène, pose
ta tête sur mon cœur qu'un vent prend pour lutrin.

TU AS SEME

« Tu sèmeras dans la douleur, tu récolteras dans la joie. »
LA BIBLE

« Ce serait tout de même trop commode s'il suffisait de souffrir pour fructifier. »
UN SCEPTIQUE

Tu as semé, j'ai semé dans les larmes.
Montons tout en noir, montons sur la tour,
demandons à l'œil crevé des lucarnes
si la joie verte éventre les labours.

— Sœur Anne, les moissons, les vois-tu poindre?...
elles ont pris nos veines pour sillons.

— Frères sans nom, je n'en vois pas la moindre,
vos plaies ont pris pour charpies des bâillons.

L'ÉLÉPHANT DE L'AOUACHE

par ANDRÉ RUYTERS

Ce paisible campement, sous les mimosas en fleur, on a peine à croire que quelques heures de marche seulement le séparent du pouilleux désert calciné qui entoure la gare de l'Aouache. Une brise légère anime la tiédeur du soir. La tente est à dix mètres des berges herbues entre lesquelles coule la rivière, au creux du couloir que ménage au long des rives l'ombrage des arbres dont elle est bordée. Quand nous l'avons traversée cet après-midi, l'eau montait jusqu'au poitrail des mulets et il nous a fallu pour quelques instants allonger les jambes toutes droites pour n'avoir pas les bottes trempées.

Assemblés autour d'un feu qui achève de s'éteindre, nos hommes sont détendus et peu bavards. Les Abyssins jamais ne se sentent à l'aise lorsqu'ils s'aventurent en pays dankali. On entend surtout la voix d'Ibrahim qui, étant de cette race, se sent ici comme chez lui. C'est sur Ibrahim que je compte pour assurer l'itinéraire et prendre contact avec les nomades que nous rencontrerons. Quant à notre cuisinier, Issa, le Somali, il est insouciant et assuré. Il sait que sa qualité de musulman le protège et, d'ailleurs, depuis le temps que je le promène en Abyssinie, du Tchercher au Djimma, il a vu tant de gens et tant de choses, que rien ne l'émeut plus. Mais l'homme de garde auprès des mulets, réunis non loin de nous, est moins tranquille; de temps en temps, il hèle les autres, se redresse à demi dans l'obscurité. Le boy lui répond, doit le rassurer, car nous voyons la silhouette blanche de la sentinelle se rasseoir à la tête des bêtes dont les mâchoires

avides broient bruyamment les poignées de grains qu'on a répandues devant elles, moins pour les nourrir que pour les empêcher de tirer trop dur sur l'entrave commune qui, tendue entre deux piquets, les attache l'une à l'autre.

La nuit est claire et pure. Nous avons éteint la lampe, allumée pour le dîner, et regardons flamber parmi les herbes hautes les feux rouges des yeux des chacals qui ont déjà commencé à rôder. On ne les voit, ni ne les entend et jamais leur présence ne serait découverte si, de temps en temps, cèdant à la curiosité, ils ne s'arrêtaient et tournaient la tête pour nous examiner. Alors on aperçoit quatre ou cinq paires de braises ardentes qui sont leurs regards braqués sur nous. L'an dernier, campant non loin d'ici, j'en ai abattu cinq, sans quitter le seuil de la tente, lâchant mon coup de fusil, presque au hasard, dans la direction de ces prunelles rougeoyantes. Mais l'heure est trop calme ce soir, pour admettre le fracas brutal d'une détonation. Je me contente d'un geste brusque qui les effarouche : les feux du coup s'éteignent : les chacals ont disparu tous ensemble, aussi silencieusement qu'ils s'étaient assemblés.

Dans leur tente en bonnet de police, les hommes dorment déjà. La sentinelle postée auprès des mulets parfois se parle à soi-même, à mi-voix pour combattre le sommeil et faire voir qu'elle est toujours là. A regret, je regagne ma tente et ferme sur la nuit bleue la portière de toile qui nous isole.

Réveil émerveillé dans la brousse; quand le boy, soulevant de pan de toile, découvre subitement un horizon épanoui dans l'azur et la lumière... Malgré tant de soleil, la fraîcheur qui suit l'aube est encore pénétrante. Au bord de la rivière, dans les mimosas où alternent les bandes d'ombre et de clarté, des merles métalliques s'agitent et pépient. La table est installée. Issa, le cuisinier, le visage rayonnant à l'ordinaire, nous apporte le café et le pain qu'il vient d'achever de cuire. La tente déjà est abattue et repliée : elle fait la charge d'un mulet; le double toit et le tapis de tente en font une autre. De tout le campement, il ne reste plus que six bêtes chargées de cantines et de

sacs et prêtes à prendre la route. Celle-ci aujourd'hui n'est pas longue. Elle nous mène tout droit, au travers de la plaine, jusqu'à une boucle de l'Aouache, non loin d'Ouara-Malka, où, depuis mon dernier séjour en Abyssinie, il y a onze ans, j'entendais conter qu'un éléphant, dernier survivant de son espèce, dans une région qui autrefois en abritait des troupeaux, continuait d'errer, farouche et morose, mais dont nul jamais ne m'avait dit l'avoir aperçu. Il n'est guère dans mes intentions de chercher à l'abattre; l'éléphant solitaire d'ailleurs est toujours dangereux et c'est une chasse que je n'ai jamais essayée, car j'ai trop grand respect de cet animal pour souhaiter en détruire un, mais je tiens à contrôler une légende, et puis la contrée est admirable et puisqu'il apparaît bien que je quitte l'Ethiopie cette fois pour n'y plus revenir, il me plaît que ce soit dans le pays dankali que je prendrai congé d'elle.

Sitôt qu'on s'écarte de l'Aouache, les arbres s'espacent pour être bientôt remplacés par d'épais fourrés épineux, entourés d'herbes hautes auxquelles lors de ma dernière excursion, je voyais avec étonnement attacher les chameaux pour qu'une fois chargés, ils ne se dispersent point. Le moindre effort les eût libérés, mais la fragile résistance de la touffe sèche suffisait pour rappeler à l'immobilité la lourde bête indolente qui, sans insister, se remettait tranquillement à ruminer. Le mont Assabot à notre droite étale sa croupe arrondie. Il domine une longue plaine légèrement ondulée où la chaleur commence à s'élever. Nous croisons un troupeau de chèvres plus sèches que les herbages qu'elles font mine de brouter. Deux hommes les gardent vers qui Ibrahim se dirige. Ils sont minces et de haute taille, le corps à demi enveloppé dans des cotonnades couleur de sable et marchent, les bras allongés sur un bâton qu'ils portent en travers des omoplates. Lorsqu'il nous rejoint, Ibrahim me rend compte de la conversation qu'il a eue. Les deux hommes lui ont dit que le pays était calme, bien que les Carayous dont l'habitat commence derrière l'Assabot, ne se fassent pas faute de razzier de temps en temps les

troupeaux de chameaux de leur tribu dont un contingent est installé non loin, que nous rencontrerons dans une heure ou deux. Ibrahim m'explique qu'il leur a parlé de moi et de mes projets, afin que le village tout proche soit prévenu et ne s'étonne pas de notre présence. De fait, nous ne tardons pas à apercevoir une vingtaine de chameaux dispersés parmi les fourrés et à l'ombre des mimosas; ils sont gardés par une demi-douzaine de danakils qui nous regardent et n'approchent pas et qu'Ibrahim, prenant au sérieux ses fonctions de guide-interprète, interpelle de loin. Le cuisinier Issa, ayant rejoint le groupe, tente de se mêler à l'entretien, mais on ne comprend pas le somali qu'il parle et il ignore le premier mot du dialecte dankali; du moins il fait voir à notre escorte abyssine qu'apercevoir des danakils n'implique pas qu'il y ait lieu sur-le-champ d'armer les fusils et de se mettre en état d'alerte. Deux ou trois des gardiens de chameaux ont fini par s'avancer, poussés par la curiosité et sachant qu'il y a une femme parmi nous. Ils portent tous à la ceinture le redoutable couteau qu'ont adopté tous les nomades depuis la côte de la Mer Rouge jusqu'à bien avant dans l'intérieur. Large et coudé, si lourd qu'il remplace la hache pour abattre un arbre et de tranchant si aigu qu'il ferait office de rasoir entre les mains du barbier si tous ici ne portaient les cheveux longs et n'avaient le visage glabre. L'un de nos hommes, qui est musulman, se hasarde à prononcer quelques mots en arabe. On ne le comprend pas, mais les chameliers lui sourient et l'un d'eux lui allonge une large claque fraternelle dans le dos. L'accueil est décidément encourageant et tout va bien depuis qu'on sait que nous sommes simples promeneurs, sans attaches avec le Gouvernement d'Addis-Abeba qui est à leurs yeux ce que serait l'Administration pour nos paysans si, ayant à percevoir les impôts, elle commençait par lâcher des coups de fusil et saisir le bétail dans les fermes.

Bien que la journée ne soit guère avancée, la chaleur est devenue pénible et je retrouve, oubliée depuis longtemps, la sensation de brûlure qu'au travers du cuir des

semelles donne le contact de l'étrier. Chaque fois que nous traversons l'ombre en dentelle d'un mimosa, il faut lutter contre l'envie qu'on a de s'arrêter, mettre pied à terre et respirer l'air rafraîchi durant quelques instants, mais je n'ai pas oublié qu'ensuite, c'est la selle, demeurée exposée au soleil, qui sera devenue brûlante. Du reste, le couloir d'arbres sous lesquels coule l'Aouache déjà se dessine à l'horizon et paraît tout proche à cause de la limpidité de l'atmosphère. Cinq ou six kilomètres cependant nous en séparent; son aspect, son apparente proximité du moins encouragent, il y a des chameaux un peu partout, épars dans la brousse : nous approchons évidemment du campement annoncé. Des gosses nus circulent parmi les bêtes. En nous apercevant, ils battent des mains et avancent sans peur, et bientôt apparaissent les premières huttes danakils qui sont hémisphériques, très basses et faites de peaux de chèvres tendues sur un cadre de branches posé à même le sol. Accroupies du côté de l'ombre, des femmes pétrissent à poings fermés des outres à demi pleines de lait de chamelle que ce barattage sommaire va transformer en *ghée* qui est le nom que jusqu'aux Indes et en Malaisie on donne au beurre liquide dont hommes et femmes oignent leurs cheveux pour se protéger le crâne contre les insolations et empreignent le peu de vêtements que tolère le climat. L'odeur du *ghée* est déplaisante, mais à considérer la fraîcheur et la finesse du grain de la peau des gens qui nous entourent, son efficacité vaut celle des cold creams dont se barbouille l'automobiliste qui a quelques heures à rouler en pays de montagne et tient à éviter les coups de soleil qui vous font peler le nez.

Pas plus que chez les enfants, notre cortège entre les huttes ne suscite aucun étonnement. Sans doute a-t-il été signalé par les hommes que nous avons rencontrés ce matin. Sans qu'il ait fallu aucune explication un vieillard se met à marcher en tête de la caravane. « Il nous mène au campement », me dit Ibrahim, ce qui n'est pas sans me causer quelque appréhension, car l'indigène dont le choix est commandé par des raisons qui ne nous touchent

guère, a coutume de s'arrêter aux endroits qui nous paraissent les moins désignés pour cette sélection, mais le site, dès que nous y parvenons, m'enchante.

A dix mètres de l'Aouache que bordent des berges gazonnées, parmi de très hauts arbres, s'ouvre une sorte de clairière dont le sol uni et dégagé de toute pierre gênante est fait à souhait pour recevoir la tente qu'on dresse incontinent sous l'œil intéressé d'une vingtaine de gosses vite rassemblés et que le vieillard qui nous a conduits écarte avant que leur curiosité se fasse indiscrète. Nous sommes suffisamment éloignés du village pour n'être pas incommodés par son voisinage ou par les chameaux, du reste inoffensifs, mais que suivent généralement des taons énormes dont la piqûre peut être fort douloureuse. Quant aux chiens, qui sont le fléau de toute agglomération abyssine, le problème ne se pose pas : l'homme peut bien s'adapter au désert, point le chien que du reste le Dankali, bon musulman, considère comme un hôte impur, pillard et parasite par surcroît.

La porte de la tente s'ouvre face à la rivière; elle est ombragée de tous côtés et, si courte qu'ait été l'étape du matin, la fraîcheur qui règne sous ses parois de toile verte nous ravit comme aussi la jeune femme qui surgit devant nous, gracieuse, souriante et portant pour tout costume, une mince ceinture de peau de chèvre autour des reins. La finesse, la beauté de son visage aux traits délicats surprend; on n'attendait pas qu'un pays si âpre, si farouche pût offrir à nos yeux objet aussi charmant. Dans les paumes de ses mains étalées, elle porte deux petites outardes, encore couvertes de duvet, qu'elle pose sur les genoux de ma femme, avec un geste qui fait voir qu'elles lui sont offertes, mais brusquement, elle tombe en arrêt devant la table de toilette où elle aperçoit dans le miroir son visage reflété. Elle a un petit cri de surprise et de ravissement, saisit le miroir à deux mains, s'y considère avec stupéfaction et, le déposant aussitôt, se porte les doigts sur le front, comme atterrée, mais de voir le geste répété dans la glace, elle se rassure et se tournant vers nous, rit de bon cœur.

A Ibrahim qu'ont attiré dans la tente les éclats de cette voix inconnue, elle adresse un long discours dont il résulte que c'est la première fois qu'elle se trouve en présence d'un miroir dont les propriétés la confondent et la transportent. L'idée me vient alors, assez saugrenue, puisque nous faisons route pour nous embarquer et non point pour regagner Addis-Abeba, de lui proposer de partir avec nous, mais je suis tellement assuré qu'elle déclinera l'offre qu'on ne risque pas grand'chose à la lui faire. Au lieu de refuser tout net, cependant, comme je le croyais, elle hésite, a l'air de réfléchir un instant, les sourcils froncés, et finit par déclarer qu'elle est prête à nous suivre, mais qu'il lui faut d'abord consulter son mari qui est dans la plaine à garder les chameaux. J'ai peine à imaginer qu'elle soit en puissance de mari. Je lui donnais quinze ans. Les courbes de son corps toutefois, la rondeur des hanches, le modelé des cuisses et des bras annoncent chez elle la femme faite. J'admire par-dessus tout le pur contour des seins ronds et fermes, dont les tétins sont pareils à des mûres et au-dessus desquels se balance un lourd collier de perles de verre bleu. Enfin, avisant la nappe à carreaux rouges et blancs qui est restée tendue sur la table du déjeuner, elle demande que nous la lui donnions. Ses yeux brillent quand elle l'obtient et, la drapant sur son torse, elle revient s'examiner à nouveau, longuement, dans la glace.

Mais un de nos hommes interrompt la charmante parade pour signaler que, tout près du camp, on aperçoit un gerenoek qui broute paisiblement. Le gerenoek est une belle antilope au très long cou à qui les voyageurs et les colons français ont infligé l'affreux nom d'antilope-chameau et qu'on ne rencontre que dans la Somalie et les régions avoisinantes, dressée sur les pattes de derrière et le cou tendu, arrachant à belles dents les pousses les plus hautes et les plus tendres des jeunes mimosas. Le temps d'attraper mon casque et mon fusil et je suis mon interrupteur. La bête est à soixante mètres de nous, debout, toute droite et l'on voit luire par instants ses cornes dont elle écarte d'un mouvement gracieux les feuillages épi-

neux. Ma balle la culbute, mais elle se relève aussitôt et je la vois avec regret s'éloigner en boitant, incapable de se servir de la patte de devant gauche qui, brisée, pend lamentablement : elle est déjà hors de portée d'un second coup de fusil : à cause de l'impitoyable lumière, le cœur me manque d'autre part pour m'élancer à sa poursuite dans la chaleur droite de midi; je ne puis que lancer deux de mes hommes aux trousses de l'animal estropié qui, si on ne l'achève pas, va périr misérablement dans un coin de la brousse, sous la dent déshonorante de quelque hyène qui ne l'eût pas attaqué quand il n'était pas blessé, mais que la vue et l'odeur du sang enhardiront. Ma maladresse m'a mis de méchante humeur. Je ne me pardonne pas d'avoir laissé échapper alors qu'elle s'offrait à si courte portée, l'occasion vainement cherchée, deux ans auparavant, dans les environs de Diré-Daoua et de n'avoir pu mieux faire que mutiler une bête, qui en ce moment saigne inutilement et bientôt agonisera au soleil.

Après le déjeuner, le vieillard qui nous a conduits ce matin revient au campement et s'offre à me mettre demain sur la piste d'un coudou. C'est une proposition que je me garde bien d'accepter : l'expérience m'a appris à me méfier des pisteurs indigènes qui, sans doute, vous mettent sur la voie mais n'arriveront jamais à comprendre que quelques heures de marche pour approcher le gibier imposent à l'Européen un effort au-dessus de ses forces. Issa, le cuisinier, à son tour survient : l'Aouache, me dit-il, est plein de silures et si je consens à lui fournir une épingle de sûreté dont, en la tordant, il fera un hameçon, il essaiera de me servir pour le dîner de ce soir du silure rôti. Je lui accorde son épingle, avec un bout de ficelle et j'ai tort de sourire en les lui remettant, car un quart d'heure plus tard, je le vois revenir traînant dans l'herbe, au bout de sa ligne, un superbe silure de dix livres qui se débat avec vigueur et qu'il faut assommer à coups de bâton pour l'achever.

A la tombée du jour, je fais le tour du campement. La plaine flambe encore au soleil, entre les bouquets de mimosas que dore la riche lumière de cinq heures. Mais

à l'ombre des grands arbres la fraîcheur est exquise. Elle me pénètre plus encore quand, m'étant déshabillé, derrière un fourré, je me laisse glisser dans l'eau claire de la rivière qui coule sur des fonds de sable, moelleux aux pieds comme un tapis et où je finis par m'asseoir pour mieux me sentir enveloppé par le courant. Je n'ose me risquer à gagner l'autre rive. Sitôt que le niveau de l'eau atteint ma hanche, je m'arrête, car l'Aouache ici est assez profond et je ne sais pas nager. Le silence est complet parmi les cimes épaisses; pas un oiseau; on n'entend que le bruit du flot qui, resserré dans un lit assez étroit, glisse avec rapidité.

Pour rejoindre la tente, je sors du couloir boisé et coupe par la plaine. Le soir ne tardera pas à tomber et la lourde épaule de l'Assabot à l'horizon bleuit légèrement. Les chameaux dispersés dans la brousse déjà sont rentrés. C'est l'heure où les antilopes vont boire, mais il n'est ici que des gazelles et des oryx qui semblent n'avoir jamais besoin d'eau et des coudous aussi, mais ceux-ci n'approchent guère d'un endroit où se sent la présence de l'homme. C'est l'heure pareillement où les bêtes nocturnes se réveillent et, de fait, en approchant d'un taillis, j'aperçois presque à mes pieds une hyène qui se redresse, bâille et me regarde de ses gros yeux saillants. J'ai décroché aussitôt mon fusil, que je portais à la bretelle, et, à bout portant, je presse la détente. Au lieu d'une détonation, c'est le bruit sec du percuteur que j'entends : l'arme n'était pas chargée. La bête au dos oblique du reste n'attend pas; d'un bond, elle se plonge dans le feuillage et disparaît.

Lorsque je rentre au campement, Ibrahim me dit que les hommes n'ont pas retrouvé le gerenouk blessé ce matin; ses traces demeurées visibles dans le sable, se perdent ensuite parmi la pierraille. Il me dit aussi qu'il a causé avec les gardiens de chameaux et qu'il apparaît bien que l'éléphant solitaire n'est pas une légende pieusement transmise de voyageur à voyageur. Il existe réellement, farouche et ne s'écartant pas de l'Aouache, évitant avec soin la rencontre de l'homme et rien ne trahirait

sa présence, si parfois il ne s'arrêtait pour briser au passage une grosse branche qu'il abandonne ensuite au pied de l'arbre non sans l'avoir dégarnie de toutes ses feuilles.

La table du dîner est dressée ce soir entre la tente et la rivière. La petite lampe à pétrole de voyage trace autour d'elle un rond lumineux. Le silure grillé est une réussite : j'ai plaisir à convoquer Issa pour le féliciter. Il m'explique qu'afin d'être sûr que les chacals ne viendront pas voler les restes qu'il destine au déjeuner de demain, il les a serrés dans la cantine-popote, sur quoi, par surcroît de précaution, il appuiera la tête pour dormir ce soir, ce qui serait parfaitement inconfortable pour tout autre qu'un somali qui dort, la nuque posée sur un oreiller de bois, taillé en forme de croissant; comme font aussi du reste les femmes abyssines pour que le sommeil ne dérange pas leurs bouclettes tressées et frisées.

Même quand la porte de la tente est refermée, le bruit du ruissellement des eaux continue de nous parvenir et nous berce. Je le retrouve le lendemain en ouvrant les yeux et pour secouer la torpeur exquise qu'il encourage, il me faut presque un effort. Quand ne vous presse pas la nécessité de plier bagages et de se mettre en selle au plus tôt pour n'avoir pas à terminer l'étape dans la fournaise de midi, quelle volupté incomparable de s'attarder au lit, tandis que le soleil, transperçant les parois de toile verte de la tente, emplit celle-ci d'une tendre lumière d'aquarium. Mais ce matin, j'ai résolu de sortir de bonne heure et d'explorer les alentours pour tenter de trouver quelques traces de mon évasif éléphant dont, après tout, je ne suis venu ici que pour m'assurer de la réalité de son existence.

La lumière n'a pas ce matin la radieuse limpidité à quoi nous sommes accoutumés. Le jour est jaunâtre; le ciel bleuit inégalement. Sous un autre climat, on pourrait croire que la pluie menace, mais la nue est sans humidité, tout simplement troublée par l'approche de la mousson qui alourdit l'atmosphère et va faire aujourd'hui la chaleur intolérable.

A peine ai-je quitté le voisinage immédiat du campe-

ment, je m'arrête brusquement à l'aspect d'une bouse énorme dont le tas tout frais et encore mou, s'arrondit devant moi. Non seulement l'éléphant existe, mais il y a une heure, il rôdait non loin de nous, puisque voilà la trace de son passage tout récent et qui, si la température s'y prêtait, serait encore fumante, mais je m'explique mal que les danakils, interrogés, et qui ne devaient pas ignorer cette présence, se soient efforcés de nous la cacher. Que le dernier descendant d'une espèce disparue s'attarde dans leur pays n'a pour eux aucune importance totémique ou sentimentale. Alors pourquoi se sont-ils tus, quand il eût été normal et lucratif pour eux qu'ils me servissent de guides? Du coup je n'en suis que plus impatient de retrouver la piste, mais le sol couvert d'herbes raides n'a gardé aucune empreinte. Au hasard, je continue droit devant moi. La chaleur qui tombe du ciel voilé est insupportable et les six kilos de l'express dont je n'ai pas l'intention de me servir, mais qui constitue une précaution nécessaire pèsent lourdement à mon bras. Au bout de quelques pas, il me faut m'arrêter. Ma bouche et ma gorge sont aussi sèches que le sable. Avec quelle avidité je boirais, mais j'ai appris que si la tentation l'emporte, il n'est plus question d'exiger aucun effort de muscles qui désormais ne songent qu'à exsuder l'humidité dont on les a alourdis. Pour tromper la soif, je mords de temps en temps à même un des citrons dont j'ai bourré ma poche au départ. Le silence dans la plaine brûlante est aussi lourd que la chaleur. On entend tout juste le soupir des tourterelles qui, comme engourdies, s'abritent au plus creux des feuillages et demeurent invisibles. Pendant une heure, je m'entête jusqu'au moment où, n'en pouvant plus, les shorts collés aux reins par la transpiration, je m'arrête sous un arbre, me rendant compte aussi que j'ai autant de chances, assis à l'ombre, de rencontrer mon éléphant qu'en allant le chercher à tâtons dans la fournaise. Vers dix heures enfin, j'abandonne et reviens sur mes pas en me traînant et si recru de fatigue que je n'ai qu'un coup d'œil distrait pour six oryx aux longues cornes luisantes que je surprends dans un fourré et qui

s'éloignent au galop, en larges foulées bondissantes. Il me semble découvrir une sorte de sourire ironique sur le visage des gardiens de chameaux que bientôt je croise et qui ont du moins la sagesse de ne pas circuler, mais demeurent accroupis, le fusil tout droit entre les jambes et un pan de leur pagne rabattu sur la tête. Quand je regagne le campement, je me laisse glisser comme une masse sous la tente, me promettant bien, lorsque la fantaisie me reprendra de rôdailler dans la brousse aux heures les plus chaudes, de ne plus le faire qu'à dos de mulet. Quel délice ensuite, m'étant un peu ranimé et ayant changé de linge de m'immerger lentement dans l'eau limpide de l'Aouache dont je ne me décide à sortir que sur l'appel de mon cuisinier qui m'explique qu'il a trouvé vide, ce matin, la cantine dans laquelle il avait serré les restes du silure destiné au déjeuner. Un chacal, attiré par l'odeur, a dû soulever le couvercle de la cantine sur laquelle il appuyait la tête pour dormir et s'est approprié, non seulement le poisson, mais encore une vieille courroie de cuir qui traînait dans le fond de la caisse. Il n'était pas plus consterné le jour où, nous apportant dans la tente des côtelettes qu'il venait de faire griller, un milan avait fondu sur lui et, au vol, lui avait enlevé tout ce que contenait son assiette. Si fantaisiste qu'elle paraisse, son histoire est parfaitement plausible; combien de fois, se réveillant la nuit, nos hommes n'ont-ils pas surpris, au milieu des tentes, un chacal furtif essayant d'emporter, pour les ronger, les lanières de cuir vert dont on se sert pour attacher les mulets aux piquets? Plus on est amené à les fréquenter, plus on admire la subtilité de ces animaux agiles et effrontés qui semblent obéir moins à la gourmandise qu'à la curiosité, car il n'est cantine ou caisse laissée au pied d'un arbre, qu'on ne retrouve le lendemain sens dessus dessous, à la suite de leurs investigations nocturnes. Le déjeuner aujourd'hui est tout de conserves et compotes, mais la fatigue a tué en moi tout appétit et je n'arrête pas de m'abreuver de Perrier dont Ibrahim, pour les rafraîchir, a laissé les bouteilles tremper dans la rivière.

Au sortir de la sieste où je me suis effondré, j'aperçois au seuil de la tente le boy avec notre jeune visiteuse d'hier, portant nouée autour de la tête la nappe à carreaux que nous lui avons donnée. Aussitôt qu'elle me voit éveillé, elle s'avance vers moi, la main tendue et entame un long discours qui m'apprend, Ibrahim traduisant au fur et à mesure, que le mari consulté consent à ce qu'elle nous accompagne et que, s'installant dans le camp, désormais elle ne nous quittera plus. J'étais si assuré que ma proposition serait déclinée que je ne l'avais guère prise au sérieux; qu'elle soit acceptée avec tant d'empressement me déconcerte. Le genre d'agrément que peut dispenser cette fille ravissante n'est guère incertain, mais s'accommoderait-il d'une présence constante? Et si l'expérience valait peut-être d'être tentée à Addis-Abeba, elle ne s'imagine pas en France où les questions d'acclimatation et de rapatriement soulèvent assez de difficultés pour engager à la réflexion. Lâchement, je charge Ibrahim d'expliquer que nous rentrons en France; mais qu'à notre retour, nous repasserons ici pour l'emmener. Son air de désappointement est touchant. Elle soupire et paraît prête à fondre en larmes. Cette petite sauvagesse, ingénue et transparente, qu'il faudrait peu de chose et peu de soins pour en faire une despotique créature toute en caprices et en coquetteries. Il n'est pas une nuance de sa pensée ou de ses sentiments qui ne s'exprime à l'instant dans ses yeux qu'elle a admirables et garnis de cils si longs qu'on pourrait les prendre entre les doigts de la main retournée pour en caresser du pouce les bouts soyeux. *Nigra sed formosa,* disait Salomon qui ne manquait pas de compétence, mais je doute qu'aucune Ethiopienne lui ait jamais révélé plus de grâce et un corps aussi harmonieux, et si elle lui était apparue dans le costume de cette jeune beauté, il ne lui eût pas fallu recourir aux ruses compliquées dont parle le Coran pour s'assurer que Belkis n'avait pas les cuisses velues. Un coffret de chiffons de soie que lui donna ma femme a tôt fait de dissiper sa déconvenue. Elle palpe longuement de ses doigts effilés les tissus légers et ensuite se les dispose autour du cou et

du visage tout en s'observant dans le miroir de toilette qu'elle a vite fait de retrouver sur la table. Dès qu'elle comprend que ces bouts de soie sont à elle, son visage s'illumine et son ravissement ne connaît plus de bornes quand je lui tends un petit flacon de parfum dont aussitôt qu'elle en a deviné l'usage, elle se passe le bouchon mouillé derrière l'oreille, comme pourrait le faire n'importe quelle Européenne avertie. Elle disparaît ensuite, gracieuse et souple; peut-être lui en a-t-il coûté un instant de renoncer à l'aventure qu'elle se proposait, mais le coffret aux chiffons et le petit flacon qu'elle serre dans la main lui ont tout fait oublier, et elle n'est plus qu'impatiente d'aller faire voir là-bas, dans une de ces huttes rondes et basses, à d'autres femmes, moins attrayantes, mais tout aussi intéressées qu'elle, les présents fastueux dont elle a été comblée.

Le soleil qui se couche dans un ciel couleur de sable apparaît comme une lueur trouble parmi les vapeurs épaisses dont l'horizon est enveloppé et qui dissimule l'Assabot. L'approche de la mousson continue de se faire sentir et tant qu'elle ne sera pas établie, nous aurons à subir ces ciels décolorés qui font la chaleur odieuse et la lumière sans rayon. Mais sous les hauts arbres, près de l'Aouache dont le clair ruissellement jamais ne s'arrête, la fraîcheur est réconfortante. Assis devant la tente, je laisse la douceur du soir me pénétrer et peu à peu éteindre le feu intérieur que j'ai sous la peau depuis ma promenade de ce matin. J'aperçois Ibrahim avec trois Danakils qui s'éloignent dans la direction de l'endroit où j'ai découvert la bouse de l'éléphant et où il m'a fallu cet après-midi conduire le boy. Il continue d'être surpris et choqué de l'attitude des nomades que graduellement au contraire je crois commencer à comprendre : ne pouvant croire que je n'étais pas résolu à tuer la bête, ils ont dû redouter que, blessée par une balle maladroite ou tout simplement irritée de se sentir épiée, d'ombrageuse et farouche, elle ne devînt hostile et agressive et ne les obligeât ainsi à lui céder la place.

Quand l'ombre est venue et le dîner terminé, j'éteins

la lampe pour mieux voir s'allumer parmi les herbes les petits feux rouges des yeux des chacals qui vont venir rôder autour de nous. Je n'ai pas longtemps à attendre. Bientôt, ils sont deux, puis trois qui vont et viennent, mobiles et fureteurs; ils ont l'air de s'ébattre et de jouer, comme des lapins dans une clairière, disparaissent un instant pour tout de suite revenir et nous regarder fixement. Parmi ces braises, des feux blancs parfois s'ouvrent larges et limpides et couleur clair de lune. Ceux-là, ce sont les yeux d'une hyène qui se faufile un moment dans le groupe. Mais la hyène ne s'attarde jamais : à peine a-t-elle dénoncé son apparition, elle s'éclipse. Et puis à ces feux rouges et à ces feux blancs, deux feux verts s'ajoutent intenses et profonds et presque au ras du sol. Mon fusil est posé à plat sur la table, tout prêt à être épaulé, mais je ne fais pas plus tôt mine de le soulever, que les feux verts s'éteignent et je n'ai plus que le vide noir devant moi, car au voisinage du léopard, chacals et hyènes se sont évanouis. Peu après, du reste, les deux riches reflets d'émeraude flamboient à nouveau, à quelque distance de l'endroit où je les ai d'abord découverts. J'allonge la main encore une fois vers le fusil : les émeraudes incontinent s'éteignent. Trois fois, le fauve darde vers nous son regard lumineux, trois fois, j'étends le bras et du coup je n'ai plus que le noir en face de moi, à croire que la bête, se sachant dénoncée par ses yeux, abaisse simplement les paupières pour se faire invisible. Même si elle m'en avait laissé le temps, d'ailleurs, je n'aurais pas tiré. Lâchant mon coup au hasard, il y a mille chance pour une que je n'aurais pas tué le léopard qui, sans hésiter, bondissant sur nous, eût vite fait de nous déchirer. L'arrivée d'Ibrahim met fin au jeu, il nous conseille de rentrer sous la tente, car l'agitation des mulets entravés tous ensemble, comme chaque soir, fait voir qu'il y a autour de nous dans l'obscurité, une présence inquiétante et dans l'air une odeur qui les alarme. Quand je lui conte l'épisode des yeux verts, il comprend tout de suite pourquoi les mulets sont énervés; il rallume la lampe et, bien que le léopard, s'il n'est pas molesté

n'attaque jamais, il relace soigneusement le pan de toile qui sert de porte à la tente et dont nul rôdeur nocturne n'approchera de trop près à cause des piquets et des cordes qui, fixant la tente au sol, donnent l'impression d'un piège tendu pour le surprendre.

Cette porte quand, le lendemain, le boy la soulève pour nous éveiller ne découvre aucun paysage rayonnant. L'azur du matin est mat et sans lueur. La journée à nouveau sera voilée et la chaleur pesante. Ibrahim me conte qu'il a reçu au lever du soleil la visite du chef du campement dankali qui lui a demandé d'insister auprès de moi pour que sans retard nous nous éloignions de l'Aouache. La requête est aussi inopportune que surprenante : il doit y avoir quelque raison pour la justifier. J'apprends alors que les Carayous, la veille, ont tenté un coup de main sur les chameaux de la tribu, qu'il y a eu bagarre et qu'un homme a été blessé.

La journée ne se passera pas sans incident nouveau et le chef du campement tient à ce que nous n'y soyons pas mêlés ni même que nous puissions en être témoins. Assis au milieu de mes hommes, il attend ma décision et me salue de loin lorsque Ibrahim lui annonce que nous lèverons le camp ce matin. Quoi qu'il m'en coûte de quitter ce site, je ne me soucie pas d'être pris dans les remous d'une bataille. Le chef suggère alors que nous gagnions les sources d'eau chaude d'Ouara-malka qui sont à une douzaine de kilomètres d'ici et où ont été envoyés les femmes et les enfants de la tribu.

Dès six heures, nous nous mettons en route. La piste, qui tout de suite s'éloigne de la rivière, traverse de courtes dunes couvertes de mimosas. La chaleur est aussi pénible que la veille, mais les bêtes ont été rafraîchies par le repos prolongé et les hommes sont pleins d'allant parce qu'ils savent que l'étape sera courte. Ils ont aussi perdu cette appréhension du pays et de ses habitants dont ils ne pouvaient se défendre à l'aller. Pour peu, ils eussent volontiers prêté main-forte aux Danakils et cogné sur les Carayous, tant les quelques contacts qu'ils ont eus avec le village ont modifié leurs sentiments. Quant à Issa, le cui-

sinier, il jubile : tout changement l'amuse, et puis, incorrigible amateur du sexe faible, il est tout guilleret à l'idée que nous nous acheminons vers un campement de femmes. Il n'ignore pas qu'il serait dangereux d'avoir avec celles-ci des rapports un peu familiers. Mais il n'en demande pas tant : pour lui, c'est une question d'atmosphère et la vie serait sans promesse s'il n'était une présence féminine pour l'animer, si distante qu'elle fût.

L'épais couloir d'arbres qui longe la rivière s'est effacé derrière nous, nous le retrouverons à la prochaine boucle de l'Aouache. En attendant nous piquons droit vers le Nord parmi l'immobile paysage torride, tout encombré de rochers. Au passage, nous effarouchons une bande de gazelles : arrêtées un instant pour nous considérer, elles n'en sont pas moins promptes à prendre le galop et nous n'apercevons plus que vingt derrières blancs où les bouts de queues noires n'arrêtent pas de frétiller, même quand d'un bond léger, elles s'enlèvent pour franchir quelque creux du sol ou un taillis épineux. La lumière, réfléchie par l'écran des brumes qui couvrent le ciel, est si pénétrante qu'elle nous oblige à fermer les yeux. Impérieuse envie de s'arrêter quand nous passons dans l'ombre filigranée des mimosas et d'où jaillissent toujours des roucoulements de tourterelles invisibles. Mais l'étape est trop courte pour justifier la tentation, et d'ailleurs nous distinguons déjà devant nous, au pied d'une colline rocheuse, la tache sombre des arbres sous lesquels Ibrahim nous dit que nous allons camper.

C'est du sommet de cette falaise que coulent les sources d'eau chaude qui, dévalant en cascades, emplissent au passage des bassins naturels creusés dans la pierre et finissent au niveau de la plaine par former un petit étang, tout bordé de roseaux. Les arbres qui ne commencent à pousser qu'à cinquante mètres du lac permettent heureusement d'éviter un trop brûlant voisinage. C'est là que la tente est plantée, dans une sorte de clairière, au plus épais de l'ombrage que laissent tomber les feuillages largement étalés.

L'équipe est si bien entraînée qu'il ne lui faut pas plus

de six minutes pour ériger la haute maison de toile verte que je fais disposer face à la falaise thermale; l'étang tiède s'étale à notre droite cependant que s'ouvre à notre gauche la plaine embrumée où l'on devine au loin les croupes jumelles de l'Assabot qui ont l'air d'émerger d'un blanc épais de fumée. Quelques femmes danakils ont déjà surgi qu'accompagne un guerrier athlétique. Il est presque nu, mais dans sa chevelure sont piquées de courtes plumes d'autruche blanches. Sa stature et ses muscles surprennent dans un pays où les hommes en général sont d'une maigreur dépouillée. Introduit par Ibrahim qui semble le traiter avec considération, je lui offre une citronnade, mais il n'a d'yeux que pour mes fusils et me demande permission d'examiner un express qu'il ouvre aussitôt en homme habitué à manier les armes à feu. Enfonçant l'index dans la culasse, il admire le calibre et quand j'introduis dans le double canon les longues cartouches du 350, il se frappe la cuisse comme émerveillé et, sans transition, me demande de lui prêter l'arme pour l'après-midi; c'est une demande à laquelle si elle était formulée par un Abyssin, je refuserais tout net d'accéder, car l'Abyssin jamais ne rendrait l'arme empruntée et sans doute, par maladresse, au premier essai, en fausserait les verrous. Mais le visage de ce primitif laisse voir un tel ravissement et tant d'enfantine envie qu'avant de lui répondre, je consulte Ibrahim. « Il dit, fait-il, qu'il rapportera la carabine avant ce soir. Tu peux la lui prêter, elle ne court pas de risque. La parole d'un Dankali n'est pas celle d'un Abyssin. » Je lui fais confiance et, sur sa promesse qu'il me le rendra au coucher du soleil, je lui tends l'express en même temps que quatre cartouches et le regarde s'éloigner non sans quelque appréhension, mais Ibrahim est catégorique : « Il te la rapportera ce soir; ce n'est pas un Abyssin », et il avait raison, au coucher du soleil, le guerrier aux plumes d'autruche revient me restituer l'arme avec deux cartouches et les douilles de deux autres : « Demande-lui, dis-je au boy, sur quoi il a tiré. » Mais Ibrahim refuse de poser la question. « Non, il ne

faut pas lui demander cela », fait-il et je n'insiste pas parce que la réponse peut-être me gênerait. « Du moins, demande-lui où il a tué un Européen. » Car seul a le droit de porter des piquets de plumes blanches dans les cheveux celui qui a abattu un homme blanc. Mais la question directe n'embarrasse pas mon Dankali, il sourit largement et tirant quelques plumes de sa tignasse il me les offre. Tiens : prends-les. Je te les donne. Je n'en porterai plus que des noires. » Sur quoi il me tend la main et s'éloigne.

Après le déjeuner et la sieste, nous gagnons le bord du petit lac d'eau chaude et je constate avec étonnement qu'il est poissonneux. De minces poissons de la taille d'une sardine circulent dans l'eau transparente et se disputent quand notre ombre les effleure. Comme nous approchons de la berge, ma femme trébuche et pousse un cri, cependant qu'un remous violent bouscule les herbes et qu'un jeune crocodile, long d'un mètre, plonge précipitamment sous nos yeux. La bête sans doute dormait tranquillement parmi les roseaux, ma femme a dû la réveiller en sursaut en marchant dessus et l'affolement, ne laissant subsister que le réflexe de la fuite, aura supprimé celui qui eût déclenché le coup de mâchoire de la défensive. Si limpide que soit l'étang, c'est en vain que nous essayons de découvrir le crocodile qui, détalant sur le fond rocheux, a gagné l'autre bord où il s'abrite dans les joncs épais. J'ai beau avoir constaté que les eaux chaudes sont habitées, je me demande de quoi peut se nourrir le saurien, car même s'il dépeuple l'étang, la chère reste maigre. Mais le crocodile ne répugne pas à la marche, sans doute celui-ci ne faisait que passer par ici et son habitat normal doit-il être l'Aouache où, lors de mon premier voyage en Abyssinie, il y a douze ans, j'avais aperçu un spécimen monstrueux long de cinq mètres, endormi dans le sable et qui, à mon coup de feu, d'un tête-à-queue prodigieux, s'était d'un seul bond redressé pour plonger au plus profond de la rivière.

Au pied de la falaise, dont toutes les cascades ruissellent, des femmes sont groupées. Elles lavent leurs hardes

dans les cuvette de pierre où l'eau chaude s'accumule. Dans un creux qui forme une sorte de baignoire naturelle, l'une d'elles s'est étendue et se baigne, si confortablement que ma femme a l'idée d'en faire autant et se déshabille incontinent derrière l'écran d'un pan de rochers. Deux ou trois des laveuses aussitôt se rapprochent avec curiosité et, à l'aspect du corps rose qui trempe dans l'eau tiède, les voilà prises d'accès d'hilarité qui les oblige à s'asseoir. Pour assister à leur tour au spectacle, d'autres les rejoignent et bientôt elles sont dix que le rire convulse et secoue en saccades qui n'arrêtent pas, tant leur paraît insolite, et évidemment ridicule, cette peau claire dont elles n'envient point la blancheur. Même lorsque, s'étant rhabillée, ma femme s'approche du groupe, elles continuent de rire et l'une d'elles, du bout des doigts, lui frotte légèrement le poignet, comme pour s'assurer que la teinture a tenu. Aucune parmi elles qui se puisse comparer à notre charmante visiteuse. Elles sont osseuses et efflanquées, les traits sont épais et leurs seins battent au long des flancs, mais elles apparaissent enjouées et faciles, avec, au coin de l'œil, cette étincelle furtive qui rappelle l'ardeur au déduit que leur prête à juste titre la renommée et qui toujours confond l'Abyssine qu'un couteau trop hâtif, lors de la circoncision, a privée de cet organe minuscule dont l'absence fait la femme à jamais inerte dans l'amour.

Le crépuscule descend quand nous rejoignons le campement. L'espèce de brume jaunâtre qui tous ces jours-ci a décoloré le paysage commence à se faire épaisse. Dans le rideau du ciel, le soleil couchant fait une large plaque de clarté diffuse. Tout indique qu'avant dix jours la mousson soufflera et les premières pluies tomberont sur les hauts-plateaux de l'Ethiopie.

Ce n'est pas sans regret que je me retrouve sous la tente. Demain, nous aurons rejoint le chemin de fer qui nous ramènera à la côte où nous nous embarquerons pour l'Europe et quitterons cette terre que je ne suis plus appelé à revoir. Du moins il me plaît que ce dernier contact avec l'Abyssinie, c'est dans le pays dankali que

je l'ai pris. Si, contre toute attente, l'avenir me ramenait ici, j'y retrouverais le même paysage spacieux et desséché, mais que resterait-il de cette race ombrageuse et inadaptable que seul son isolement défend et qui, le jour où la pression abyssine se fera trop forte, se soulèvera pour être dès lors traquée et refoulée vers l'extinction, cependant que commenceront d'être exploitées ces sources de pétrole où, l'an dernier, voulait me conduire un chef avec qui je fraternisais et qui ne comprenait ni mon refus d'aller les visiter, ni qu'elles fussent une menace redoutable pesant sur l'indépendance de son peuple et son existence même.

HAUTE FÉERIE

par LUCIEN BECKER

1

Il me faut aller vite dans tous les sens
parce que partout autour de moi
des femmes qui vont mourir se donnent
à des hommes qui mourront demain.

Je dépense sans compter l'or de l'amour.
Je goûte aux corps comme à des verres
que je n'ai pas le temps d'achever
parce que j'ai le couteau de la mer sur le cou.

Il importe peu que je dise mon nom
à celles que je rencontre au passage.
Ma mort n'aura pour témoin que le visage
pour lequel j'aurai vécu de tout mon regard.

2

Les fenêtres regardent passer
le long serpent d'hommes
qui entre dans les pierres
avec devant lui le silence à traverser.

Après avoir choisi pour s'y projeter en entier
le beau, l'inabordable regard d'une femme,
la lumière se fane dans la chambre,
la lumière ne peut plus se tenir debout.

Il reste les lèvres plantées d'air pur,
les dents qu'aucun baiser ne marque,
les cheveux blonds où le soleil prend sa source,
il reste la parole qui se sépare de la chair.

3

Du soleil il ne demeure que quelques étoiles
qui tournent lentement avec le ciel
et le jour pour lequel l'univers n'était pas assez grand
se laisse capturer dans les lampes.

De toi je ne discerne plus qu'une épaule
comme un couchant au bord du drap,
qu'une tempe où la vie fait remuer
ses herbes les plus hautes et les plus fragiles.

Mais tes yeux fermés sont les bourgeons
d'où va sortir demain toute la forêt
et la voix que tu gardes, posée sur tes lèvres,
donnera, en m'appelant, un nom au silence.

La nuit continue à marcher de son pas de géant
sur chaque semence de la terre,
sur ta gorge qui montre au matin sa route,
sur le rêve où nous allons nous rencontrer.

4

Le soleil est dans les pierres
comme une statue renversée.
L'ombre est dans les arbres
comme une main coupée.

Les villages sont blancs
dans le cercle de l'été
et les insectes qui poursuivent le jour
se tuent dans les vitres.

Les cailloux font rire la verdure,
tu es seule à porter le ciel
et le ruisseau essaie en vain
de voir au travers de la terre.

Nous nous arrêtons dans les moissons
et l'univers s'arrête en même temps que nous.
Nous sommes sûrs qu'aucun chemin n'a pu nous suivre,
que la mort même a perdu notre trace.

DU NOUVEAU SUR JEAN DE SPONDE

par ALAN M. BOASE

On n'a plus besoin aujourd'hui de plaider la cause de Jean de Sponde, poète. On a été d'accord pour trouver dans ses meilleurs poèmes de quoi renouveler l'idée qu'on s'est faite de la poésie française de la fin du siècle de la Renaissance. Cependant Sponde lui-même est resté assez mystérieux. C'est un personnage qu'on voit figurer en humaniste, en alchimiste, en administrateur (pour Henri IV) d'une ville importante, et enfin en théologien — à la suite d'une conversion qui a fait scandale dans les milieux huguenots déjà désemparés par l'abjuration du même Roi. Cette liste d'emplois est loin d'épuiser les activités multiples d'une carrière dont les péripéties risquent d'apparaître comme des efforts acharnés, peut-être désespérés, de se frayer un chemin dans le monde. Quoi d'étonnant, d'ailleurs, chez l'aîné des neuf ou dix enfants de cet Enecot de Sponde qui, courant les chemins pour le service de Jeanne d'Albret, se plaint à sa souveraine d'être « pauvre à pain quérir » !

Sans croire que les événements extérieurs apportent nécessairement une compréhension plus approfondie d'un poète et de son inspiration, on ne pouvait se défendre de rêver aux circonstances qui auraient prêté une telle intensité à certains poèmes, à se demander à quel moment Sponde aurait composé ses poèmes de la Mort. Et enfin pourquoi, si ce ne fût à la fin de ses jours, il est resté à d'autres, et non pas à l'auteur lui-même, de les donner au monde. Questions séduisantes, sans doute, mais qui paraissaient bien vaines.

Sponde, cependant, semble destiné à nous réserver encore des surprises. A peine six mois après avoir fait paraître une édition de ses poésies, il est tombé entre mes mains un livre de Sponde dont on avait perdu toute trace depuis le XVII[e] siècle, et qui jette quelques lumières sur certaines de ces questions,

Non, Sponde n'a pas laissé à d'autres le soin de publier les meilleurs de ses vers : il les a communiqués lui-même au public. Ces méditations sur la mort ne sont pas le testament d'un mourant : c'est en 1588, sept ans avant sa mort, qu'a paru son *Essai de quelques poèmes chrétiens* (1). Et par conséquent, ces poésies sont, non pas l'œuvre d'un nouveau rallié à l'Eglise, mais d'un protestant, et même d'un protestant fervent. On y trouve un long poème qui n'a jamais été reproduit parce qu'il révélait trop clairement le calvinisme de l'auteur; et ceux qui plus tard se sont chargés de sa mémoire, ne tenaient pas à rappeler au public ses convictions d'autrefois. En voici le début, si caractéristique de sa meilleure manière :

Vous qui rongez vos cœurs du souvenir des vices,
Qui frémissez au vent des célestes justices,
Hé! ne prenez-vous point les ailes de la peur
Pour fuir votre Juge armé de sa fureur?
Cherchez-vous point l'horreur des éternels ombrages,
Les déserts éloignés, l'épaisseur des feuillages,
Où son œil vif, son pied de foudre, et son bras fort,
Ne vous voie, ne vous suive, et vous frappe à la mort...
Las! vous l'aviez banni, ores il vous bannit,
Et pour avant-coureur de son ire il punit
Vos cœurs d'un désespoir, qui vous coupe l'envie
Ainsi que le chemin d'une plus belle vie.

C'est encore l'inspiration des Stances et Sonnets de la Mort, et même les procédés techniques de Sponde, qui se trouvent éclairés de façon inattendue. Car ce que je viens de nommer des méditations en vers ne se présentent que comme une sorte d'appendice poétique à quatre méditations en prose sur le texte biblique d'autant de Psaumes.

Il suffit de parcourir cette prose pour reconnaître des thèmes et des images qui se retrouvent condensés et transposés dans ses vers. Par là ces exercices de piété basés sur les psaumes offrent un de ces documents, rares pour cette époque et toujours précieux, qui permettent d'observer comment l'imagination orchestre, pour ainsi dire, selon des

(1) Je dois ajouter que le texte des poésies comprises dans cet *Essai*, qui constitue pour elles une véritable édition *princeps*, confirme complètement toutes les libertés que j'ai prises avec la ponctuation dans l'édition de chez Pierre Cailler.

modes divers en prose et en vers la même gamme de thèmes, nous faisant entrer par là dans le chantier poétique. On y voit mieux chez cet esprit nourri à la fois de l'humanisme et de la Bible cette conjonction de deux claviers, on saisit mieux dans la prolixité relative de sa prose à quel point ce goût pour les *pointes* et les *contrebatteries de mots* doit à des procédés de style latin.

Enfin quand on sait que le poète s'est déjà occupé pendant ses années de jeunesse à Bâle à mettre en vers latins (que nous ne possédons pas) plusieurs psaumes, et que c'est grâce à lui que le Psautier harmonisé de son ami Paschal de Lestocart sera dédié en 1583 au Roi de Navarre, nous distinguons mieux une préoccupation au moins de longue date, un élément constant dans un personnage en apparence si ondoyant.

C'est encore une dédicace au même roi qui figure en tête de l'ouvrage retrouvé. Ces méditations, Sponde dit à son maître qu'il les a « tracées pendant mon séjour dans cette ville aux heures que j'ai en relasche de votre service » — ville dont le nom nous reste caché par une page de titre qui ne porte pas même un nom d'éditeur. Est-ce Paris où il se trouve assez singulièrement un an plus tard au plus fort des fureurs de la Ligue? Est-ce La Rochelle où sa femme se trouvait à cette même époque, et dont il sera le lieutenant général en 1590? Cette discrétion est assez probablement le signe de son rôle entre 1587 et 1588, agent secret du roi de Navarre et passant peut-être sous un nom supposé. Mais n'aspire-t-il à un rôle plus important et un poste plus tranquille quand il termine sa préface avec une phrase qui me semble peindre assez bien ce mélange de sincérité profonde et d'ambition un peu candide qui a dû marquer sa personnalité : « Je ne me desguiserai point à vous, Sire, les humeurs chagrines qui tournent le dos et tendent la main à la gloire, ne me plaisent point, je la recherche à bien faire et m'estimeray avoir bien fait, quand le tout vous aura plu. »

Ce qui fait cependant le véritable prix de ses *Méditations* ce ne sont pas ces considérations. C'est la révélation d'un talent oratoire de tout premier ordre. Ces *Méditations* nous font penser, par un sens de la prose lyrique qui est tout à fait exceptionnel au XVIe siècle, à un Bossuet calviniste, plus rude certes, alourdi de quelques mots vieillis; et, par moments, à l'envol, coupé d'images et de formules saisissantes par leur raccourci, de Claudel ou de Saint-John Perse, ces maîtres du verset poétique.

Si pourtant j'avais à trouver une comparaison plus exacte, ce serait dans les Sermons et les Elévations de celui dont Sponde paraît en vers aussi une sorte de précurseur français : le poète anglais, John Donne.

J'espère montrer bientôt, en publiant ces textes, l'originalité précise de Sponde prosateur dans un genre qui a été pratiqué de son temps et autour de lui par d'autres Protestants comme D'Aubigné et Du Plessis Mornay. Il serait déplacé d'aborder ici une telle discussion, sauf pour affirmer que lui seul me paraît réussir pleinement, comme les grands sermonnaires auxquels il s'apparente visiblement, à transformer un exercice de piété ou une explication du texte sacré en une suite de poèmes en prose dépassant quelquefois tout ce qu'il a atteint en vers.

Je n'en prendrai comme preuve que le passage suivant qui constitue le début de sa Méditation sur le psaume XLVIII (*Magnus est Dominus*). C'est peut-être assez dire que de prétendre que, là même où Sponde nous fait penser irrésistiblement à quelques pages célèbres de Pascal (mort, lui aussi, avant la quarantaine) il n'a pas à craindre cette comparaison :

MÉDITATION SUR LE PSAUME XLVIII

Mais pourquoi, mon Ame, pourquoi mesures-tu ces grandeurs du monde? pourquoi te travailles-tu si fort à comprendre ce que Dieu a compris en si peu d'espace? Car qu'est-ce de tout cet univers, où tes occupations sont épandues? Tu vois cette lourde masse de la Terre, tu la juges en soi comme infinie, tu n'en saurais voir le bout, et ton jugement finit en cette infinité. Ces orgueilleuses montagnes qui se relèvent pour avoisiner les cieux, tu leur vois cacher le coupeau dans les nues, et c'est ce que tu juges grandeur : cet Océan qui borde ce que naguère tu trouvais débordé en la terre, tu le vois sans rive, tu le trouves sans fonds, et tes imaginations en font de même : tu le tiens pour démesuré, et c'est ce que tu appelles volontiers grandeur.

Mais, ô mon Ame, que tu es bien aveugle et bien étourdie, que ta vue et que ton jugement s'entrefont à bon escient leur procès. Ha! que tu te ressens bien peu des perfections de ton essence, qui trouve bientôt après ce que tu vois le moins, ce que tu juges le moins, plus grand que la Terre, plus grand que l'Océan, voire plus grand sans comparaison que la Terre et

l'Océan ensemble! Est-il rien de plus près de toi que ces deux créatures? Est-il rien de plus éloigné que le Ciel? Et néanmoins quand tu vois le Ciel (si tes yeux peuvent rien voir de si distant) tu juges (si tu peux juger ce que tu vois si peu) que c'est proprement grandeur que le volume du Ciel. Il comprend tout, il est donc plus grand que tout. C'est bien jugé, ô mon Ame, et ton Optique ne t'abuse point. Mais quand tu rapportes la moindre des Etoiles fixes à la Terre, tu dis encore, oh que la Terre et l'Océan sont bien encore moindres! C'est bien jugé, mais ce ne sont pas tes yeux simplement qui t'en ont baillé l'instruction : car ce n'était qu'un point à tes yeux. Ainsi tu démens ces mêmes yeux, quand tu soutiens que le Soleil est plus grand que la terre, et tout au contraire encore, quand tu débats tout le contraire de la Lune.

Somme, tantôt des yeux, tantôt du jugement, tantôt des deux ensemble, tu trouves le tout, et les parties pleines de grandeur. Il n'est pas jusques à toi-même que tu n'estimes pareillement. Les qualités en ton essence lui servent de quantité : un esprit capable de beaucoup d'industrie tu l'appelleras un grand Esprit. Quant aux statures de ce misérable corps, où ta belle grandeur est emprisonnée, il s'en trouve de bien grandes à ton opinion, et de là vient que tu crois facilement les monstruosités des Géants : les uns couvrent de leur étendue un arpent de terre, les autres ont dix coudées de hauteur. Il faut enfin que tu sois toujours en la même méditation de toutes sortes de grandeurs : tu n'estimes, tu n'admires autre chose : les grands palais, les grandes cités, les grandes richesses sont tes plaisirs, et tu n'es jamais bien à ton aise qu'alors que tu ne poses plus de mesure à tes fantaisies. Ainsi tu captives la même grandeur que tu forges de toi-même aux grandeurs des Rois et des Princes, pour trouver toujours quelque chose de plus grand que toi. Tu t'élèves aux honneurs : voire les plus grands, misérable, sont le but où tu vises : ces grandeurs que tu ne peux embrasser, tu les embrasses, et pour être bien au monde, tu juges qu'il faut être grand. On foule les petits aux pieds, comme la poudre, mais les grands frappent du pied cette poudre, et s'élancent toujours aux grandeurs.

O mon Ame, tu passes plus outre. Tes désirs te poussent à ces grandeurs, mais leur jouissance te retient : voire, comme si tu ne faisais plus compte de toi-même, qui t'estimes si grande, tu t'abaisses à ces grandeurs, tu te courbes sous leur faix, tu te prosternes devant comme un idolâtre. Ce sont les

hauts lieux, où tu adores ces monstres : ce sont ces Géants, dont la face te rend abattue d'étonnement, ce sont ces Tyrans à qui tu fais hommage.

Mais jusques à quand, mon Ame, contempleras-tu ces choses dans le miroir enfoncé de la vanité? Ne vois-tu pas que ces Tyrans sont à la fin domptés, ces Géants renversés, ces hauts lieux abattus? Ces grandeurs, ne vois-tu pas comme elles s'appetissent avec le temps? comme le moindre vent qui souffle à l'encontre de ces monceaux de plume les éparpille en l'air? comme la moindre étincelle embrase, consume, anéantit ces monjoies de paille? comme le moindre flot enfondre ce rivage de sable?

Tu vois cette fleur, mais elle passe quand le Soleil y a passé : elle était avant le Soleil, mais quand il a été elle n'est plus; ce foin croissait à la rosée du matin, mais au soir il a décru, les faucheurs y ont courbé leur dos et l'ont arraché; regarde, il n'est plus, cette prée n'a plus couverture, les ornements n'y sont plus. Tu voyais tantôt cette montagne, voilà, c'est une vallée; ces rochers si fermes ont été engloutis, ces Tours de Babel, les fondements en ont crevé, et ce n'est que confusion. Ha! tu voyais la Mer bonace, les vents étaient endormis, les nuées ne grondaient point, mais c'est alors que les tremblements de la Terre étaient prochains, et pendant cette grande prospérité les malheurs couvraient la ruine de ces orgueilleuses grandeurs. Et la voilà éclose : ouvre les yeux, mon Ame, et tu ne verras plus ce que tu regardais naguère si soigneusement. Ces grandeurs ne sont pas même petitesses, on n'en fait point d'état. Elles ne sont plus du tout, ou si elles sont, elles sont un rien.

Appelles-tu donc cela grandeur qui ne l'est pas même quand elle l'est, et qui peut cesser. de l'être? admires-tu ce que tu peux un jour mépriser? Non, mon Ame, il n'y a rien de grand au Monde, si ce n'est toi-même, non pas comme étant au Monde, mais pour ce que les bornes du monde ne sont pas tes bornes. Tu comprends une Etoile plus grande que la Terre, un Ciel plus grand qu'une Etoile, la Terre un point au prix de l'Etoile, l'Etoile au prix du Ciel un autre point, c'est chose qui est, qui se voit, qui se juge, mais tu peux toi-même désirer quelque grandeur plus grande; ainsi tu n'es pas seulement la mesure, mais la mesure démesurée du monde. Et comme l'infini ne se peut outrepasser, aussi ne peux-tu borner la pointe de ton imagination. Les yeux du corps ont leur horizon, mais tes imaginations n'en ont point. Cette

boule de la Terre pouvait être encore à ton jugement moins rétrécie, cet Océan plus épandu, ce Soleil pouvait occuper plus de place dans le Ciel, ce Ciel pouvait encore avoir une plus grande enceinte, et bref, si l'on te veut croire bien souvent, il pourrait y avoir plusieurs autres mondes plus grands que celui-ci.

Où t'arrêteras-tu, mon Ame? où trouveras-tu cette grandeur infinie que tu cherches? Sortons du monde, car elle n'y est point. Le commencement du Monde est déjà une limitation du Monde, et sa forme une autre. Cherchons donc quelque Essence qui n'ait point ni commencement ni forme mais qui donne et commencement et forme à toutes choses; finissons dans cette infinité, qui subsiste de soi-même; voyons et jugeons cette grandeur, au prix de laquelle tout ce Tout n'est qu'une Etoile au prix du Ciel, voire un rien au prix d'un tout, cette grandeur qui n'est point comprise du Monde, car c'est la grandeur qui comprend la grandeur du Monde, et qui mérite proprement le titre de grandeur, car est-il rien de plus grand que l'infinité?

Dis donc, mon Ame, comme Jérusalem disait jadis :

Le Seigneur est grand.

O grandeur incompréhensible!

LA BOURRIQUE

par VITORINO NEMESIO
Conte açoréen traduit du portugais
par Damien Saunal.

Quand Abilio partit pour le Brésil (c'est Mateus Queimado qui parle), sa mère lui fit des douzaines et des douzaines de chemises et de caleçons. Je m'en souviens très bien. Nous étions cinq ou six : Abilio, moi, Fausto, Hemeterio, Francisco da Segunda, Tiazé. Mais Francisco et Tiazé n'allaient ni dîner, ni passer la soirée avec nous, leur tablier roulé sous le bras ou conduits par un domestique, comme Chinchinho.

Ils puaient le poisson et quand ils se sentaient trop morveux, ils s'essuyaient avec leur veste, d'un revers de manche, et avalaient le reste en reniflant.

Francisco da Segunda était petit et vif comme une anguille. Abilio, placide et lourd. Hemeterio avait une carcasse de lévrier et bégayait un peu. Fausto nous dépassait tous à l'école; il était myope. Si on voulait le faire enrager, il n'y avait qu'à glisser un caillou dans sa poche ou tirer sournoisement le bas de sa veste quand il étudiait. Pour le rendre fou furieux, il suffisait de lui faire les deux farces en même temps, au commandement de Francisco — qui pour cela clignait de l'œil. Il devenait tout rouge, baissait la tête et fonçait. Nous prenions tous le large; et tandis que Segunda, agile comme un singe, le capéait, on entendait, scandée, une huée sauvage :

— Fausteca la cinglée! Fausteca la cinglée!

Gros et bonasse, Abilio évitait de prendre part à ces corridas. Il ne pensait qu'aux boutons à jouer et à son petit frère de cinq ans, venu sans qu'on l'attende, Pirilha. S'il le fallait, Abilio courait ses cent mètres sans reprendre haleine. Même Segunda ne pouvait l'attraper. Il serrait les dents. Le bas de sa veste lui battait les cuisses.. Et il assénait sur la ligne d'arrivée un coup de pied à défoncer une porte cochère. Mais quand il courait beaucoup, il se mettait à transpirer : il s'asseyait sur l'escalier de l'école; il fallait plusieurs minutes pour qu'on n'entendît plus son souffle. Puis il essuyait ses gros grains de sueur et restait là, anéanti, au point que Tiazé lui-même lui crachait sous le nez sans crainte de recevoir un marron sur la gueule.

Nous avions inventé depuis peu la suprême façon de relever un défi. A la plus petite prise de bec — un pari, une toupie contestée — le plus costaud ou le plus effronté attaquait de front :

— C'est pas vrai? C'est pas vrai? Touche-moi le nez pour voir!

L'autre crachait sur le bout de son doigt et, s'il le touchait, le nez, on entendait claquer la gifle, et ça continuait jusqu'au bon coup de poing qui vous écrasait les narines : knock-out.

Abilio, brave garçon un peu taciturne, n'aimait pas les coups. Ces disputes éclataient surtout entre les fils de pêcheurs, habitués aux palabres interminables des tavernes, aux imprécations qui accompagnent le halage du filet, aux jurons épouvantables de leurs mères, qui se traitaient de saletés et d'ordures dans les lavoirs publics jusqu'à ce que l'une d'elles crêpât le chignon de l'autre ou, retroussant ses jupons — drôles de manières — lui suggérât à grand renfort de claques sur ses fesses qu'elle pouvait toujours venir y voir. Les maris venaient rétablir l'ordre, ou allaient régler la question sous les remparts, le couteau à la main.

Nous, les « terriens », nous nous amusions autrement. Nos pères avaient des bureaux ou des magasins, nos

mères, des salons à consoles et à plantes vertes : capillaires et bégonias. On était d'une autre argile...

Ma mère, par exemple, aimait beaucoup Dona Claudina. C'était la mère d'Abilio. Celle-ci disait toujours :

— Je vais rarement chez Dona Rosinha, mais nous sommes des amies, de vraies amies! Mon Abilio et Matesinho sont comme cul et chemise.

Ma mère, elle, disait par plaisanterie, en nous voyant :

— Voilà l'aveugle et son orgue.

A prendre la formule au sérieux, l'aveugle eût été Abilio — Dieu lui conserve la vue! — Il faisait tout ce que je voulais. On va à la plage couper des roseaux? — On va à la plage couper des roseaux. — Chic, on va faire une flûte! Il aimait mieux un fusil et un sabre. Il en était tout faraud, avec son gros écheveau de ficelle en guise de baudrier qui lui battait le ventre. Moi, je disais : « On fait une flûte? » C'était deux flûtes qu'on faisait, tout de suite. Celle qui avait la meilleure languette était pour moi... Et « zom... zom... zom » : voilà qui justifiait la formule de ma mère — l'aveugle et son orgue.

Nous grandissions. A midi, l'instituteur sonnait la cloche. Nous courions tout droit à l'escalier. Le plus leste arrivait le premier dans la rue. De la terrasse de l'école on voyait moutonner la mer. L'hiver, elle était presque toujours verte, grosse, et comme si on y avait craché. La plage, plus étroite. De grands rejets d'écume passaient par-dessus la remise aux filets. Et si le vent et la pluie s'y mettaient, c'était presque toujours une bruine ballottée au gré des bourrasques, un crachin du nord-est et des mouettes piaulant au-dessus de l'auberge du Pexinho. Dans le couloir de l'école, on jouait à saute-mouton et l'air s'empuantissait d'effluves humains.

Mais les brouillards passés, le ciel des îles se déchirait. L'instituteur venait fumer à la fenêtre, avec un regard faussement absent. Au large, l'instituteur avait des prétextes pour faire semblant d'être ailleurs : des marsouins à fleur d'eau, et les voiles de l'équipage de Velhino, qui l'hiver d'avant était mort en mer. Alors nous allions

prendre un bain. Nous laissions nos vêtements et nos souliers cachés dans les roseaux.

Un jour, moi et Abilio, nous trouvâmes amusant que ce que Dieu nous avait donné se ratatine sous le froid, au sortir du bain. Notre peau, hâlée par la chaleur, dégouttait. Plus d'une heure dans l'eau (nous avions manqué la classe de l'après-midi) : nous claquions des dents. Nous nous séchâmes en nous roulant dans le sable. Puis, toujours nus, assis, Abilio me jeta une poignée de sable au nombril.

— Reste tranquille!

Abilio me lança un jet de salive un peu plus bas que le nombril.

— Reste tranquille!

Flac! un morceau de bouchon de filet exactement au même endroit. Nous étions secs tous deux, la peau durcie. On entendait au loin le tac-tac de la minoterie et l'ânesse de Trajela en train de braire. La marée baissait et l'on percevait son gargouillis lointain et assourdi. Alors, avec un bâtonnet, nous prîmes mutuellement nos mesures et nous parlâmes de nos affaires. Malgré la solitude, nous nous entendions mal. Accordées par la nudité, nos pensées appartenaient à un monde plus grave encore et plus isolé, au delà de cette rondeur de sable lisse et chaude.

Je dis que notre bonne, Malagrida, se baissait pour souffler sur la braise, quand sonnait l'Angélus du soir. Ma mère, dehors.

— Et toi?

— Moi, derrière elle.

Nous creusions chacun notre trou, dans le sable, avec les bâtonnets, ceux des mesures. Nous nous regardions de biais. Je vis le blanc de l'œil d'Abilio mouillé d'un vernis transparent.

— Moi...

— Dis.

— Moi, je n'ai rien à dire. Moi, j'aime Lucinda.

Jamais je ne l'avais vu aussi grave. Il avait sa main

dans le trou et creusait au fond. Comme je restais muet, il sortait le sable. Il dit :

— J'irai au Brésil pour gagner l'argent du passage, pour qu'elle me rejoigne là-bas.

— C'est bon? demandai-je, toujours aveuglé par le souvenir des jupes de Malagrida, penchée et soufflant sur la braise.

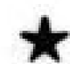
Abilio fronça les sourcils. Et me dévisageant, étonné :

— Bon quoi? — une pause — Moi, Dieu m'en garde!...

Peut-être satisfait de la gravité stupide qu'on pouvait lire sur mon visage, il s'adoucit :

— Nous, ce sera seulement quand on se marie... Tu veux bien être mon ami?

Nous boutonnâmes nos bretelles et nous fûmes amis comme jamais.



A l'examen du second degré, je fus reçu avec la mention Très Bien, Abilio, Passable. Une catastrophe! Il se présenta avec des pantalons longs, un gilet blanc, la châtelaine de Dona Claudina en guise de chaîne de montre. Il se rongeait les ongles. Sa montre lui permettait de meubler une minute d'ignorance, embarrassé qu'il était par la question : « Quel fut le roi qui fit planter les pins de Leiria? »

M. Fontès, l'instituteur de Cinco qui faisait partie du jury, lui soufflait bien, de l'autre côté : « Dinis... Dinis! ». Mais Abilio, qui ne rêvait que de taureaux, finit par dire « Alfonso IV, le Brave », et il s'en fallut d'un poil qu'il ne fût collé.

Dehors attendaient mon père et le sien, aux côtés de l'instituteur. Le maître ne me dit pas un mot. Mais lui, il ne le laissa pas tranquille :

— Cette bourrique, qui va me gâcher les résultats!

Le père d'Abilio avait honte de son fils, pestait contre son fils, pestait contre l'instituteur, était en colère contre lui, contre l'instituteur, contre son fils.

— Espèce de crétin! Regarde dans quel état tu as mis ton col! — Me faire dépenser un tas d'argent pour voir ça!

— Cette bourrique, m'abîmer ainsi ma liste! reprenait l'instituteur.

Son père se baissa un peu pour essuyer ses larmes. Mais il lui pressait le nez et l'obligeait à se moucher sans qu'il en eût besoin :

— Souffle! imbécile. Dire que tu étais le premier en calcul! (Petit, ne pleure pas. A l'école c'est l'instituteur qui commande. Mais dehors, c'est moi!)

Abilio pleurait de rage, les yeux striés de sang. Quand on proclama les résultats, l'instituteur se calma :

— Abilio Cardoso de Aguiar, Passable.

Mateus Queimado Gomes de Meneses, Très Bien.

Mon père embrassa Abilio avant de m'embrasser. Le père d'Abilio serra la main de mon père, solennellement :

— Ah! Monsieur Meneses! Quelle consolation, un fils comme le vôtre!

Nous étions tous plus ou moins mécontents, Abilio seul cessa de pleurer. On ne savait pas bien si c'était parce qu'il évitait la colle, ou pour quelque autre raison. Dans un élan de tout son être, il se jeta dans mes bras et me dit :

— Mateus, je suis bien content!

C'est dans ses yeux que je sentis la mention Très Bien.

★

A partir de ce jour-là, on ne fit rien d'autre chez les Aguiar que du linge pour Abilio. Il y avait un tel affairement chez Dona Claudina, sa mère, tant d'amies et de voisines rassemblées que — rapprochement stupide — je ne pouvais songer qu'à la veille du jour où on tue le cochon, quand on hache les oignons (d'autant que les larmes de la mère...).

Moi, j'allais prendre des leçons pour entrer au Lycée. Abilio travaillait au magasin de son père. Il mesurait le pétrole et le vin. Mais ce n'était pas pour longtemps. Il

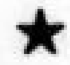
partait pour le Brésil, retrouver un oncle. L'après-midi, quand j'entrais dans la boutique, M. Aguiar s'attendrissait et donnait congé à son fils.

— Va te promener avec Matesinho. Puisque tu n'as pas eu assez bonne tête pour les études, peut-être auras-tu le dos assez solide pour charger les sacs de café... Et, changeant de ton :

— Tu verras comme ton oncle te ménage...

Mais Abilio — si sensible à tout, qui aimait tant son père — était devenu dur, indifférent, presque cynique. Il était beaucoup plus pâle. Ses lèvres, plus blanches. Les veines de son cou se durcissaient de plus en plus et, le long des rues, quand on se promenait, il soupirait et me regardait avec les mêmes yeux où j'avais lu ma vraie mention Très Bien.

Pour moi, il me semblait que quelque chose rendait maintenant Abilio « Très Bien » et que je n'étais plus que « Passable » — et encore! Je ne savais pas ce que c'était, et même s'il y avait quoi que ce soit. Je savais que l'oncle du Brésil était son oncle, qu'il s'appelait Barao et qu'il était patron d'une boucherie à Rio. Abilio me montra la lettre qui l'invitait à partir, le portrait de l'oncle — moustache en crocs, disque jaune de la montre écrasant le gilet — le portefeuille que sa mère lui avait donné pour y mettre son passeport et l'image du Sacré-Cœur. Il se fermait avec un élastique. Il était marron et il craquait. Abilio me demanda une « épreuve écrite » : *Souvenir de ton ami dévoué Mateus Queimado Gomes de Meneses*. C'est alors, quand il allait mettre mon souvenir dans son portefeuille que je vis le portrait de la jeune fille, et la légende : *Sacré-Cœur de Jésus, protégez-moi.* C'était Lucinda.



Cette année-là, nous grandîmes, rattrapant le temps où nous nous étions seulement amusés ou battus. Ma mère allait rarement faire visite à Dona Claudina. Mais toutes

les fois qu'elle y allait, elle m'amenait et il fallait voir les caleçons qu'on faisait à Abilio. C'était, en somme, comme pour une fiancée à la veille du mariage.

Finalement, nous allâmes une fois encore chez elle. La cantine vernie était dans le couloir. Je me rappelle bien : elle était jaune, avec des baguettes de couleur puce. Je l'avais vue la veille sur le dos d'Augusto Escarchado, qui portait ainsi les cercueils. Dona Claudina, congestionnée à force de pleurer, rangeait les caleçons. Ça sentait l'empois et les citrons, pour le mal de mer.

C'est quand Dona Claudina les faisait soupeser à ma mère qu'on entendit les pas de M. Aguiar sur le paillasson. Il nous souhaita le bonsoir. La lampe à pétrole brillait tristement au fond de la salle à manger.

— Tu as porté la corde? dit Dona Claudina. M. Aguiar, sans parler, montra le paquet. — Elle n'est pas trop mince?

— Pour la malle, ça suffira. En la croisant...

C'est maintenant qu'il fallait placer le trousseau de l'émigrant dans cette tombe. M. Aguiar prit la lampe. Ma mère arrangeait le linge, par couches, que Dona Claudina tassait.

— Voilà, Dona Rosinha, ce que c'est que de manquer de cervelle...

— Aguiar! Tu ne peux pas te taire, aujourd'hui. Pense que demain, à cette heure-ci, notre ange s'en va sur la mer, si loin!

Aguiar, durci, serrait le chandelier.

— Il sait bien que j'ai fait tout ce que doit faire un père. Mais quant à dire que c'est un aigle, quand c'est une bourrique, comme cet insolent d'instituteur a osé me le dire en pleine figure... Et lui, où est-il?

Il croyait que nous étions tous les deux au jardin. Mais Abilio, dans la chambre où il dormait avec son petit frère — on entendait tout par la porte — comptait les boutons à jouer qui lui restaient, pour me les donner. Une fois que, pour un cheveu, il avait perdu contre Tiazé, un soir de déveine, il avait arraché les boutons

de sa braguette, rien que pour tenir sa parole! Quelle raclée...

Finalement, il trouva son vieux couteau — sa mère lui en avait donné un, avec une lame toute neuve, pour le voyage — et il insista pour que je l'accepte. Je ne voulais pas.

— Prends. C'est la dernière chose que je te donne.

— Il peut servir à ton frère.

— Pirrilha est encore trop jeune pour s'amuser avec les couteaux. Regarde sa main, comme elle est petite.

Pirrilha dormait, bouche ouverte, poings fermés. Les yeux d'Abilio, ses yeux purs, et soudain parfois responsables, étaient pleins de larmes.

— Tu as entendu ce qu'a dit mon père? Prends... C'est la dernière chose que te donne « La Bourrique ».

Il cacha un instant la ligne de ses sourcils dans ses mains, contempla la petite tête de Pirrilha et m'amena à la cuisine. Il était tout pâle, avec un peu de sourire figé au coin des lèvres. Mais dans le jardin, je vis que ses lèvres tremblaient et que son visage de treize ans s'était plaqué d'amertume.

Un clair de lune lumineux comme un jour, un clair de lune mouvant et sonore d'immensité marine.

Le jardin était vaste. Des choux mutilés et, au fond, un cèdre des Bermudes. Nous parlions : Francisco da Segunda plongeait à plat ventre; je commençais à craindre que Tiazé allât plus loin que moi à la nage. Et Abilio : qu'Estoiro était le champion de la brasse, et celui qui restait le plus longtemps sous l'eau et revenait à la surface sans cracher. De souvenir en souvenir, nous parlâmes de tout : de l'école, des roseaux. Abilio avait envie de se soulager. Pour ne pas interrompre la conversation, il se baissa sur place, dans un creux, au pied du cèdre.

— Tu tiens toujours à ce que je sois ton ami, Abilio?

Il se frotta avec une poignée de feuilles de citronnelle et me dit, d'un air plus las que triste :

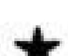
— Lucinda m'a laissé tomber quand j'ai eu la mention Passable...

LE DANSEUR VERT

par LOUIS GUILLAUME

The King of Terrors is the Prince of Peace.
YOUNG.

Un danseur dans la fournaise
piétine les feuilles mortes.
La patine de son corps
ruisselle du sang des jours.
Dans les cours des grandes villes
dans l'or des puits de campagne
les insectes se souviennent
de son multiple visage.
Un orgue de Barbarie
songe aux quartiers de l'enfance.
La chanson la plus lointaine
est froide comme la lune.



Est-ce vous guetteurs des ruines
embrassant de vos racines
les éboulements secrets
qui continuez la ronde
sur les remparts des nuages?
Danse mâle aux reins galbés
des crépuscules de fièvre
danse des copeaux de feu
cernant les ferreurs de roues
à l'horizon calciné

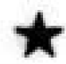
l'orage s'accroche aux croix
et ce cuivre dans le ciel
sonne la joie des cuisines
chante à l'orient pourri
les bûchers au bord des fleuves.



Tête tranchée vive à l'étal
piquée de mouches bleues
un colchique au fond des prunelles

Rapace duveté de flamme
cloué à l'orée du village
des bris de lune dans les yeux

Crucifix d'épine et de rouille
l'amour aux vivants proposé
nourrit l'ortie des cimetières.



Danseur Vert tu prends ma main
tu me conduis au destin
qui ressemble à ce que j'aime.

Danseur Vert ta main se ferme
comme celle de mon père
à jamais crispée sur le drap.

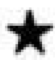
Danseur Vert tu tends un lotus
partout sur le ventre des morts
ta cloche tinte

★

Les volets filtrent ce visage
modelé de lumière accrochée aux pavés
de lueurs au niveau des tuiles
les volets de la nuit qui laissent passer l'heure
laissent venir le visiteur.

Du pied des meubles sans défense
au plafond qui soudain s'entr'ouvre
il déploie sa peur obscure
il se casse à l'angle des rêves.

Et sa main qui se détache
telle une feuille d'hiver
sur tous les chemins de terre
devient danseuse elle-même.



Aux confins de la forêt
sentant qu'il va rencontrer
celui qui le recherchait
l'évadé s'arrête et pleure.

Il devine sa ferveur
il connaît déjà son nom
qu'il prononçait autrefois
en souriant aux ténèbres.

O miracle millénaire
sachez que cela sera
tant que danse et dansera
dans le sang le Danseur Vert.

★

Parce que tu es là
c'est la joie que je trouve
parce que tu es là
l'ombre devient lumière.
Mourir n'est plus quitter la vie mais te quitter
vivre n'est plus courir mais t'attendre.
Tu es la pause la feuille le port
tu es l'œil de la bête qui souffre.
Tu apprivoises la frayeur
et sous ton pas l'herbe consent à se flétrir.
Ton doigt levé arrête le bal
ton regard suspend l'archet.
Grâce à toi je sais l'amertume
d'avoir été jeune sans te connaître
la douceur de vieillir en te suivant.
Mes gisants se lèvent mes pierres parlent
mes arbres morts bourgeonnent, grâce à toi.
Tout amour devant tant d'oubli
tu pries par ta seule présence
et sans faillir tu m'offres le bouquet fragile
de ta main qui retient la fraîcheur de la nuit
et la chaleur des jours qui ne sont que vécus.

Je puis partir parce que Tu es là.

LE XXe SIÈCLE ET LA BIOLOGIE CORRELATIVE

par ALBERT RANC

En 1897, le physiologiste Max Verworn pouvait écrire que tous les organismes de grandes dimensions sont des états cellulaires où, avec la différenciation des cellules et la division de leur travail, chaque sorte de cellule, chaque tissu, chaque organe assume une tâche spéciale. C'est ainsi qu'à tous les complexes cellulaires de l'organisme correspond une fonction physiologique. Il apparaît bien que tous les phénomènes vitaux élémentaires — qui chez les organismes inférieurs se produisent dans chaque cellule considérée isolément — se développent chez les organismes pluricellulaires en fonctions spéciales dévolues en une certaine mesure à des groupes cellulaires particuliers et s'adaptent de la manière la plus étendue à un but spécial. Le mouvement, par exemple, par spécialisation de la propriété de contractilité est devenu une fonction particulière des cellules musculaires Toutefois, il faut bien se pénétrer du fait que plus la différenciation des cellules s'accentue, plus deviennent étroits leurs rapports de dépendance, plus se précisent les relations de solidarité entre cellules, tissus, organes, plus se distingue le rôle d'une centralisation impliquant la réunion de divers centres fonctionnels ou organes entre eux. Ce pouvoir centralisateur, disait Max Verworn, appartient en propre au système nerveux, organe central qui possède *seul* la fonction de relier entre eux les organes, tissus et cellules dans une action d'ensemble par une sorte d'administration unitaire. C'est *seulement* par la centralisation de toutes les fonctions dans le système nerveux que peut se développer un mécanisme aussi compliqué que celui présenté par l'état cellulaire d'un vertébré et avant tout de l'homme.

Ainsi, nous pouvons dire comme René Leriche, qu'autrefois

l'homme faisait en quelque sorte figure d'un pantin dont le système nerveux tirait les ficelles. La vie de l'organisme, croyait-on, était faite d'une série de compartiments juxtaposés plus ou moins articulés entre eux par ce système nerveux, mais fonctionnant, somme toute, chacun pour son propre compte, « dans une harmonie préétablie de l'ensemble, admise comme un fait, bien qu'inexpliquée dans ses moyens ». Pour autant, Morat et Doyon, dans le volume réservé aux fonctions d'innervation de leur *Traité de Physiologie,* écrivaient en 1902 : dans l'organisme, *« où chaque partie dépend du tout et le tout de chaque partie* une synthèse s'est faite qui lui confère l'*individualité.* Ce prodige de complexité est en même temps un prodige d'unité ». La vie des êtres pluricellulaires ne peut être, en effet, considéré comme une somme de vies cellulaires individuelles, indépendantes, simplement jouxtées, n'ayant entre elles que de vagues rapports de voisinage. L'animal n'est pas un simple rapprochement de cellules soumises à tous les hasards favorables ou non d'une existence en colonies. Il constitue une authentique unité fonctionnelle avec des organes et des tissus que « l'anatomie sépare, que la physiologie rapproche » par des séries continuelles d'intéractions infiniment variées. Peu à peu, par suite d'observations éparses ou de raisonnements sporadiques, l'idée prendra naissance que la solidarité organique ne résulte pas seulement du jeu du système nerveux mais aussi d'autres activités moins anatomiquement sensibles.

Déjà Cuvier en 1808 notait que l'anatomie, la physiologie, la botanique, la zoologie étudient les corps organisés, ces « êtres merveilleux » où « l'action simultanée de tant de substances entretiennent au milieu d'un mouvement continuel une constance d'état ». Plus tard Flourens prendra pour but de ses études la définition des fonctions propres aux divers organes et leur coordination. Les corrélations organiques sont des corrélations de fonctions. Cela préparera à l'établissement de la notion de mécanisme régulateur, d'automatisme des régulations biologiques, et Claude Bernard montrera que, dans son ensemble, l'individu est « système articulé » de fonctions liées dont chacune est indispensable au tout. Comme l'a fort pertinemment noté André Mayer, si on a pu dire de Claude Bernard qu'il a été « la Physiologie même », c'est qu'il a eu, au plus haut point le sens de l'interréaction des diverses parties de l'organisme animal et des régulations automatiques. A tous égards, on admettra bien que, à l'inverse du

chimiste qui cherche à isoler des « produits purs », du physicien qui s'efforce de séparer des « phénomènes purs », le physiologiste se doit à l'étude des intrications extrêmement compliquées de produits et de phénomènes eux-mêmes complexes, car la physiologie nous apparaît, sous ses formes normales ou morbides, comme essentiellement corrélative. Notre vie organique à tout instant est constamment soumise aux résultats d'actions réflexes, tous nos mouvements intérieurs sont sous la domination continuelle d'actions endocriniennes ou hormonales. Les phénomène vitaux sont l'objet d'une extraordinaire interdépendance et le jeu de leurs régulations est d'une extrême complexité. La chirurgie qui s'intellectualise, qui, avec René Leriche, devient physiologique, sait bien que la moindre de ses interventions, — ces actes contre nature, — retentit par les voies hormonales ou nerveuses dans tout l'organisme, peut engager l'avenir lointain d'un organe distant, causer des préjudices insoupçonnés, et qu'elle doit rigoureusement tenir compte de ces corrélations étrangement touffues de l'organisme pour rester à l'ordre de la vie.

C'est au début du xxe siècle que se produisit le passage de la conception purement nerveuse de la solidarité organique et des régulations physiologiques à leur conception à la fois nerveuse et hormonale qui à notre époque est devenue, par de très vastes développements, la neuro-ergonologie précisant la biologie corrélative. Nous savons aujourd'hui que les glandes à sécrétions internes comme de nombreux organes ou tissus dépourvus de toute structure spécifique sécrètent des principes actifs ou hormones qui agissent à distance sur d'autres organes. La connaissance des hormones est récente, mais ses antécédents sont très lointains. Il faut les faire remonter à l'époque de la magie où surgit l'idée de guérir les maladies de chaque organe par l'ingestion du même organe provenant de divers animaux, en substituant ainsi aux principes de l'organe déficient les principes contenus dans un organe semblable mais sain.

Il y a un peu plus de cent ans, en 1849, Berthold, de Gœttingen, parvint à étudier les conséquences de la castration chez les coqs et leur annihilation par la greffe du testicule du même animal. Il prouvait ainsi que cet organe émettait normalement certaines substances excitantes des tissus éloignés et ceci venait corroborer l'opinion de Théophile Bordeu, un précurseur (1722-1774), qui admettait l'existence de certaines « émanations continuelles que chaque organe envoie dans le

sang ». Puis ce furent les grands préfaciers de l'endocrinologie moderne : Dutrochet, Claude Bernard, Brown-Séquard, etc... Enfin, l'adrénaline fut découverte en 1901. La première hormone apparaissait.

D'autres substances biologiquement actives sont aujourd'hui connues, les vitamines, les ferments, diastases ou enzymes, par exemple. Les données que nous possédons actuellement sur les vitamines ont pour origine des observations médicales très anciennes relatives à deux maladies : le scorbut et le béribéri. Toutefois, le modèle des travaux qui ont entraîné la conviction sur l'existence de ces substances n'a été effectué par Hopkins qu'en 1906 et 1913.

Par ailleurs, les réactions diastasiques qui forment un groupe naturel de phénomènes aux aspects infiniment variés provoquant et guidant « le jeu délicat et souple des constructions, transformations et simplifications qui constituent la trame des phénomènes vitaux » ont été utilisées empiriquement depuis des temps immémoriaux. L'isolement de la première diastase ne fut cependant réalisé qu'en 1833 par Payen et Persoz. L'élargissement de la notion de diastase commença vers 1894 et le développement de la chimie diastasique vers 1926.

Les nombreuses relations réciproques qui existent entre les hormones, les vitamines, les diastases les ont fait réunir dans un même embranchement de classification. C'est celui des ergones de von Euler adopté par Gustave Roussy et Michel Mosinger où se trouvent rassemblés aussi toute une série de corps biologiquement actifs dont quelques-uns de nature minérale. Les groupes d'ergones contractent entre eux des rapports chimiques et physiologiques. Au surplus, il existe entre le système nerveux d'une part, les vitamines, les diastases, les ergones minérales, pharmacodynamiques et toxiques d'autre part, des rapports comparables à ceux qui caractérisent les corrélations neuro-hormonales. Dès lors, apparaît le bien fondé d'une physiologie et d'une pathologie corrélatives dont le déchiffrement de l'extraordinaire touffe présente d'extrêmes difficultés. La science en résout quelques-unes, mais dans le même coup en accumule de nouvelles. La notion d'hormone, par exemple, a perdu la belle simplicité des débuts de son histoire. Rémy Collin nous conseille de ne plus considérer les hormones comme des individualités immuables qui circuleraient dans l'organisme à la manière des globules rouges ou blancs. Il est probablement plus exact de se repré-

senter à leurs points d'origine des substances hormonogènes encore plastiques susceptibles d'acquérir plus tard leurs formes hormonales et leurs usages définitifs. Leur étude doit se faire en fonction du système nerveux qui est réglé par elles, mais qui intervient aussi dans leur propre régulation, c'est-à-dire dans l'élaboration de la forme chimique qu'elles revêtent à un moment donné de leur activité. Des complications analogues sont relevées dans les domaines respectifs des vitamines, des diastases, de façon générale dans ceux de toutes les ergones. La biochimie synthétique y ajoute beaucoup avec les hormones et les antihormones de synthèse, les vitamines et les antivitamines de synthèse. Nous sommes loin, n'est-il pas vrai, de la reposante simplicité des conceptions de la solidarité organique et des régulations organiques du début du siècle et nous restons béants devant le nombre des substances biologiquement actives et la multitude de leurs interactions qui leur sont propres ou qu'elles provoquent. Une biochimie de l'évolution se constitue, de même que des théories du développement embryonnaire qui ramènent à des processus chimiques les fonctions « créatrices de formes ». La vie considérée comme normale ou examinée sous ses aspects morbides nous apparaît comme une intrication pour ainsi dire inextricable de messages chimiques. A tout prendre, cette affirmation est-elle une grande satisfaction pour l'esprit? La question peut se poser, car les bases théoriques de la chimie organique sont, en une certaine manière, devenues incertaines et souvent, — dans l'étude des phénomènes de cancérisation, par exemple, — ce sont des considérations de mécanique ondulatoire, avec leur probabilisme fondamental, qui sont utilisées. Au surplus, les expériences qui établissent l'existence d'une liaison entre l'activité hormonale chez certains animaux et la quantité et la qualité de la lumière du milieu dans lequel ils vivent, sont bien de nature à nous intriguer. Elles annoncent, semble-t-il, suivant Rémy Collin, l'élaboration d'une vaste conception qui ferait de la lumière un facteur biogène et biologique universel. A tous égards, elle ne pourrait nous servir à simplifier nos connaissances sur l'enchevêtrement des corrélations organiques, sur l'immense clavier des interactions des phénomènes vitaux.

Les innombrables possibilités de permutations des agencements vitaux, par surcroît variables à tous moments, révélées par la biologie corrélative mettent en évidence le caractère unique de chacun des humains. Les progrès dans la précision

de nos connaissances des corrélations biologiques fait jaillir la réalité particulière des apparences générales. Plus l'examen analytique de l'homme est pénétrant, plus il apparaît que dans toutes les situations de la vie humaine l'identité et la permanence ne sont jamais qu'à la surface des choses. A chacun sa vérité, disaient les sophistes grecs. Pour Le Dantec, au début du XXe siècle un homme est une histoire unique de fonctionnement, un flux caractéristique d'activités reconnaissables comme différent de tous les autres. Mais encore faut-il préciser que cette unité n'est aucunement stable, qu'elle est sujette à des variations spontanées où s'inscrivent les sédimentations de l'âge comme à des variations provoquées par les agressions organiques ou émotionnelles. A vrai dire, ainsi que l'écrivait le physicien Maxwell, la seule proposition concernant le sujet, à savoir « je suis », ne peut jamais être employée dans le même sens par deux individus. Dans les zones de la pensée abstraite le mathématicien Hadamard déclare se résigner à trouver entre les cerveaux humains des différences individuelles, innées et sans doute irréductibles.

Devant les innombrables phénomènes à l'échelle de la biologie humaine qui se produisent dans les portions d'espace et de temps que représentent chacun des individus humains, devant cette réalité infiniment complexe, infiniment nuancée, infiniment variable, nos informations comportent fatalement une certaine indétermination. Nous ne discernons que dans un halo, comme à travers une brume diaphane. Tout est nébuleux. Les certitudes sont estompées, les rigidités de la raison sont évanescentes. La phrase de René Leriche est véritablement térébrante : chaque pas vers la lumière fait naître l'ombre! Vraiment, comme disait Michel Servet, il y a quatre siècles, le plus grand de tous les miracles n'est-il pas la constitution physique de l'homme? Le flou s'installe d'ailleurs dans tous les domaines de l'investigation scientifique. Le monde n'apparaît plus comme un jeu de lignes et de surfaces mais comme une réunion changeante de vapeurs diffuses. Nos rais de clarté y sont presque instantanément happés par l'obscurité.

Au demeurant, à vouloir plonger, comme Baudelaire, « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau », nous constatons qu'immanquablement le nouveau fait surgir l'inconnu et que notre puissance prévisionnelle est singulièrement émoussée. Dès lors, quoi de surprenant, que les colloques des savants soient coupés de longs silences interrogateurs où se

glissent quelques timides prémonitions ou, en quelque sorte par révulsion, d'extravagantes supputations aux confins de la trémulence. En biologie comme, — il faut bien le reconnaître — dans toutes les autres sciences physiques ou humaines, nos générations ploient sous le faix des complications expérimentales et théoriques révélées torrentueusement au cours de la première moitié du XXe siècle (1). Elles sont dans l'attente d'une certaine stabilité de durée finie plus ou moins longue, comme l'histoire en a déjà rencontré, et leur activité devant les insondables enchevêtrements de nos connaissances relèvent forcément d'un certain empirisme en tout cas très raffiné, quelquefois même merveilleusement raffiné.

Verront-elles la fin de cet état de chose? Il est des espérances dont il faut se pénétrer, s'enchanter, s'exalter soi-même.

(1) Il y a peu d'années encore, il nous semblait que le chemin de la chirurgie était tracé tout droit. Au début de son beau livre, *La philosophie de la chirurgie* (Flammarion, éditeur, Paris, 1951), René Leriche écrit : « Ses progrès ne pouvaient se poursuivre qu'en suivant la même norme. Et voici que les moyens de recherche sont allés plus loin que nos possibilités de compréhension. Nous ne voyons plus clair. Tout devient si compliqué en biologie qu'on n'ose plus, devant l'homme, penser synthétiquement; nous nous perdons dans des analyses parcellaires, mais nécessaires, qui obscurcissent les problèmes au lieu de les éclairer. »

ALASKA

*DRAME EN TROIS ACTES**

par ANDRÉ DE RICHAUD

ACTE TROISIEME

Même décor mais plus de soleil. Atmosphère heureuse. Des fleurs. Les fenêtres sont ouvertes. Pas de neige sur les montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE

GONTRAND, OVIDE

GONTRAND. — Tu vois, Ovide, ce qui me soulage et me rend presque heureux, c'est que c'était vrai. Mon rôle se borne à rien. Mon père a été vengé par le sort.

OVIDE. — Par le sort? Bien sûr?

GONTRAND. — Par le sort, je le veux. Maintenant, après ce gros orage, mon cœur peut battre sans crainte. Mon air est vif, maintenant, et à la mesure de mes poumons.

OVIDE. — Tu n'as pas le moindre petit remords?

GONTRAND. — Pourquoi en aurais-je? Je n'ai pas tué!... Je n'ai pas volé... On ne peut rien me reprocher.

OVIDE. — Les reproches des autres comptent-ils?

GONTRAND. — Moi-même, je peux me regarder en face.

* Voir le *Mercure* du 1er juin et du 1er juillet.

OVIDE. — Je n'en suis pas si sûr que toi... D'ailleurs, remarque-le bien, cela n'a aucune importance et chacun fait ce qu'il veut dans la vie...

GONTRAND. — Je ne suis pour rien dans la mort de mon frère. Cela s'est fait sans moi.

OVIDE. — Tu as l'air de le regretter?

GONTRAND. — Les premiers jours, peut-être, oui. Quand la fureur contre lui m'aveuglait encore... Mais cette colère était mêlée quand même à tant de détresse...

OVIDE. — Le sang...

GONTRAND. — Oui, le sang parlait...

OVIDE. — Murmurait...

GONTRAND. — Malgré tout...

OVIDE. — Tandis que maintenant tu es bien installé dans l'idée que ton frère n'est plus.

GONTRAND. — Oui. (*Ravi.*) Et c'est surtout la certitude de n'y être pour rien. J'aurais pu me laisser aller à la haine, à cette haine insensée. Je suis faible... Tout cela s'est passé sous mes yeux, mais j'étais seulement un témoin.

OVIDE. — En es-tu certain?

GONTRAND. — Naturellement. Tu ne vas pas prétendre maintenant que je l'ai tué?

OVIDE. — Je n'ai jamais osé penser ça.

GONTRAND. — Tué. Tiens, rien que ce mot me brûle la bouche. (*Il crache.*)

OVIDE. — Ce sont des brûlures qui t'honorent.

GONTRAND. — Alors?

OVIDE. — On n'a pas toujours besoin de revolver ou de couteau pour tuer les gens. Souvent, quand on y est bien décidé, l'intention suffit.

GONTRAND. — Qu'est-ce que tu veux dire?

OVIDE. — Que le seul désir qu'on a de voir les gens s'en aller de la vie peut, parfois, les contraindre à la fuir.

GONTRAND. — Je n'ai jamais désiré...

OVIDE. — Tais-toi, Gontrand. Si, tu as désiré fortement que ton frère te livre son secret. Je sais ce que c'était,

ce secret. Aucune passion ne m'aveugle, moi. J'y vois clair... Pendant des nuits et des nuits, cela t'a rongé le cœur — on pouvait lire la marche de la possession sur ton visage frippé et dans ta voix tremblante — et peu à peu, un ignoble désir t'a soulevé de le voir disparaître du monde.

GONTRAND. — La solitude te fait du mal.

OVIDE. — Ce désir que tu dissimulais à tous est devenu une énorme force obscure qui a eu raison de lui.

GONTRAND. — Ce n'est pas vrai.

OVIDE. — Ce n'est pas vrai? Mais tout, dans tes yeux, le disait. Et surtout ton attitude le jour de la mort de Maximin. Oh! Je sais bien qu'il n'y a pas une attitude type pour ces sortes d'événements et qu'il est vain de vouloir trouver des indications dans les gestes qu'arrache aux vivants la rencontre avec la mort, mais s'il y a cent attitudes à prendre à l'occasion de la mort d'un frère, toi tu as choisi la cent unième...

GONTRAND. — J'étais trop désemparé pour choisir quoi que ce soit.

OVIDE. — Justement, tu étais nu devant tous. Il aurait fallu être le dernier des imbéciles pour ne pas comprendre qu'il y avait un mystère... Et le besoin que tu as eu, ensuite, de me raconter toute votre vie passée, la mort de ton père... Chacun de tes silences était un aveu, chacune de tes larmes une preuve.

GONTRAND. — Tu n'as pas besoin de trahir ma confiance.

OVIDE. — Nous sommes seuls.

GONTRAND. — On trahit une confession même en la racontant à celui qui vous l'a faite.

OVIDE. — Ça fait du bien d'entendre répéter de sang-froid les choses qu'on a dites dans un moment d'égarement.

GONTRAND. — Oui. Nous sommes seuls et pourtant, il me semble (*montrant la salle*) avoir devant moi un grand trou noir où d'innombrables yeux me regardent...

OVIDE. — C'est une illusion. Quand on a fait quelque

chose de mal, on croit aisément que le monde entier vous suit des yeux. C'est le premier et le dernier mot de la morale.

GONTRAND. — Je n'ai rien fait de mal.

OVIDE. — Tu as eu *l'intention* de voir mourir ton frère. Ça suffit...

GONTRAND. — Tu crois?

OVIDE. — J'en suis sûr. La volonté suffit à l'acte; ainsi, moi, j'ai eu le désir de mourir et ça a suffi pour me délivrer de toutes mes douleurs. Ça a éclaté à mes yeux. J'ai eu les incomparables avantages du suicide sans en avoir les minces inconvénients...

GONTRAND. — Oh! ne recommence pas à te donner en exemple!

OVIDE. — J'en ai envie moins que jamais. J'ai trouvé mieux pour alimenter mes songes et *(aigre)* animer la conversation.

(Silence.)

GONTRAND. — Alors, tu prétendrais que le désir inconscient...

OVIDE. — Inconscient? Tu me fais rire. Ta cupidité.

GONTRAND. — Il fallait bien que je venge mon père...

OVIDE. — Tu dis ça mollement. Ne te grise pas de grands mots.

GONTRAND. — Tous les mots ont pour moi la même taille.

OVIDE. — On croit ça, et puis, on apprend un jour que les mots les plus petits, les pensées les moins exprimées... N'as-tu jamais aimé ton frère?

GONTRAND. — Jamais, je crois, et c'est cela qui me rendait malheureux et gauche quand il était là.

OVIDE. — Tu vois venir les choses de loin...

GONTRAND. — C'était un être que la vie m'avait imposé et je n'aime guère les choses imposées. « Un frère est un ami donné par la nature », a dit un imbécile : la source de la vraie amitié étant le choix sans contrainte... Ces histoires de même sang m'ont toujours paru vaines et inquiétantes.

OVIDE. — J'aurais bien voulu, moi, en avoir un...

GONTRAND. — Tu l'aurais fait témoin de toutes tes folies.

OVIDE. — Et peut-être aurais-je inventé la sagesse pour l'étonner.

GONTRAND. — Tu es un comédien. Il t'aurait aidé à apprendre ton rôle. Je suis un solitaire, je ne me donne jamais en spectacle, et, malgré tout ce que tu peux me dire, je ne suis pas inquiet.

OVIDE. — Tu n'es plus inquiet, c'est pire. Tu es un Caïn manqué, tu n'as pu accomplir l'acte pour lequel tu étais né et cela te brûlera le sang longtemps encore.

GONTRAND, *avec force.* — On n'est responsable que des actes que l'on commet de toute sa volonté. Les choses dont on ne peut se défaire, c'est le monde qui en est responsable...

OVIDE. — Tu déparles...

GONTRAND. — Pourquoi veux-tu ainsi verser du poison dans mon âme? Mon frère avait commis un grand crime.

OVIDE. — Peux-tu le jurer?

GONTRAND. — Tout le disait. Tout l'accusait. Le sort l'en a puni. La suite est nette. Il a eu ce qu'il méritait. Tu essaies de brouiller les cartes par jeu ou d'une manière moins innocente, tu n'arriveras à rien. Je n'aurais, jamais, moi-même, osé devenir l'instrument du destin.

OVIDE. — Tu manquais de courage peut-être, mais pas de haine.

GONTRAND. — Je n'ai jamais haï Maximin en tant que frère, mais j'avoue que la pensée qu'il était pour quelque chose dans la mort de notre père me rendait fou.

OVIDE. — Pas assez pour te faire oublier les raisons de son crime...

GONTRAND. — Ovide, vraiment, tu devrais te mêler de tes affaires...

OVIDE. — Dès qu'il arrive un drame, je m'y sens directement mêlé.

GONTRAND. — Prends garde que ton amour du drame ne te conduise un jour trop loin.

OVIDE. — Ce sont des menaces?

GONTRAND. — Tu peux essayer de tourner un illusoire couteau dans une plaie qui n'existe pas. C'est toi qui es à plaindre, au contraire, d'être attiré par le sang comme une bête sauvage... (*Violent.*) J'ai eu raison de souhaiter cette mort, cela je le soutiendrai devant tous. C'est une conviction qui monte du plus profond de moi-même, c'est comme un cri de victoire, une voix que je n'aurais jamais entendue auparavant.

OVIDE, *ironique*. — La voix de la conscience.

GONTRAND. — Peut-être. Je nage dans une sorte de bonheur, calme, blanc, serein. Ce bonheur qu'on ne trouve que sur les hauteurs, qui suit une action d'éclat, un miracle, et dont parlent les moralistes et les poètes...

OVIDE. — Tu crois que c'est la mort de ton frère qui a provoqué un si grand changement?

GONTRAND. — Qu'est-ce que ce serait?

OVIDE. — En tout cas, une explication peu noble et bien décevante d'un phénomène que nous avons tous ressenti. Cette joie ne vient pas du fond de toi-même, mais, au contraire, t'éclabousse du dehors; c'est une force contre laquelle tu ne peux te défendre. Elle a broyé les remords que tu pouvais avoir comme elle a chassé les derniers nuages qui restaient dans mon âme. C'est un rayon qui traverse les corps les plus durs.

GONTRAND. — Qu'est-ce que tu veux dire?

OVIDE. — Je veux dire que cette sorte de nouvelle saison de nos cœurs, ce printemps subit, c'est à Marthe que nous le devons. Sans elle, Gontrand, tu aurais été pris de sueurs froides après ton crime...

(*Gontrand baisse la tête.*)

OVIDE. — N'aie pas peur. Pour moi, comme pour tous, grâce à elle, ce sera toujours celui que tu n'as pas osé accomplir, que tu n'avais aucune raison de commettre... (*Gontrand sourit.*) Rien n'aurait été changé dans la boue froide où nous nous débattions si, autour de nous, ne s'était levée cette aurore miroitante de baisers, cet arc-en-ciel de songes...

GONTRAND. — L'amour de Marthe pour Jean?

OVIDE. — Bien entendu!

GONTRAND. — Une amourette, si l'on peut dire, et qu'on attendait depuis longtemps. J'avoue que, ça aussi, ça m'a donné une impression de délivrance...

OVIDE. — Non, Gontrand, pas une amourette, et tu le sais bien. Nous avons tous assisté à l'étrange naissance de cette passion et nos cœurs ont été aveuglés par toutes ces lueurs. La passion des autres souvent nous consume plus profondément que la nôtre propre, parce que nous ne songeons pas à nous en défendre. Le corps de ton frère a disparu dans ce tourbillon d'étincelles. Un monde nouveau s'est abattu sur nous comme un vol d'aigles... la terre promise et méritée...

GONTRAND, *goguenard.* — *Ton* Alaska?

OVIDE. — Si tu veux.

GONTRAND. — Tu vas dire maintenant que nous ne vivons que pour contempler leur bonheur.

OVIDE. — Et c'est déjà beaucoup que d'avoir un tel but dans la vie... On a l'air désintéressé, mais ce n'est qu'une apparence.

GONTRAND. — Je veux tout seul faire mon bonheur. Je ne veux pas le devoir à d'autres, ne vivre que de reflets...

OVIDE. — Méritons-nous mieux?

GONTRAND. — Parle pour toi...

OVIDE. — Allons, allons, sois modeste,... ou franc. Un être heureux laisse du bonheur sur tout ce qu'il touche, perd du bonheur à chaque pas et Marthe est heureuse. N'ayons pas honte de nous baisser pour ramasser des miettes. D'ailleurs, rien ne peut rien contre une telle force... Profitons-en, ces choses-là durent peu et ce qu'un miracle a donné, un autre miracle peut l'enlever.

GONTRAND. — Il faut bien l'avouer. On est bien plus heureux ici depuis la mort de mon frère...

OVIDE. — Ne triche pas... depuis la cuite de Jean qui, contrairement à toutes les prévisions, a révélé à Marthe son amour. L'orage et l'alcool ont plus fait que les radotages du vieux Saber. C'est comme ça...

GONTRAND, *haussant les épaules.* — Tu lis trop... Tout ça, c'est des blagues.

OVIDE. — On donne ordinairement ce nom aux choses qu'on ne comprend pas... Et si tu te mettais à comprendre, mon beau, cela pourrait te conduire aux pires extrémités. Jouis de ce qu'ils te donnent. Ne les remercie pas pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de l'importance de leur don. Ils t'ont lavé de tout remords. Sois bien certain que tout ce que tu leur voles leur manquera un jour.

GONTRAND. — Mais quand nous serons partis d'ici, quand nous aurons quitté ce pays sans visage, sans contours, sans époque, tu crois...

OVIDE. — Que le remords se dressera en toi?

GONTRAND, *vivement.* — Je n'ai pas parlé de ça, mais il nous faudra partir un jour prochain d'ici et cette idée me fait frissonner... On y est si bien.

OVIDE. — Sans soucis.

GONTRAND. — Sans regards. Ils ont tous les yeux tournés en eux-mêmes...

OVIDE. — Alors, tu conviens qu'il est agréable de vivre dans l'intervalle que laissent deux regards heureux...

GONTRAND. — C'est peut-être lâche... mais, faute de mieux, je m'en accommode.

OVIDE. — Tu aimes la nuit?

GONTRAND, *riant jaune.* — A cause de l'attente du jour, sans doute. (*Silence.*) Ce dont je suis sûr, Ovide, c'est que je n'aime guère te rencontrer.

OVIDE. — Tu viens toujours à moi.

GONTRAND. — Pour que tu ne me prennes pas par surprise. Tu remets toujours tout en question.

OVIDE. — Tout est toujours en question.

GONTRAND. — Tu m'as donné de nombreux sujets de méditation. Je te les rends tous sans en garder un seul et je vais respirer l'air du midi. D'ailleurs, tu ne chômeras guère. Voici Marthe. Je ne doute pas que tu la lacères de questions.

OVIDE. — Je n'ai rien à demander à Marthe...

GONTRAND. — C'est dommage!

OVIDE. — Marthe est une réponse qui marche et qui respire...

(*Sortie de Gontrand.*)

SCÈNE II

OVIDE, MARTHE

(*Marthe a beaucoup changé. Embellie. Mieux habillée.*)

MARTHE. — Ovide, quand partez-vous?

OVIDE. — Cette question me couvre de joie.

MARTHE, *confuse.* — N'allez pas croire surtout que votre présence me gêne, au contraire.

OVIDE. — Je suis devenu bien inoffensif, si j'ai jamais été dangereux...

MARTHE. — Vous le savez, petit garçon, que vous êtes devenu bien inoffensif et vous vous en réjouissez, ce n'est pas très, très galant. Pas un regret?

OVIDE. — La coquetterie ne vous va pas.

MARTHE. — C'est un vêtement neuf pour moi.

OVIDE. — Il craque encore... Vous m'avez tiré une belle épine du pied.

MARTHE. — Sans le vouloir.

OVIDE. — Sans le vouloir. Ces opérations-là sont les plus efficaces. La contemplation du bonheur me flanque dans des abîmes de félicité à l'égal de la contemplation d'une calme nuit étoilée, comme dit Kant.

MARTHE. — Vous voyez que la révolution est complète. On me disait que vous étiez un collégien pitoyable.

OVIDE. — Ceux qui n'ont jamais été au collège ou qui y sont allés depuis trop longtemps n'y comprennent rien.

MARTHE. — Il n'y a jamais rien à comprendre pour être heureux et délivré des souvenirs troubles et des dures appréhensions. Il faut avoir la sensation d'être compris *dans* quelque chose, de faire partie d'une troupe dont tous les membres sont anonymes et pourtant se connaissent depuis la naissance du monde et qui va vers...

OVIDE. — Et qui va, Marthe, vers cette Alaska dont vous vous moquiez naguère avec tant de dépit parce que vous n'y croyiez pas encore. On sentait pourtant que vous pourriez ne pas croire à sa réalité et que vous la désiriez de toutes les forces obscures de votre être...

MARTHE. — Oui, Ovide. Je vous haïssais à cette époque et je crois bien que c'est vous qui m'avez aidée à le trouver, ce pays...

OVIDE. — Non. C'est que je portais sur mon visage les blessures de son soleil malgré tout ce que je pouvais en dire. J'en revenais, c'est pour cela que j'étais méchant comme un exilé qui n'a pas le sou. Cette lumière diffuse, ce reflet, attiraient vos regards malgré vous.

MARTHE. — L'amour est une chose...

OVIDE. — Une chose si simple que quand nous le rencontrons, nous sommes étonnés de nous être rompu les veines, miné les entrailles, rongé le cœur à sa recherche.

MARTHE. — Comme ce que vous dites est vrai!

OVIDE. — Il y a un mois, vous auriez appelé cela de la littérature et c'en est, en effet, et peut-être de la plus mauvaise. Seulement, voilà... Vous êtes devenue capable de respirer la poésie.

MARTHE. — Mais je suis venue pour vous parler de choses sérieuses. Enfin, je veux dire : de choses d'un autre sérieux. Quand vous allez partir d'ici — vous n'ignorez pas que votre père vous réclame — qu'allez-vous devenir?

OVIDE. — Qu'est-ce que ça peut vous faire?

MARTHE. — Je m'intéresse à vous.

OVIDE. — Merci. Je ne sais pas ce que je vais devenir et je ne veux pas le savoir.

MARTHE. — Je ne pense pas à votre situation matérielle, mais surtout à votre avenir moral, si l'on peut dire...

OVIDE. — Ce que ça vous a mûrie!... Ne vous inquiétez pas de mon avenir. Je suis sûr que ce sera bien...

MARTHE. — Pourquoi?

OVIDE. — Parce que, dans cette maison, j'ai vu comme je vous vois, l'amour.

MARTHE. — Vous allez me rendre orgueilleuse de moi-même.

OVIDE. — Vous ne pouvez être écrasée par le rôle que je vous donne, celui que vous jouez réellement vous met hors d'atteinte.

MARTHE. — C'est moi qui ai bénéficié la première de cette mystérieuse transformation.

OVIDE. — Non. Ce sont les éclaboussures de la joie, Marthe, qui enivrent ceux qui ne la méritent pas.

MARTHE. — Pourquoi ne la méritiez-vous pas?

OVIDE. — Parce que je l'avais bravée. Parce que, par vanité, je voulais me colleter avec elle, alors qu'il faut l'attendre à genoux.

MARTHE. — Vous avez cependant donné une grande preuve...

OVIDE. — Enfantillages... Et c'est vous-même qui me disiez cela au temps où nous étions tous deux aveuglés, vous par votre avenir, moi par mon passé. (*A genoux.*) Vous m'avez rendu humble, Marthe...

MARTHE. — Je vous ai vu une fois déjà à genoux...

OVIDE. — Oui, au temps du mensonge.

MARTHE. — Relevez-vous. Si on entrait...

OVIDE, *se relevant.* — Humble devant l'amour, devant l'orage, devant la charité, devant les choses essentielles du monde...

MARTHE, *la tête dans les mains.* — Mais se peut-il que cette méprise ridicule soit à la naissance de tout cela?

OVIDE. — Tout sert au ciel quand il veut nous atteindre.

MARTHE. — Ovide, j'ai peur d'avoir été atteinte de trop bas. J'ai cru que Jean, c'était lui, le mort.

OVIDE. — Une méprise longtemps calculée par le destin qui s'amuse à prendre les voies les plus troubles pour nous conduire aux grandes sources.

MARTHE. — Mais tout cela n'est-il pas l'effet du hasard... N'y a-t-il pas là une simple coïncidence?

OVIDE. — N'avez-vous pas vu l'arc-en-ciel sur la maison et tous les cœurs illuminés?

MARTHE. — Si, et c'est ce grand déploiement de merveilles qui m'inquiète. Jean n'était pour rien dans tout cela.

OVIDE. — Et voilà le prodige! C'est vous qui avez tout fait. C'est toutes les femmes, en vous, qui sont venues chercher l'homme avili pour en faire ce que vous en avez fait.

MARTHE. — Qu'en ai-je fait?

OVIDE. — L'objet de votre amour, votre amant... Etre aimé, cela couvre l'homme d'une livrée d'or. Un homme aimé devrait être respecté et adoré comme une idole...

MARTHE. — Pourtant dans ce grand bonheur répandu ainsi, quelqu'un n'a pas sa part...

OVIDE. — Votre père?

MARTHE. — Non. Gontrand.

OVIDE. — Qui sait si sa joie n'est pas moins visible que la nôtre justement parce qu'elle est plus profonde.

MARTHE. — Que voulez-vous dire? Qu'il aurait été heureux, sourdement, après la mort de son frère?

OVIDE. — Certes, non...

MARTHE. — Alors?

(*Silence.*)

OVIDE. — Tous ces événements ont atténué la douleur qu'il pouvait avoir... Ça l'a distrait de son chagrin...

(*Silence.*)

MARTHE. — Vous... vous en savez toujours plus long que les autres; vous en savez toujours trop sur quoi que ce soit...

OVIDE, *faussement surpris.* — Plus long sur quoi?

MARTHE. — Trouvez-vous Gontrand bien clair?

OVIDE. — Clair?... Comment?...

MARTHE, *rompant les chiens.* — Allons!... Vous avez eu un visage sans grimace pendant un moment. Cela doit, maintenant, vous peser. Vous savez que, moi aussi, ce soupçon me dévore et me fait trembler.

OVIDE. — Est-ce moi qui ai parlé de Gontrand?...

MARTHE. — Je sais que c'est moi, mais par quels détours m'avez-vous conduite à ce nom?

OVIDE. — De quoi le soupçonnez-vous?

MARTHE. — Ne me martyrisez pas. (*Silence.*) N'est-ce pas que je n'ai pas eu tort, que tout le monde pouvait penser que...

OVIDE. — Mais si, vous avez tort. Gontrand n'est pour rien dans la mort de son frère.

MARTHE. — Vous voyez bien que je ne m'étais pas trompée... Et ce bonheur, ce bonheur dont vous dites qu'il illumine toute ma maison, éclaire aussi la face d'un meurtrier...

OVIDE. — Ne vous occupéz pas de cela.

MARTHE. — Mais je le voudrais bien ne pas y prendre garde! Cela commence déjà à ronger mon cœur... Un homme est là qui a tranché les liens les plus sacrés du sang, qui me regarde en face et dont j'ose soutenir le regard. Cette pensée remplace dans mon esprit même l'image de Jean. Et vous osez soutenir que je l'aide à regarder en face son remords. La présence de cet être me fait souffrir comme si c'était lui qui sût mon secret et que ce soit moi la criminelle.

OVIDE. — Ne vous tracassez pas pour ça!

MARTHE. — Ne pas me tracasser! Vous parlez d'une drôle de manière!

OVIDE. — Ne regardez pas autour de vous. Le moindre regard perdu peut tout faire écrouler. Marthe, il faut le garder votre bonheur, en égoïste, et vous dire à chaque instant que ceux qui en profitent, autour de vous, peuvent vous le ravir...

MARTHE. — Mais enfin, si Gontrand est un assassin...

OVIDE, *dur.* — Laissez cela, je vous dis, et attendez.

MARTHE. — C'est affreux ce que vous dites là!

OVIDE. — Je dis la vérité et je vous mets en garde. Gardez votre lumière pour vous seule. Pensez à la tristesse de votre vie passée. Craignez qu'elle ne soit pas absolument finie pour vous. Vous pouvez payer le rêve que vous distribuez à tous par de longues heures obscures. Le monde n'aime pas les gens heureux.

(*Une grande détresse se peint sur le visage de Marthe.*)

MARTHE. — Pourquoi être cruel ainsi avec moi? Me troubler sans raisons?

OVIDE. — Parce que je vous vois entourée de pièges.

MARTHE. — Croyez-vous que Jean ne m'aime que pour un temps?

OVIDE. — Je pense qu'il *désire* vous aimer toujours.

MARTHE, *affolée*. — Et ce désir, quelque chose pourrait venir l'éteindre?

OVIDE. — Je ne dis pas cela, mais que, Marthe, il faut bien le garder, bien le cacher. C'est un œuf qui danse sur un jet d'eau.

MARTHE. — Je ne pourrai maintenant plus le regarder sans craintes... Et c'est vous, vous!...

OVIDE. — Non, Marthe. Ce qui vous fait peur, l'infidélité de Jean à venir, vous l'avez devinée vous-même.

MARTHE. — C'est vous qui l'avez commencé.

OVIDE. — Qui a parlé de Gontrand le premier?

MARTHE. — Quel rapport y a-t-il?

OVIDE. — Mais vous le savez bien qu'il y a des rapports énormes... Vous avez remarqué avec terreur que la bénédiction qui gonflait des cœurs purs tombait aussi *sans différence* dans celui d'un criminel. Et cela, votre conscience ne le voulait pas, cela lui paraissait monstrueux... C'est comme ça que le ver est entré dans le fruit...

MARTHE. — Ne parlez plus! Ne parlez plus!

OVIDE. — Marthe, je vous le dis, c'est urgent, renvoyez-nous tous, tous... Nous mangeons votre cœur comme des chiens affamés!... Vous jouez avec le feu, vous prenez du plaisir à brûler vos ailes... Et non contente de tous ces êtres qui grouillent autour de vous, vous faites venir votre mère que vous n'avez pas vue depuis des années, malheureuse!...

MARTHE. — Mon père me l'a demandé.

OVIDE. — Vous lui avez offert...

MARTHE, *fièrement*. — Je n'aurais eu que cette victoire qu'elle rachèterait toutes les douleurs passées et celles qui m'attendent...

OVIDE. — Vous avez rajeuni le cœur de ce monstre d'égoïsme. C'est un miracle, mais il faut se méfier des miracles...

MARTHE. — Rendre mes parents l'un à l'autre, je n'ai rien tant souhaité toute ma vie.

OVIDE. — Mais quand vous viviez comme une bête sauvage ici, vous n'aviez *rien à donner en échange* de ce bonheur. Tout se paye dans le monde. Il vous a fallu attendre d'être riche pour vous payer ce bonheur. D'ailleurs toutes les transformations produites ici par vous sont peut-être illusoires. Un seul, sans doute, a été délivré de lui-même. C'est Albert, parce qu'il n'est qu'artifice...

MARTHE, *lointaine*. — Je croyais que vous m'aimiez... un peu...

OVIDE, *concentré*. — Tout n'est qu'apparence.

(*Depuis un instant, Ovide regarde au dehors. Après avoir dit cette phrase, il rit méchamment.*)

OVIDE, *appelant*. — Albert!

MARTHE, *apeurée*. — Que faites-vous?

Voix d'ALBERT. — Hello...

OVIDE. — Une dernière expérience.

MARTHE, *affolée*. — Devant quel monstre allez-vous me mettre encore?

SCÈNE III

MARTHE, OVIDE, ALBERT

ALBERT. — Bonjour. (*A Marthe.*) On ne vous voit plus jamais. Vous aviez besoin de moi...

OVIDE. — Oui et non. Peut-être... Pas précisément.

MARTHE, *sourire contraint*. — Mais Ovide me disait des choses tellement étranges.

ALBERT. — Pressantes? Il vous faisait la cour?

MARTHE. — Au contraire.

ALBERT. — Comment, au contraire?

MARTHE. — Il était comme un enfant sauvage qui piétine des fleurs.

ALBERT. — Ce n'est pas absolument l'attitude contraire à celle de quelqu'un qui vous fait la cour.

MARTHE. — J'avais besoin de quelqu'un près de moi.

ALBERT. — Il vous aime?

OVIDE. — C'est pourtant moi qui l'ai appelé et vous qui avez dit, quand Albert s'avançait : « Devant quel monstre... »

MARTHE, *rougissant.* — Ovide, dites les choses comme elles sont...

ALBERT. — Si on le croyait, il ferait battre des montagnes entre elles. N'en parlons plus. Marthe, je pense partir demain matin...

MARTHE. — Pourquoi si tôt?

ALBERT. — Comme ça... Un besoin d'aller respirer un autre air. Un air moins pur. Une grande fringale de voir d'autres pays, d'autres visages... Je ne suis pas bien ici.

MARTHE. — Je comprends ça.

ALBERT. — Comment?

MARTHE. — Je dis que, forcément, vous êtes bien seul...

ALBERT, *grave.* — Vous n'êtes plus seule, Marthe, et je pars apaisé.

MARTHE. — Vous ne m'avez jamais paru bien... agité...

ALBERT. — C'est que vos yeux n'étaient pas ouverts. Si Ovide n'était pas la petite vipère qu'il est, je le prendrais à témoin...

OVIDE. — Tu veux dire qu'il faut que je sorte?

(*Il sort furieux.*)

SCÈNE IV

ALBERT, MARTHE

ALBERT. — Je préfère ça.

MARTHE. — Moi aussi. Il attire et repousse. On ne sait jamais ce qu'il pense.

ALBERT. — C'est un mélange extraordinaire où le mauvais domine. (*Il la fait asseoir.*) Marthe, avant de partir, je voudrais avoir un entretien avec vous.

MARTHE. — Etes-vous pressé de partir?

ALBERT. — Oui, parce que je suis pressé de vous parler.

MARTHE. — Depuis quelque temps, les gens qui me fuyaient n'aspirent qu'à me parler en secret.

ALBERT. — Je ne vous ai jamais fuie.

MARTHE. — Vous ne me voyiez pas, avant...

ALBERT. — Vous m'évitiez...

MARTHE. — Nos chemins n'étaient pas faits pour se rencontrer, c'est simple...

ALBERT. — Je pars content de vous savoir heureuse et aimée.

MARTHE. — Merci. (*Elle lui tend la main.*)

ALBERT. — Mon frère est un homme épatant. Je l'admire beaucoup. Vous ne pouvez qu'avoir une excellente influence sur lui : ou vous le débarrasserez de ses chimères, ou vous l'aiderez dans la recherche de l'or. Dans tous les cas, il y gagne... Vous êtes la femme qu'il lui faut. La femme qu'il faudrait à tous les hommes. Je souhaite que votre union reste longtemps ce qu'elle promet d'être... C'est ça que je voulais vous dire.

MARTHE. — Merci, Albert. Comme je suis heureuse de vous entendre me parler ainsi! Vous avez toujours été, *avant*, si froid et si réservé envers moi! Je craignais même que vous me détestiez. C'était, je dois le dire, la seule opinion précise que je pouvais avoir sur quelqu'un de votre petite troupe. Je n'osais vous regarder en face.

ALBERT. — Je partirai, Marthe, sur cette parole... Il faut aimer beaucoup Jean.

MARTHE, *souriant.* — Cette recommandation est singulière.

ALBERT. — J'y tiens tellement que, malgré ce qu'elle peut avoir de ridicule, je ne peux m'empêcher de vous la faire.

MARTHE. — Vous êtes mon frère, Albert, pour longtemps. L'amour que nous nous portons l'un à l'autre est venu d'une manière si imprévue qu'il ne peut pas ne pas durer longtemps. Personne ne s'est mis entre nous deux pour nous rapprocher.

ALBERT. — Si une action dans ma vie me rend fier, Marthe, c'est bien celle-là.

MARTHE. — Que voulez-vous dire?

ALBERT (*il sourit*). — Marthe, je ne pouvais pas partir sans vous raconter cette histoire... Elle est si drôle...

MARTHE, *effrayée déjà.* — Quelle histoire?

ALBERT. — Je suis bien sûr que cette langue pointue d'Ovide vous l'a déjà contée...

MARTHE. — Alors je ne dirai rien. Ça vaut mieux.

ALBERT. — D'ailleurs, tout ça n'a aucune importance et le destin a donné un si cruel démenti à mes sales prévisions que j'aurais mauvaise grâce à m'en vanter!...

MARTHE. — Vous en avez dit trop long pour vous taire...

ALBERT, *sincère.* — Je le crains et je vous demande la permission de m'en aller.

MARTHE. — Je ne vous laisserai pas partir. Ma vie peut-être en dépend...

ALBERT. — Mais non... mais non... Vous êtes comme toutes les femmes, vous dramatisez tout...

MARTHE. — Vous, vous êtes comme tous les hommes, léger et cruel sans le vouloir... Maintenant, je lis dans vos yeux que vous êtes sincèrement affligé d'en avoir trop dit...

ALBERT. — Oui, Marthe, ne vous emportez pas. Je suis un étourdi et vous donnez trop d'importance au moindre mot lâché en l'air.

MARTHE. — Un mot n'est jamais abandonné au hasard quand il brûle le cœur de celui qui l'entend... Parlez... Tous... Tous... Je le vois, les uns en le voulant, les autres inconsciemment, vous tentez de m'arracher Jean, lambeau par lambeau... Mais vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

ALBERT. — Marthe, je vous supplie d'oublier cette triste conversation.

MARTHE. — Votre silence m'entre dans l'âme comme un poignard. (*Elle crie.*) Il faut l'en arracher...

ALBERT. — Vous allez faire venir quelqu'un.

MARTHE. — Devant tous les témoins du monde, vous parlerez!

ALBERT. — Je n'ai rien à dire.

MARTHE. — Je vous obligerai à parler devant votre frère...

ALBERT. — Devant celui-là, je me tairai plus que devant tout autre.

MARTHE. — Albert, vous ne me haïssez pas. Vous savez bien que de ne pas savoir sera un tourment pour moi bien plus terrible que la plus terrible des réalités.

ALBERT, *hésite un instant.* — Vous le voulez? Soit. (*Il s'apprête à parler quand Ovide apparaît dans la porte.*)

OVIDE. — Marthe, je crois que voici votre mère...

(*Il disparaît.*)

MARTHE. — Hâtez-vous.

ALBERT. — Voilà, Marthe. Je vous aimais. Je vous aimais depuis longtemps quand j'ai compris que tout le monde ici vous poussait vers Jean. Après avoir longtemps cherché par quel moyen je pourrais vous détacher l'un de l'autre avant qu'il soit trop tard, sans vous faire souffrir ni vous ni lui, j'ai cru avoir trouvé. Autrefois, avant — mais vous souvenez-vous encore de ce temps — vous étiez une femme dure et rigoureuse. J'ai voulu le saouler pour qu'il apparaisse un être ignoble à vos yeux. Le hasard a fait que vous l'avez cru mort et que l'imprévisible s'est produit... Vous devez votre bonheur à une bouteille de whisky!

MARTHE (*elle écoute, figée comme une statue*). — C'est horrible! horrible!...

ALBERT. — C'est vous qui avez voulu apprendre ce que jusqu'à maintenant je considérais comme une farce manquée..

MARTHE. — Vous êtes bon, Albert, et sympathique, mais ne sentez-vous pas vous-même que les mots sortent de votre bouche comme des lames?

ALBERT. — C'est vous qui les recevez ainsi, Marthe, pardonnez-moi.

MARTHE. — Vous pardonner? Pardonner à l'homme qui vient de me dire : « Vous devez votre bonheur à une bouteille de whisky? » Mais pourquoi suis-je entourée de tous

ces masques grimaçants? Tout s'effondre autour de moi... Tout s'écroule...

ALBERT. — Ne regardez pas trop loin... C'est le grand secret...

MARTHE. — Mais si je ne le peux pas, moi...

ALBERT. — L'humilité est une grande vertu...

MARTHE. — Je suis faite pour le bonheur... Je le reconnais à mes larmes...

ALBERT. — Il faut sourire plus souvent... et croire au malheur...

(*Dans la baie passe une dame très fardée.*)

MARTHE. — Voilà ma mère...

(*Albert essaie de baiser la main de Marthe; celle-ci la refuse en s'essuyant les yeux. Il s'enfuit.*)

SCÈNE V

MARTHE, LA MERE

(*Un moment de silence entre les deux femmes. Elles se regardent curieusement. La mère est du genre vieille poule, très fardée, habillée d'une manière extravagante.*)

LA MÈRE. — Alors?... Comme cela, fillette, on a un amant?

MARTHE. — Oh!... un amant!...

LA MÈRE. — Ben quoi? Un amant, qu'est-ce que ça a d'extraordinaire à ton âge?

MARTHE, *dans ses bras, timidement.* — Maman, embrassez-moi.

LA MÈRE. — Tu es devenue une fort grande fille.

MARTHE. — Vous êtes aussi jeune et aussi jolie que quand vous étiez à la maison...

LA MÈRE. — Ça me coûte assez. Et de temps et d'argent!... Mais quelle idée as-tu eue de m'écrire tout ce qui t'était arrivé?

MARTHE. — J'avais envie de me confier à quelqu'un, à n'importe qui...

LA MÈRE. — Merci, tu es bien gentille. Mais comment va ton vieux bonhomme de père?

MARTHE. — Il vous l'a écrit. Il a envie, lui aussi, de vous voir...

LA MÈRE. — Comment diable as-tu fait pour lui faire écrire cette lettre extraordinaire de lyrisme? C'est grand comme un opéra!

MARTHE. — Papa voulait depuis longtemps que je me marie. J'ai trouvé l'homme qui me... convenait, à lui aussi, alors, il a décidé...

LA MÈRE, *effroi ridicule.* — De me rappeler dans ce trou pour que je vienne soigner ses vieux rhumatismes? Il me semble que je l'entends parler par ta bouche...

MARTHE. — Maman, je vous assure qu'il y a autre chose.

LA MÈRE. — Ne l'excuse pas... Tu sais, je l'ai connu avant toi. Qui est-ce, ce petit jeune homme brun que j'ai rencontré dans le parc en arrivant? Qui a l'air crevé... Jolis yeux...

MARTHE. — Le fils d'un ami de papa qui s'est blessé accidentellement et qui est venu se soigner ici...

LA MÈRE. — Comment? Accidentellement? Il m'a raconté qu'il avait voulu se tuer pour une femme, bien qu'il ait l'air d'une tante...

MARTHE, *étonnée.* — D'une?...

LA MÈRE. — Rien... J'oubliais que nous étions à deux mille d'altitude...

MARTHE. — Je vous ai menti. Le mal lui donne quelquefois du délire...

LA MÈRE. — C'est gai, comme invité!... Et s'il piquait une crise et qu'il tire en rafale dans les couloirs?

MARTHE. — Il partira bientôt...

LA MÈRE. — Tu me jures que ce n'est pas lui, ton zèbre? Je ne fermerai pas l'œil jusqu'à ce qu'il ait vidé les lieux. Ton père a-t-il une maîtresse?

MARTHE, *offusquée.* — Oh! mais non!

LA MÈRE. — Toujours le même... Sensuel comme un sac

de charbon. Il doit être toute la journée sur ton dos. Je te plains, ma pauvre fille.

MARTHE. — Il me laisse bien tranquille, surtout quand il y a des invités.

LA MÈRE. — Il y a des invités? Jeunes?

MARTHE. — Oui. Un jeune homme qui a perdu son frère il y a un mois...

LA MÈRE. — Ne va pas plus loin. Je vois déjà les joyeuses soirées... Un fou qui tire des coups de revolver et un type qui chiale tout le temps. Si je te laisse continuer, tu vas me dire qu'il y a un somnambule et un assassin qui se cache... Comment est ton amant?

MARTHE. — Mon fiancé?

LA MÈRE, *haussant les épaules.* — Si tu veux.

MARTHE. — C'est un très... très...

LA MÈRE. — Beau garçon?

MARTHE. — Oui.

LA MÈRE. — Amoureux?

MARTHE. — Je crois.

LA MÈRE. — Tu n'en es pas sûre. Riche?

MARTHE. — On le dit.

LA MÈRE. — A la bonne heure! Je vois que ton père n'a pas eu une trop mauvaise influence sur toi et que tu n'as pas trop souffert de mon absence. Avant toute chose, je veux te parler. Je t'avertis, ma petite, que je ne suis venue ici que pour reprendre contact avec vous, connaître ton fiancé et non reprendre la vie commune avec Saber. Les vingt ans que j'ai passés loin de ton père n'ont pas racheté les deux ans que j'ai passés près de lui et qui ne m'ont servi qu'à te mettre au monde.

MARTHE. — Je me réjouissais de vous avoir réconciliés...

LA MÈRE. — De quoi te mêles-tu?

MARTHE, *prête à pleurer.* — Il me semblait qu'à votre âge, ça ne pouvait que vous être agréable.

LA MÈRE. — A mon âge? Mais crois-tu donc parler à une vieillarde? Dès que c'est amoureux, ça se croit tout permis...

MARTHE. — Maman!

LA MÈRE. — On ne t'a donc jamais appris à respecter ta mère?

MARTHE. — Qui l'aurait fait?

LA MÈRE. — Evidemment, ton père n'a voulu te garder que pour t'élever dans la haine de celle à qui tu dois le jour...

MARTHE, *de plus en plus confuse.* — Maman, je vous jure...

LA MÈRE. — Ne pourrais-tu m'offrir quelque chose à boire?

(*Marthe se lève.*)

Pas de domestiques?

MARTHE. — Si, mais le fils de la bonne fait sa première communion, alors elle est en congé...

LA MÈRE. — Je croyais ton père libre penseur...

MARTHE. — Oui, mais vous comprenez...

LA MÈRE. — Si je comprends! Toute sa vie, il a été comme ça. Deux poids et deux mesures...

(*Marthe revient du buffet apportant sur un plateau une bouteille, un verre et une carafe.*)

Qu'est-ce que c'est que cette mixture?

MARTHE. — C'est de l'orgeat.

LA MÈRE. — Tu n'as rien de plus fort?

MARTHE. — Si, à la cave. (*Elle est anéantie.*) Mais c'est pour les hommes.

LA MÈRE. — Tant pis. Tu m'as l'air bien campagnarde...

MARTHE. — Où aurais-je appris les manières de la ville?

LA MÈRE. — Ton amant t'aime-t-il?

MARTHE. — Je crois que mon fiancé...

LA MÈRE. — Quand je dis amant, tu réponds fiancé.

MARTHE. — Vous êtes ma mère...

LA MÈRE. — Tu ne me connais pas. Je sais que vous couchez ensemble. Ton père me l'a écrit. Vous demeurerez ici quand vous serez mariés?

MARTHE. — Non.

LA MÈRE. — Alors, si tu vas à la ville, prends bien garde à lui. C'est une sale race, les hommes. Tu sais, autrefois,

au temps où les gens n'étaient pas encore des sauvages, la mère donnait toujours les derniers conseils à la jeune fille qui allait se marier. Suis bien les miens, je m'y connais. Si ton père me n'a jamais trompée, c'est que j'ai su m'y prendre.

MARTHE, *écœurée.* — Mais c'est lui qui vous a renvoyée!

LA MÈRE, *indifférente.* — C'est lui qui t'a raconté cette blague, c'est un vantard. Surveille ta meilleure amie, n'aie confiance en personne, c'est la guêpe la plus près qui pique la première.

MARTHE. — Mais, maman, avant même que nous soyons mariés, n'allez pas jeter le doute en moi.

LA MÈRE. — Libre à toi d'être aveugle. Si tu t'aperçois, un jour, que quelque chose va se passer, que tu ne l'as plus en main, prends les devants. Il vaut mieux être la femme d'un cocu...

MARTHE. — Maman, je vous en prie! Je ne peux vous entendre plus longtemps... Oh! aujourd'hui, quelle journée, quelle journée effroyable!...

(*Elle s'assied, prête à s'évanouir.*)

LA MÈRE. — La solitude t'a un peu détraquée. La présence de ton père aussi. Le mariage te fera du bien.

MARTHE. — Je vous attendais comme on attend une mère...

LA MÈRE. — Et qui est venu?

MARTHE. — Je ne sais plus.

LA MÈRE. — Tu m'insultes?

MARTHE. — On n'insulte pas sa mère, c'est défendu. (*Fondant en larmes.*) Mais j'avais quand même le droit d'attendre mieux... J'avais quand même le droit...

LA MÈRE. — Ne t'énerve pas comme ça! Va plutôt me le chercher ton fiancé... Il me tarde de lui dire quatre mots... Et sèche tes larmes, les hommes n'aiment pas les femmes humides...

(*Sortie de Marthe.*)

LA MÈRE, *seule.* — Quelle maison! Quelle atmosphère! Elle est complètement piquée... (*Elle se remet du rouge et s'arrange devant la glace. Flairant le verre.*) De l'orgeat!... de l'orgeat! Bécasse, va...

SCÈNE VI

LA MERE, MARTHE, JEAN

(*Jean s'avance au bras de Marthe et baise la main de la mère.*)

LA MÈRE, *à part.* — Beau petit!... (*Bête, brutale, atroce, souriante.*) Eh bien, Monsieur, j'arrive à peine et ma fille m'apprend qu'elle a peur que vous la trompiez?

MARTHE, *qui chancelle.* — Oh! Maman!... Pourquoi jouer avec ces choses?

JEAN, *interloqué.* — Oh! Madame!... Marthe n'a pas pu vous dire une chose pareille et vous voulez rire de moi. (*A Marthe.*) D'ailleurs, mon petit, je n'ai pas à me disculper. Comment vous tromperais-je?... N'êtes-vous pas la seule femme de cette maison!...

(*Marthe s'enfuit brusquement. Toutes les répliques qui suivent doivent être séparées par de longs silences jusqu'à la fin.*)

JEAN. — Mais, qu'a-t-elle?

LA MÈRE, *minaudant.* — Monsieur Jean, je crois que vous... énervez encore beaucoup ma fille...

JEAN. — Mais c'est insensé, un caractère pareil...

LA MÈRE. — C'est celui de son père, mon petit monsieur, et vous n'avez pas fini d'en voir... Ils se font de l'amour... une image... une image complètement imbécile... Il faut vous armer de patience...

(*On entend un coup de feu. Ovide surgit brusquement dans la pièce.*)

OVIDE. — Ne soyez pas impatient, Jean, vous avez l'éternité pour attendre... Marthe a trouvé le pays qu'elle cherchait depuis toujours et qui nous est interdit à nous parce que nous l'avons connue...

(*Ils sont comme des statues; la lumière change pendant qu'Ovide va jusqu'au phonographe qui est sur la table. Une voix s'élève :*)

RIDEAU

MERCVRIALE

LETTRES

SAMUEL BECKETT, L'HUMOUR ET LE NEANT. — Le fait marquant des derniers mois de cette saison littéraire — il ne paraîtra plus guère d'ouvrages intéressants d'ici octobre — aura été l'apparition de Samuel Beckett. Né à Dublin en 1906, ami intime et disciple favori de James Joyce, Beckett n'était jusqu'à présent connu que d'un petit nombre d'initiés et, surtout, comme traducteur. Avec *Molloy* (1), le premier de ses ouvrages qui passe la rampe, il s'établit parmi les grands écrivains et prend place dans notre littérature, puisqu'à la différence d'une nouvelle parue dans *Fontaine* en 1946 : *l'Expulsé*, et de son premier ouvrage publié en 1947 : *Murphy*, *Molloy* est directement écrit dans notre langue. D'autres ouvrages, également écrits en français, doivent suivre dans les mois qui viennent.

***Molloy* a été salué comme « un livre-événement » et comme l'expression d'un « cas-limite » dans la littérature. Il a suscité des commentaires enthousiastes ou savants, et le voici déjà chargé de significations si diverses que l'obscurité s'épaissit à mesure qu'on parle de lui. Tel le voit comme un chef-d'œuvre d'humour, tel autre comme l'épopée du désastre, tandis qu'il apparaît à plusieurs comme une traduction du silence ou comme la simple explicitation littéraire de complexes décelables par la psychanalyse. En vérité, chacun y voit ce qu'il veut bien y voir, et c'est déjà là une preuve de la richesse de l'ouvrage en même temps que de son ambiguïté. On se perd en conjectures sur les intentions de l'auteur, et on se résigne mal à l'en voir tout à fait dépourvu. Comment, dans un livre si ténébreux, n'aurait-il pas voulu dire plus qu'il ne dit en effet? Mais que dit-il?**

L'histoire se présente en deux moments, séparés par un hiatus

(1) Editions de Minuit.

qui en fait deux histoires semblables et différentes. Les événements de la première se répètent dans la seconde sur un rythme plus vif, sous un jour plus concret, mais selon le même déroulement catastrophique. Le personnage principal de la seconde n'est pas celui de la première mais lui ressemble si évidemment qu'ils ne diffèrent que par leur identité. Tous deux aboutissent à une même situation sans issue et revêtent la même condition : celle de l'inhumanité. On décèle à première vue, sans que l'intention de l'auteur soit à ce point réductible à une proposition claire, une symbolique de la condition humaine tombant dans le néant, un néant qui serait réalité la plus certaine de l'homme, et si active qu'elle ferait du monde une illusion. Rien n'est sûr, sauf le vide et l'erreur, sauf cette course imbécile que tout homme semble condamné à fournir pour rien et qui ressemble quelque peu, comme chez Kafka, à l'effet d'on ne sait quelle malédiction divine.

Molloy est amnésique et paralysé d'une jambe, bientôt des deux. Avant d'être réduit à se traîner sur le ventre et les coudes, il se déplace en bicyclette et dans le but de se rendre au chevet de sa mère mourante. Il part, mais n'arrivera jamais. Le voici emmené dans un commissariat de police pour avoir enfreint un mystérieux réglement de circulation, commensal d'une dame dont il a écrasé le chien et qui l'oblige à vivre pendant des mois avec elle, toujours plus éloigné de cette ville dans laquelle pourtant il résidait et qui prend figure de mirage. A la fin, il s'égare dans une forêt où il tourne volontairement en rond jusqu'à ce qu'il atteigne enfin une lisière. Mais c'est pour tomber, épuisé, dans un fossé dont il ne pourra vraisemblablement plus se tirer. C'est lui qui parle, en un long monologue à la Mrs. Bloom, que ne réfrène aucune censure morale ou logique. Toutes choses égales et mises sur le même plan, nous ne savons pas si les événements sont réels ou imaginaires; toute limite s'efface entre le conscient et l'inconscient. Ce qui nous est offert à travers une aventure dont le but s'éloigne à mesure qu'on semble s'en approcher, c'est la totalité d'une vie qui échappe à toutes les prises habituelles des facultés d'éclaircissement et de compréhension. En outre, loin d'apparaître comme une entité fermée dont il serait au moins loisible de faire le tour, elle coule sous nos yeux, venant d'on ne sait où et marchant vers on ne sait quel but, ou, plus exactement encore, elle se décompose lentement, elle se délite.

Le héros de la seconde histoire est un Jacques Moran à qui un mystérieux messager enjoint de retrouver Molloy. Il ne sait ni qui est Molloy ni dans quelle direction il importe de courir sur ses traces. Cependant il part, accompagné de son fils. Bientôt, et

l'on s'y attendait presque, la paralysie le gagne également. Il s'arrête et campe près d'une grotte tandis qu'il envoie son fils se procurer une bicyclette. Pendant qu'il l'attend, un étranger se présente à lui (est-ce Molloy?); il le tue dans une sorte d'état second, puis repart sur le porte-bagages de la bicyclette, jusqu'à ce que son fils l'abandonne. Il lui est alors enjoint de retourner chez lui, à quoi il ne parvient qu'au bout de mois, peut-être d'années, le long d'une route interminable où l'assaillent les intempéries, et réduit lui aussi à une condition animale. Cette fois, c'est une confession écrite que nous lisons, mais où toutes choses dites s'annulent curieusement et dans le même mouvement, rien de ce qui est advenu n'étant par cela même digne de créance. « Il est minuit », écrit Moran, « la pluie fouette les vitres. Il n'était pas minuit. Il ne pleuvait pas. »

Epopée de l'absurde? Sans doute; mais que l'auteur a voulu rendre à l'aide d'un langage qui, en manifestant l'absurde, le nie, habituellement, par là même. Dire : le monde est absurde, l'homme est seul et désespéré, c'est poser du même coup la raison, la communion et l'espoir, à quoi Samuel Beckett échappe en faisant suivre toute affirmation de la négation correspondante et en les établissant toutes deux dans la région de l'humour noir. La lente décomposition de Molloy et de Moran s'effectue à travers un discours qui se détruit lui-même et aboutit à la négation de l'œuvre (monument de langage), à la non-œuvre. Par là est rendue difficile toute analyse, et impossible toute interprétation des intentions de l'auteur. Pour se livrer à l'une ou à l'autre, il faut délibérément ignorer toute une part de ce qui nous est dit, c'est-à-dire, en langage clair, trahir. Si la critique parvient souvent à ce résultat, elle ne saurait, malgré tout, s'en faire une fin. Il convient donc de tenter de chercher la clé ailleurs.

Une clé (est-ce une clé? Plutôt un moyen d'approche) nous est donnée dans un ouvrage précédent de Beckett et passé tout à fait inaperçu : *Murphy*. Le héros s'y meut dans plusieurs zones qu'il caractérise ainsi : première zone : celle de la clarté où jouent « les formes avec parallèle » et qui donne « un radieux abrégé de la vie de chien »; c'est le monde de la vie courante. Deuxième : celle de la pénombre, où les formes sont sans parallèle et qui est la zone du « plaisir esthétique ». « C'était un monde qui, n'étant pas affligé d'un homologue réel, n'avait pas besoin d'artifices. » C'est le domaine de la création artistique. Troisième : celle du noir, qui est un « flux de formes », allant sans cesse « s'agrégeant et se désagrégeant ». Le corps y est comme « un jouet en morceaux » et le monde n'y est fait « ni d'éléments ni d'états, mais seulement

de formes qui devenaient et s'écroulaient dans la poussière d'un devenir nouveau, sans amour ni haine, ni aucun principe de changement concevable ». Ici Murphy est plus que libre : il est un « atome dans le noir de la liberté absolue... un projectile sans provenance ni destination, ravi dans un tumulte de mouvement non-newtonien ». C'est évidemment dans cette dernière zone que Beckett a choisi de faire vivre Molloy et Jacques Moran, et c'est elle dont il essaie de donner une idée. On ne s'étonnera pas d'être obligé de s'y mouvoir en aveugle. Sur le monde clair, « monde en tempête », il n'est d'autre ressource que de « cracher »; dans le monde en pénombre il faut « choisir » et c'est une nécessité pénible; seul le monde du noir se tient au delà du choix, dans une « métaboulie », et seul, il apporte la paix, ce bien d'une valeur inestimable que tous les héros de Beckett s'efforcent de conquérir et qui coïncide étrangement avec le néant. Dans *Murphy*, on voyait le héros se faire lier sur une berceuse afin de s'ôter toute tentation d'intervenir dans le monde, simuler la folie, puis se tuer en priant qu'on jette ses cendres dans des lieux d'aisance. Molloy et Jacques Moran sont paralytiques et vivent dans un monde où rêves, imaginations et réalité se confondent, où nulle décision ne leur appartient plus. Ils n'ont pas à se tuer, car ils ne sont peut-être pas vivants, car ils ne sont peut-être que des ombres flottant à la dérive de l'esprit qui les conçoit et qui ne saurait être, bien entendu, la propriété de personne, même pas de l'auteur. Une dure nécessité les mène, sans doute, mais elle n'est que l'envers de la liberté suprême, de l'insignifiance. En définitive, peu importe ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils se rappellent et ce qu'ils imaginent : « Et que je dise ceci ou cela ou autre chose, peu importe vraiment. » A la façon de l'auteur des *Fleurs de Tarbes*, Beckett pourrait écrire en conclusion à son histoire : « Mettons que je n'ai rien dit. » Il n'a, en effet, strictement rien « dit ».

C'est pourquoi aussi, il peut redire indéfiniment la même chose : *L'Expulsé*, *Murphy*, *Molloy* et deux ouvrages à paraître : *Malone meurt*, *L'Innommable*, racontent la même histoire d'hommes en quête d'on ne sait quoi et condamnés à errer. *L'Expulsé* se termine par ces mots : « Je ne sais pourquoi j'ai raconté cette histoire. J'aurais pu tout aussi bien en raconter une autre. Peut-être qu'une autre fois je pourrais en raconter une autre. Ames vives, vous verrez que cela se ressemble. » La réalité qu'a tenté d'appréhender Beckett et qui est proprement inexprimable est la région de l'indifférence parfaite et de l'indifférenciation de tous les phénomènes. On pense à la phrase de Lau-

tréamont : « C'est un homme ou une pierre ou un arbre qui va commencer le quatrième chant. »

De ce que la négation suive l'affirmation comme son ombre, il ne s'ensuit pas que la démarche de Beckett soit dialectique. L'auteur ne veut ni prouver, ni montrer, ni décrire. Il est plutôt de la classe de ces grands humoristes à la Lichtenberg, occupés à façonner « un couteau sans lame auquel manque le manche ». De quelle couleur, d'ailleurs, pourrait bien être le néant? Sur quelle échelle pourraient s'y répartir les valeurs? Peut-on même l'établir? Nous avons affaire ici à un bâtisseur de ruines qui sape son édifice à mesure qu'il l'élève et si bien qu'à la fin du compte il ne nous reste rien à voir, à entendre ou à toucher, simplement dans l'œil la courbe d'une trajectoire : celle du désastre. Tous les romans ne sont sans doute que l'histoire d'une désagrégation : du héros, du temps ou de la vie; ici, la désagrégation préexistait à toute histoire; héros, temps et monde ne s'y agitent qu'à la façon des vagues sur la mer. Jamais on n'était allé si loin dans la recherche d'un absolu frappé du signe moins.

Maurice Nadeau.

Légendes des Terres sereines, par *Pham duy Khiêm,* in-16, 200 p., 240 fr. (Mercure de France). — Nul livre n'est aussi difficile à décrire qu'un livre qui touche de si près à la perfection de la simplicité. Et c'est ne rien dire que de dire qu'on trouve ici trente légendes du pays d'Annam. Ces légendes annamites, c'est un sable aurifère; beaucoup d'autres l'ont tripoté de leurs grosses pattes; il fallait un orpailleur : le voici.

Ph. d. Khiêm, né au Tonkin, était déjà imprégné d'une forte culture annamite lorsqu'il vint en France. La khâgne de Louis-le-Grand, Normale, l'Agrégation : les plus dures épreuves de la culture française, celles qui ne supportent ni les semblants ni les à-peu-près. Comment présumer ce qui se passa dans cette tête scrupuleuse où il fallait bien que les deux civilisations s'accordassent? Ce qui en résulta, en tout cas, ce furent ces *Légendes :* le plus pur fonds du trésor national repensé selon l'esprit et dans la langue de Racine.

Oui, de Racine. Non pas seulement parce que le style a cette décantation et cette simplicité du trait sûr, ni parce que tout l'accessoire est éliminé, ni parce que chaque mot est utile et essentiel; ni même parce que le chant en est fait de grâce chaleureuse et tendre. Mais parce que tout se passe dans ces *terres sereines* qui sont le domaine commun des âmes. Pas d'échappatoire, il faut bien se résoudre à user du mot d'âme. Et c'est pourquoi sans doute la langue de Racine était seule propre à exprimer ces

contes, ces aventures, ces charmes et ce surnaturel qui est le climat naturel des êtres doués d'une âme (il n'y en a pas tant, — ou elle dort). Est-il utile d'ajouter que tout l'horrible des événements est bien loin de ces pages où l'on retrouve enfin le sens du nom d'un des pays dont elles traduisent les secrets profonds, le Sud Pacifié? — S. P.

Métamorphose de la Suède, par *Lucien Maury;* in-16, 288 p., 480 fr. (Stock). — Un demi-siècle. C'est en 1901 que Lucien Maury rencontra chez Bédier Carl Wahlund, lequel, l'ayant convaincu de partir pour l'Université d'Upsal comme lecteur de français, l'orienta pour toute sa vie. Et ce demi-siècle vit l'évolution de la Suède — passant de l'âge agricole à celui de la grande industrie et du romantisme à l'organisation socialiste — comme des autres pays scandinaves : quel champ d'observation! A Paris même, on le sait, entre tant d'activités consacrées au rapprochement de la France et du Nord, Lucien Maury a attaché son nom à la Maison suédoise de la Cité universitaire, et à la célèbre « Collection scandinave » qui a acclimaté chez nous les œuvres les plus marquantes des littératures suédoise, norvégienne, danoise et finnoise. Ces sèches coordonnées laissent pressentir la richesse, la sensibilité intellectuelle, la signification souple et pénétrante de ce recueil de souvenirs, construit sans raideur ni parti pris, ouvert à de multiples tendances, abondant en portraits aussi bien qu'en paysages, qu'en analyses, qu'en vues sociales ou économiques, et toujours parfaitement éloigné de l'abstraction et de la pédanterie. — S. P.

La bête mahousse, par *Jacques Perret;* in-16, 244 p., 350 fr. (Gallimard). — Jacques Perret demeure semblable au meilleur de lui-même. L'une des cinq nouvelles de ce recueil, *Trafic de Chevaux*, a paru dans le *Mercure*. Elle donne une idée de la richesse d'invention et de la richesse verbale — l'une portant l'autre — qui devraient assurer à l'auteur du *Vent dans les Voiles* un succès large et vaste. Visiblement il prend à écrire un plaisir qu'il sait contrôler juste comme il faut pour le rendre tout communicable. Mais, jusqu'à nouvel avis, je donne tout le recueil pour la nouvelle intitulée *Les Insulaires*. Il y a là non plus seulement une richesse, mais une surabondance, une grâce et un bonheur dans l'invention, qui comblent le lecteur. — S. P.

Les grands chemins, par *Jean Giono;* in-16, 272 p., 350 fr. (Gallimard). — Ce roman n'a pas l'épaisseur romanesque des *Ames fortes :* c'est une ligne. On y trouve bien par-ci par-là quelque page où Giono gionise dans la nuée. N'importe, c'est un beau bouquin que cette chronique du trimard, que cette chronique des grands chemins. Chronique, et roman aussi : le héros rencontre au hasard de sa route un étrange bonhomme, joueur de guitare, dont le vrai métier, la vraie raison d'être plutôt, est de tricher aux cartes, — aussi différent de lui-même qu'il est possible. Roman de cette amitié équilibrée sur cette différence. Mais c'est l'odeur du temps — du soleil, du vent, des arbres, de l'hiver, de l'orage — et du temps qui passe, *sicut umbrae dies nostri* — ces comparses sans cesse s'évanouissant dans le passé —, qui fait la poésie puissante de ce livre. — S. P.

Tout va recommencer sans nous, par *Emile Henriot;* in-8° couronne, 248 p., 330 fr. (Plon). — Un roman du souvenir d'abord : dans son

château occupé d'Ile-de-France, en 44, le capitaine Rocheron, vieux colonial qui vient d'y prendre sa retraite, repasse sa vie. Pour lui, un seul épisode sentimental, situé au lendemain de la guerre de 14 : l'apparition de Régine, toute jeune enfant rieuse qui n'a pas su prendre au sérieux son amour, non plus sans doute qu'en accepter le poids. Il est alors parti loin, en Afrique, où sa carrière s'est faite, mais ses rêves, en dépit d'amours de hasard, se sont cristallisés autour de cette figure restée radieuse dans sa mémoire. D'autres silhouettes se projettent, celle surtout du colonel Charmasson, parfait disciple de Lyautey, de ceux qui traversèrent sa vie de blédard, puis de chef de poste, celles enfin de sa famille aujourd'hui éteinte. Blessé, réformé — inutile! — il a regagné le bercail déserté, bientôt envahi par les Allemands. Et voilà qu'après tout ce long prélude, nous entrons dans le vif : la rencontre fortuite du vieil amoureux et d'une Régine déjà mûre, physiquement et moralement déchue, mais qui avec un beau courage se rachète par une activité résistante. Il l'aide, absout ce passé terni, et tout son désir ancien renaît alors. Mais Régine préfère ne pas céder à celui qu'elle a peut-être plus estimé qu'aimé par une dignité retrouvée ou en raison de cette estime même; elle sera fusillée quelques jours avant l'arrivée des alliés. Rocheron, lui, périra en se précipitant dans son château incendié à la suite d'une explosion. Et qu'importe, puisque avec la jeune relève tout va recommencer.

Nous retrouvons dans ce livre auréolé de poésie la psychologie attachante de l'attentif témoin des « Occasions perdues », avec cette nostalgie émue des temps révolus, cette sensibilité à l'actuel, et l'espoir coriace par delà le désenchantement. — S. B.

La double confidence, par *Jérôme et Jean Tharaud;* in-16, 256 p. (Plon). — Double sans doute, mais non pas plus étendue qu'on ne devait attendre d'eux; et c'est dommage, car ils auraient beaucoup à nous raconter. Ils se bornent ici à nous raconter leur carrière d'écrivains : les épisodes, et la méthode. Ils ont la sagesse de suivre de près leur expérience directe; c'est très vivant, et très excitant. — S. P.

Julietta, par *Louise de Vilmorin;* in-16, 256 p., 360 fr. (Gallimard). — Un conte; un vaudeville, mais précieux; un divertissement. Un peu Giraudoux, un peu René Clair plutôt. Frivole peut-être, gratuit sans doute; et charmant. — S. P.

La mort en face, par *Emmanuel Roblès;* in-16, 224 p. (Ed. du Seuil). — Trois nouvelles. Trois nouvelles espagnoles, et qui ont en effet pour thème commun : la mort en face. Si ses héros ne rusent pas avec la mort, ou avec certaines attitudes qui comportent la mort, Emmanuel Roblès ne ruse pas avec ses héros. Le récit est dur, bref, rapide, claquant, dense, fort cruel; et tous ses effets, qui sont d'une puissance et d'une *présence* rares, viennent de ce qu'il se refuse rigoureusement à l'effet. — S. P.

Lettres de France, par *Marcel Arland;* in-16, 320 p., 420 fr. (Albin Michel). — Titre subtil : ces études sur nos lettres, et presque toujours sur nos lettres contemporaines, ont paru pour la plupart à la *Gazette de Lausanne,* comme chroniques et presque comme lettres. Une lettre est à l'image de l'épistolier : ce sont les nuances de l'esprit et de la sensibilité de Marcel Arland que l'on retrouve ici, plus encore que des jugements motivés ou que des informations. Ce qui explique que, contrairement à l'usage, le livre ait beaucoup plus de portée et de résonance que, lus isolément et au jour le jour, les articles qui le composent. Marcel Arland ne passait pas, jusqu'ici, pour un polémiste : il a les griffes d'un grand félin; on s'en aperçoit quand, à propos de M. Julien Benda, il les sort. — S. P.

Sainte Catherine, par *Philippe Héduy;* in-16 double couronne, 192 p., 295 fr. (Gallimard). — Une *Education* façon 51 : cette pochade acidulée d'une intrigue mondaine est tant soit peu frelatée. Catherine sur piédestal, à l'épreuve, ne garde pas son nimbe. C'est léger avec profondeur, sentimental avec réalisme; adroit, irritant, plaisant (en dépit de quelques négligences — ou prétentions? — de style) : on attend ce fruit vert à la maturité. — S. B.

Les Membres de la famille, t. IV : **Un air de jeunesse,** par *René Laporte,* in-8° couronne, 272 p., 390 fr. (Julliard). — Un comte de St-Oyen placé brusquement en face des réalités de la vie contemporaine, un homme mûr devant un fils qui semble trahir la noblesse de la famille à laquelle il appar-

tient, cherche à sauver ce qu'il voit de plus pur autour de lui, la modestie d'un amour clandestin. Cet épisode, en marge du roman, est assez terne. — A.-M. B.

Petit-Jour, par *Marie Noël*, in-16, 175 p., 300 fr. (Stock). — Marie Noël sait exprimer en poète la vie intérieure qu'un jeune enfant prête aux choses et aux gens. Ces souvenirs d'une enfant infiniment sensible et fragile ont la délicatesse de la petite fille qu'elle a été. — A.-M. B.

Rhapsodie persane, par *Khosro Varasteh*, in-8° couronne, 272 p., 300 fr. (Laffont). — La variété des péripéties qui se succèdent dans ce roman, leur saveur, leur humour, le charme et la fantaisie avec laquelle l'histoire est contée, l'abondance (presque monotone) des épisodes nous plongent dans une atmosphère de mille et une nuits moderne et rappelle un peu par ailleurs les contes de Voltaire. A travers la légèreté du ton, le charme du style, on devine une sensibilité d'artiste. — A.-M. B.

« Cézigue », par *Jean Fangeat*, in-16 jésus, 234 p., 240 fr. (Calmann-Lévy). — Une intrigue un peu compliquée mais amusante. La double personnalité — prolétarienne et aristocratique — du héros le fait errer d'un milieu à l'autre, imposteur malgré lui. — A.-M. B.

Chronique de l'usure, par *Jeanne Terracini;* in-16, 264 p. (Gallimard). — Ils s'usent, ils s'abiment dans le temps. Qui? ces habitants de quelque quartier d'Algérie, ces ombres errant et flottant sur un rêve d'existence. De très courts épisodes, quelques pages, parfois une page, parfois moins (a-t-on le droit de parler de simultanéisme?) Quelques noms reviennent, d'autres non. Mais... à quoi bon? — S. P.

Tout finit au port, par *Nicole Dutreil;* in-16, 236 p., 340 fr. (Gallimard). — Mais beaucoup de longues pages avant d'arriver au port. « Tout le fiel du monde et toute sa haine désespérée... » : mais non, mais non; on en voit autant tous les jours. — S. P.

Charles du Bos, par *Marie-Anne Gouhier*, préface de François Mauriac; 14 × 19,5 cm, 192 p. (Coll. « Essais d'art et de philosophie », Vrin). — Le livre a été écrit durant les quatre dernières années de Charles du Bos (mort en août 39), et avec son accord; la bibliographie a été mise à jour jusqu'en 1946; l'auteur elle-même est morte en 1948. Tous ces retards n'enlèvent rien à la valeur de cette étude, pieuse, précise, pénétrante et approfondie. — S. P.

Albert Camus, par *Robert de Luppé;* in-16, 136 fr. (Coll. « Artistes et écrivains du temps présent », Editions du Temps Présent). — L'auteur cherche, au cœur de l'œuvre de Camus, une position centrale, d'où il en analyse, d'une manière organisée, les grandes masses. Bonne et forte critique, même si on ne suit pas le critique dans toutes ses directions. — S. P.

Livres reçus : *L'Oiseleuse*, par Maurice Desselle (Julliard, collection la Porte ouverte); *Les Places étaient chères*, par le Sergent Lebat (La Table Ronde).

CINEMA

NORMAN MAC LAREN, OU LE NEO-CINEMA. — Au temps que John Grierson rassemblait une équipe de documentaristes sous l'égide de l'administration britannique des postes *(General Post Office)*, un jeune peintre surréaliste australien, Len Lye, se présenta à lui. Chance lui fut donnée de poursuivre les travaux de deux Allemands, les frères Oscar et Hans Fischinger, sur le dessin animé en synchronisation abstraite avec la bande sonore d'une musique préexistante. Saluons les frères Fischinger au passage — les frères Fischinger, et Hans Richter, leur compatriote,

qui, en même temps que des travaux de cette sorte, fit une tentative analogue, en prise de vues directe — auxquels l'on doit cet œuf de Christophe Colomb. Eux-mêmes s'inspiraient du premier défricheur, le peintre suédois Viking Eggeling. Oscar était certainement le plus doué des deux. Hans a mis ses recherches au service d'un certain mauvais goût, par l'introduction, notamment, d'une couleur, animée elle-même, mais dont la nécessité de synchronisation artistique échappe. Sauf erreur, il est l'auteur de la première séquence de *Fantasia*. Pour revenir à Len Lye, il réalisa plusieurs films, trois en tout, si je ne m'abuse, dont le plus connu est *Colour box*. Tous en couleur, tous sur du jazz. Aussi anglo-saxons que les travaux premiers des Fischinger sont germaniques. Ceux-ci allègres, désinvoltes, dénués de prétention; ceux-là, conscients, parfaits et quasi scientifiques. L'apport essentiel de Len Lye réside sans doute dans cet autre œuf de Christophe Colomb : la couleur convient au jazz. La vertu de ces œuvrettes est de diffuser la joie de vivre. Comme le dit Alain Resnais, qui en a fait l'expérience à domicile sur son écran minuscule, montrez *Colour box* à des invités qu'étreint la fatigue, et voici la conversation repartie grand train. Environ le temps que Len Lye réalisait ces films, un jeune Ecossais, étudiant des beaux-arts, Norman Mac Laren, soumettait un film d'amateur, son premier, au festival d'Edimbourg. Il y fut couronné des mains de son compatriote John Grierson, et invité par lui à se joindre à l'équipe du *General Post Office*. Len Lye lui-même s'efforçait alors à mettre au point une méthode d'écriture directe sur pellicule. Ce qu'il est advenu de lui depuis, nul ne paraît trop le savoir. Quand toutefois John Grierson fut invité par le gouvernement canadien à créer un Office national du film, il emmena Norman Mac Laren, qui reprit à son compte les travaux de son initiateur australien.

La plupart des films réalisés outre-Atlantique par Mac Laren commencent d'être amplement connus parmi les ciné-clubs de France et, autant que je le sache, de Grande-Bretagne. Je pense que les plus avertis des spectateurs n'y voient guère qu'un épiphénomène de l'art abstrait, qu'une banlieue cocasse du cinéma. A la vérité, dans ce domaine où prime la recherche expérimentale, au point que l'art y est consubstantiel à l'invention scientifique et donné par surcroît, il est difficile, dans l'ordre esthétique, d'avancer grand'chose, sauf à mieux connaître le procédé, et sauf à parier sur les normes dans lesquelles il se fixera, s'il doit se fixer un jour, ce qui ne peut se faire qu'en toute connaissance de cause; c'est-à-dire que ce pari même n'appartient qu'à

l'inventeur-auteur. C'est pourquoi, l'autre mois, à Bacharach, au cours de la troisième rencontre franco-allemande de cinéastes, aucune projection n'a été aussi fascinante, aucune projection n'a été aussi riche d'enseignements, que celle des principaux films de Mac Laren, présentés et expliqués par lui, d'une manière claire, modeste, et comme au ras de l'expérience. Il suffira que je m'en tienne au compte rendu.

Les travaux de Norman Mac Laren sont directement inspirés de ceux de Len Lye, pour une part, et, pour l'autre, de ceux de Serge Alexeieff. Ce dernier, un Russe réfugié au Canada, s'est naguère imposé à l'attention en réalisant une suite de gravures animées sur le thème d'*Une nuit sur le Mont-Chauve* de Moussorgsky. Sa technique réside dans le maniement d'une table de pointes d'épingles, qu'on ajoute et retire à loisir. Au Canada, Alexeieff a réalisé un film en noir et blanc — en noir, blanc et gris serait mieux dire, et le contraste des nuances dans cette palette restreinte a rarement été plus efficacement fixé — inspiré d'une vieille chanson française, dont le refrain — *c'est l'aviron, qui nous mène, mène, mène... c'est l'aviron qui nous mène en haut...* — devint quelque chose comme le leit-motiv familier du premier festival de Cannes. Partant de cette technique, Mac Laren a fait un nouveau pas en avant. Il s'est efforcé de restituer les divers états d'un tableau en cours d'élaboration, arbitrairement toutefois puisqu'il a travaillé sur une peinture achevée, d'ailleurs tout à fait affreuse : « l'Ile des morts », d'un artiste allemand. Lui-même explique ce choix par des raisons fortuites. Il se trouvait en Allemagne, la matière se prêtait à l'expérience. Celle-ci a pour objet d'introduire des changements d'ombres et de couleurs qui ne concernent pas le seul arrière-plan, soit ce qui correspond au décor du dessin animé. Ce film est intitulé *A little phantasy.* Toujours dans la tradition d'Alexeieff, Mac Laren est allé plus loin encore. Les deux dernières tentatives qu'il ait faites en matière de couleur animée — parmi celles du moins qui soient parvenues jusqu'à l'audience européenne — sont aussi le dernier état de la question. L'une est intitulée *La poulette grise*, l'autre *Hen Hop.* L'une et l'autre ont en effet des poules pour personnages exclusifs, mais elles se présentent comme la pile et la face, comme les versants contrastés et jumeaux, de la même expérience. La *Poulette grise* est conçue sur un charmant motif musical du folklore canadien français, d'une naïveté ouverte; *Hen Hop* est une amusette d'adultes, au point de rencontre du jazz et de l'art abstrait, où il semble que l'auteur se soit bien amusé lui-même, et où fourmillent de joyeux gags, plus drôles d'être délivrés de tout

contexte narratif. Cependant, la *Poulette grise* est le film qui fixe le mieux l'état présent de la question. Le fond demeure identique dans son dessin. La poule elle-même, selon les rimes des différents couplets, apparaît chaque fois dans une tonalité différente, mais sans jamais être fixée exactement, sans temps d'arrêt. La démonstration est magistrale. Le procédé consiste à modifier peu à peu la tonalité du pastel, cependant que, pour donner l'impression de perspective en synchronisation musicale, la camera s'approche et s'éloigne en travellings verticaux, avant et arrière, au-dessus du dessin. Puis, toujours dans la ligne technique d'Alexeieff, mais, esthétiquement, dans le joyeux style abstrait de Len Lye — on dit Len Lye par souci de situer l'histoire du sujet et parce que nous ne sommes pas encore parvenus au stade d'une rigoureuse discrimination critique — : *Fiddle de dee,* qui est une autre « boîte de couleurs », et les couleurs surgissent de la boîte comme des diables, avec plus d'allégresse que de rigueur, sur une aigrelette musique à deux instruments.

Le plus décisif apport de Mac Laren est toutefois le perfectionnement qu'il apporte aux méthodes de Len Lye. Dans *Stars and stripes*, c'est cette technique qu'il emploie, en synchronisant des formes abstraites, directement peintes sur la bande image, avec l'hymne américain. C'est l'invention du cinéma sans camera. Norman Mac Laren a réalisé ce qu'avait entrevu Len Lye. Il y a ajouté une autre libération, qui est sa découverte propre. Celle du son. En ce sens, du moins, qu'il peint aussi sur la bande sonore, et par là qu'il n'est plus soumis, ni aux lois de l'acoustique ni à la nécessité instrumentale. Deux tout petits films (aucune bande de Mac Laren dont la projection dure plus de dix minutes), *Dots* et *Loops*, sont les témoins les plus connus de cette invention. Ce sont naturellement des œuvrettes rudimentaires, faites de points et de courbes, comme le veulent les titres, des points et des courbes qui apparaissent, dans des tonalités oranges ou vertes, apparaissent et éclatent sur une néo-musique, faite de bruits discontinus. Pour donner à l'invention son plein sens, Mac Laren est allé jusqu'à ne peindre que la bande sonore. Alors, sur un écran blanc, sont projetés des sons, qui surprennent et qui grattent l'oreille. Ce n'est pas tout. Le plus curieux film de notre Ecossais, que nous n'avons pas vu à Bacharach, a été mis en chantier au Canada et complété à Londres, et il n'est pas la moindre originalité du festival de Grande-Bretagne. Il s'agit encore d'une bande entièrement dessinée, mais dont le son est émis des quatre coins de la salle.

C'est peut-être toute une esthétique du XXI[e] siècle que ces films

annoncent. Peut-être. En marge des problèmes centraux du siècle dont la tyrannique et sombre évidence pèse sur tous, ceux de vie et de mort, il semble quelquefois que s'amorce la saine espérance d'une décentralisation culturelle — jeunesses musicales, ciné-clubs, compagnies théâtrales — et que naissent des collectivités intelligentes, qui aient chance d'échapper à l'opium et au moule. Dans cette perspective, les inventions dont le point provisoire d'aboutissement se nomme Norman Mac Laren présentent le caractère salvateur d'un art qui retourne à la vocation artisanale, et le caractère paradoxal d'un cinéma qui libère le cinéma, presque d'un cinéma contre le cinéma, au sens où les ennemis du cinéma entendent le cinéma. Entre parenthèses, on saisit là — comme on peut le saisir presque partout ailleurs, du reste, pour peu qu'on s'y applique — que la spécificité du film, un peu naïvement proclamée par Claude Mauriac, est moins décisive que son contraire : la plasticité. Fermée la parenthèse. Mac Laren ne libère pas vraiment le son — guère plus, peut-être, que l'orgue n'efface toutes les combinaisons instrumentales — mais, en revanche, il libère le dessin animé. Un animal, un nom, une marque de fabrique désignent aujourd'hui le dessin animé. Il y a des Fleischer, des Disney, des Walter Lantz, des Tex Avery, comme il y a des Ford, des Renault, des Austin. Le pivert de Walter Lantz est un nerveux, joyeux animal, le plus débridé fâcheux de cette mythologie, et si l'on veut l'incarnation cocasse de la libre entreprise : mais il se ressemble de film en film, comme la bouillabaisse à la bouillabaisse. Les rares tentatives d'auteurs dignes de ce nom sont vouées à l'échec dans le système mercantile actuel comme on en a eu la navrante confirmation dans l'impossibilité où Paul Grimault se trouve de terminer lui-même *La bergère et le ramoneur*. La porte de sortie apparaît, après le renoncement à l'appareil technique compliqué, aux charges d'administration, au labeur collectif ingrat, c'est-à-dire quand Mac Laren retrouve la leçon de Reynaud et rend le dessin animé aux soins exclusifs de l'artisan. Cette libération est due elle-même — ce n'est pas le moindre paradoxe — à l'institution d'Etat, l'Office canadien du film, qui ne mérite pas les moindres félicitations, pour avoir donné sa chance au meilleur pionnier de l'avant-garde. Il ne s'agissait sans doute que d'alléger des programmes didactiques — la plupart des films de l'Office étant produits à des fins de propagande ou d'éducation et projetés dans les villages d'un pays-continent. Mais le résultat échappe à l'Etat canadien comme il échappera à Mac Laren lui-même. A la vérité, le jour prévisible et peut-être proche où s'en empareront les jeunes peintres et musiciens du siècle,

et pour peu que se développe encore cette seconde clientèle, celle des ciné-clubs, qui est la meilleure chance du cinéma — ce jour-là s'ouvrira un heureux chapitre de sociologie culturelle.

Les possibilités éducatives ne sont pas la moindre moisson offerte au film peint sur pellicule. En Chine, où il fut chargé par l'Unesco d'une mission d'enseignement, Norman Mac Laren a prouvé que son néo-cinéma peut, aux moindres frais, accomplir, dans un continent illettré, des tâches admirables, notamment dans le domaine de la prophylaxie sociale. Il en est revenu persuadé que le moment historique n'est plus à l'art abstrait — et c'est pourtant à de nouvelles tentatives d'art abstrait, liées à de nouvelles découvertes, qu'il s'est efforcé depuis. L'enjeu me paraît être considérable, sur l'un et sur l'autre tableau, celui du renouveau de la culture moderne, et celui des siècles que l'Asie va combler plus ou moins vite. Naturellement, à peu près tout est encore à entreprendre, dans les deux domaines, et je ne voudrais pas accabler le gentil Mac Laren — trente-sept ans, brun, bouclé comme le mouton — sous le poids écrasant de ce que Voltaire nomme ironiquement les dernières conséquences. Mais deux voies sont ouvertes, et vient le jour, pour me répéter, où lui-même n'y pourra plus rien.

Jean Quéval.

Une semaine italienne. — Une initiative sans précédent, sauf erreur, dans l'exploitation française : la semaine italienne du *Cinéma d'essai*. Un film différent chaque jour, et tous inédits. Chacun précédé de courts métrages de même nationalité. Le critique du *Mercure* y voit un peu plus clair, et compte consacrer prochainement une étude d'ensemble au jeune cinéma italien. Ce qui est beaucoup plus important : le *Cinéma d'essai* annonce une semaine britannique à la rentrée, suivie d'une semaine suédoise.

Christ interdit. — Le film de Malaparte. Certainement à voir. Il en sera question dans l'essai sur le cinéma italien.

Reprises. — Des reprises — bonnes ou mauvaises, bonnes pour la plupart — envahissent les Champs-Elysées. Pour les conséquences sur la production, il faudra voir. Du moins témoignent-elles, par le succès qui leur est fait, qu'il entre quelque discernement dans le goût du grand public. La seconde clientèle, celle du cinéma, s'élargit. Celle du ciné ne disparaîtra pas, bien sûr. Deux de ces reprises sont à signaler car elles donnent leur nouvelle chance à des films-repères injustement oubliés jusque-là : *Drôle de drame* et les *39 marches*.

Le roi du tabac. — Mise en scène de Michael Curtiz. S'il n'y avait pas eu le sujet de *Citoyen Kane* et le style narratif des *Ambersons*, ce film ne serait pas loin d'être grand. L'écriture des œuvres américaines ambitieuses tend décidément à s'étirer de plus en plus. Excellence de Gary Cooper.

L'ange à la trompette. — Un *Cavalcade* autrichien de Karl Harkl. *Cavalcade* était une réussite parce que c'était un film anglais — le sujet étant celui de la continuité, la durée pulvérisée par l'ellipse, et la larme à l'œil par la litote. Tous traits anglais inassimilables à l'univers germanique. *Cavalcade* était comme un archétype inimitable. Les Autrichiens s'y sont frottés et piqués un peu.

Il y a des longueurs, des effets attendus, etc. Néanmoins, la bonne foi et la droiture chrétiennes de l'entreprise, la sincérité du jeu (Paula Wessely et Maria Schell notamment), l'incarnation nuancée des personnages porte-flambeaux, et peut-être la présente pauvreté du cinéma germanique, font que le film mérite la mention.

La passante. — D'après un roman couronné de Serge Groussard, un film d'Henri Calef qui se déroule en majeure partie sur une péniche. Tout ce qui baigne dans l'eau est fort bon, par les cadrages et le montage (sinon par les raccords). On est dans la péniche. Hors de la péniche, tout sonne faux. Maria Mauban est belle, Jean Vidal est beau. Interprétation théâtrale d'Ivernel, le vilain de la péniche. Henri Calef tournera peut-être un grand film, un jour.

Les amants de Brasmort. — Marcel Pagliero n'a pas retrouvé la fraicheur de son premier exercice de style, *La nuit porte conseil*, l'une des œuvres les plus personnelles et les plus sensibles du récent cinéma, l'une des plus *heureuses*. Cette fois — une autre histoire de péniches —, son sujet paraît lui avoir pesé assez souvent. La narration est lente, assez appuyée même, quelquefois, avec de bons détails à la Renoir. Certains morceaux sont outrageusement manqués (Rouen, par exemple). L'impression, aussi, du film bâclé et du manque de moyens. Si Nicole Courcel ne fait pas oublier la Marie du port, ce n'est pas sa faute. Le thème est attachant, à la réflexion. L'usure est pratiquée même parmi les gens simples, comme on dit. Les personnages sont du répertoire, avec parfois une touche haute en couleur et qui les individualise.

Quatre dans une jeep. — La jeep parcourt le secteur international de Vienne. Nul besoin de nommer les quatre occupants. C'est le piège du scénario théorème, avec des types nationaux escomptés. Le genre cinéma cybernétique. Quand on aura perfectionné le manche à balai à raconter les films, on aura *Justice est faite*, avec une bonne mixture de jurés de tous poils. Mais je m'éloigne. Leopold Lindtberg a partiellement surmonté la difficulté en humanisant les types. Pour la couleur viennoise, il doit beaucoup à son opérateur. Il y a des scènes émouvantes, et un certain penchant au vaudeville hors de propos dans les scènes jouées par Paulette Dubost. Objectivement, ce sont les alliés qui jouent un mauvais tour aux Russes en aidant un prisonnier évadé. L'idée centrale, c'est qu'il y a quelque humanité chez les sous-officiers occidentaux; leur collègue ne connaît que des ordres. La thèse est portée par une observation qui paraît sincère. On y peut tout de même voir de l'huile sur le feu.

La chute de Berlin. — L'Histoire selon la Propagande. Elle est individualisée dans quelques types, concrétisée dans quelques images de la bataille, faite par les politiciens. Des comédiens interprètent Staline, Molotov, Kalinine, Hitler, Gœring, Gœbbels, Churchill, Roosevelt, etc. De quoi penser. Staline est le bon dieu paysan, le calme même. Hitler est un épileptique qui est tout le temps épileptique. Pour les hommes d'Etat russes, la transcendance par le réalisme; pour les nazis, mime et caricature (drôles, du reste). L'ensemble est lent, naïf, soigné, habile dans la propagande à des fins intérieures, et point antipathique. La couleur ne choque pas. Je parle de la première partie, qui se termine à Yalta. La *Chute de Berlin*, seconde partie, est encore interdite par la censure française.

L'étrange Mme X. — Quel cinéaste jettera la première pierre à Jean Grémillon pour avoir tourné un sujet indigne de lui?

Les contes d'Hoffmann. — Estimable et excitant pour des raisons théoriques (correspondance entre les arts, cinéma-caméléon, cinéma boulimique, vulgarisation, etc.). Les raisons préexistaient; elles subsistent. Ce film est hideux.

RADIO

RIEN SANS ART. — Je crois bien que c'est à propos de Racine que la question est venue dans la conversation. Notre ami, qui est l'un des premiers radiophonistes de France, qui a blanchi dans

les studios, rappelait qu'André Gide avait loué Racine d'avoir fait triompher dans son théâtre « une convenance sublime », d'avoir fait franche œuvre d'art.

— Dans la radio, avait-il ajouté, il y a aussi une convenance à rechercher. Elle n'est pas sublime, mais aérienne. On n'y doit rien faire sans art.

Nous le savions ami du paradoxe : aussi l'avons-nous poussé par amusement plus que par désir d'être persuadés.

— Dans une interview improvisée devant le micro, dit quelqu'un, je cherche vainement l'art.

— Toute improvisation, repartit notre ami, doit être bannie de la radio. Rien de plus fastidieux qu'une interview toute crue. Les honnêtetés, les compliments et les mercis de l'interrogateur sont peut-être nécessaires; mais il est assurément nécessaire qu'il nous les épargne. L'interrogé, même s'il a quelque chose d'intéressant à dire, en dit peu et le dit mal. La bonne interview ne donne que de la substance et la dit sans traîner : elle doit être préparée.

Le reportage direct d'une épreuve sportive de quelque durée n'est tolérable que pour un très petit nombre; un montage bien fait de dix minutes intéressera tout le monde.

— Que pensez-vous, lui dis-je, des séances publiques?

— Un public présent vivifie un programme de variétés. Mais il est aisé d'oublier que la séance est faite, non pas pour mille spectateurs, mais pour un million d'auditeurs. On fait rire le spectateur par des moyens qui échappent à l'auditeur. Il arrive à l'artiste, sous le vent du succès, d'enfler ses plaisanteries. Elles sont bien accueillies d'un public résolu à s'amuser; mais elles font un tout autre effet, à cent lieues de là, dans le cercle de famille assemblé autour du récepteur. La plupart du temps, heureusement, la séance est enregistrée pour être postdiffusée.

— Postdiffusée?

— C'est un mot nouveau, mais qui fait son chemin. Je préfère *postdiffusion* à *émission différée*, qui a un fâcheux petit air rond-de-cuir et P. T. T.

— L'enregistrement, il est vrai, permet un montage.

— Et monter, c'est choisir, c'est-à-dire faire œuvre d'art.

En matière de théâtre, poursuivit notre radiophoniste, chacun sait que la transmission pure et simple d'un spectacle est une hérésie. On y persiste, parce qu'il est excitant pour un auditeur isolé au sein des vastes campagnes de participer par l'ouïe et sans bourse délier à la représentation dans une salle de Paris et par des vedettes de la pièce que son journal a célébrée. En faveur

de quoi il admet que le jeune premier allant se jeter aux genoux de l'objet aimé fasse si bien sonner les planches que d'évoquer une charge de cavalerie.

Non, le théâtre fait pour la scène ne peut convenir à la radio sans un supplément d'art. Il en va de même pour le cinéma. C'est une bonne idée que de diffuser des abrégés des nouveaux films. Le film est lui-même un montage, et le bon dialogue de cinéma, sobre et dense, est un bon dialogue de radio. Mais la transposition pure et simple est décevante : le son est mauvais et il y a des silences intolérables. Il faut refaire en studio les scènes essentielles du film avec les mêmes acteurs.

L'un de nous hasarda :

— Mais n'entends-je pas tous les jours, aux informations de la radio, les mêmes phrases que je vais retrouver un peu plus tard dans mon journal?

— Vous les entendez et vous ne devriez pas les entendre. Le style des dépêches d'agences, avec leurs incidentes, leurs guillemets, et qui vont souvent du particulier au général, vaut pour l'imprimé et ne vaut pas pour le micro. Faute de temps ou de conscience, on ne traduit pas dans le style de Voltaire, et l'on manque son but. Qui veut informer l'auditeur doit commencer par informer l'information.

J'irai plus loin. Prenons le cas le plus simple, celui de la causerie, celui du monsieur qui parle tout seul devant un micro. Son temps doit être mesuré sur l'attention d'une ouïe aveugle. Il doit donner l'impression de l'improvisé et se garder d'improviser, parce que l'art seul éloigne l'obscur et l'inutile.

— A la radio, selon vous, rien ne vaudrait donc sans un peu ou beaucoup d'art?

— C'est la leçon de ma carrière. Au reste, cette « double absence » dont a parlé Louis Lavelle, cette « sorte de suzeraineté sur le son » que confère l'enregistrement, tout ne nous montre-t-il pas que le royaume de la radio est au delà de la vie réelle?

A. Dubois La Chartre.

ARTS

TOULOUSE-LAUTREC AU MUSEE DE L'ORANGERIE ET A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE. — La Bibliothèque Nationale et les Musées Nationaux commémorent le cinquantième anniversaire de la mort de Toulouse-Lautrec par deux expositions : au

Musée de l'Orangerie, les peintures et les dessins, au Cabinet des Estampes, les affiches, les lithographies, les lettres, souvenirs et photos.

Le Musée d'Albi participe largement à ces présentations, ainsi que plusieurs musées d'Amérique, d'Europe, et quelques collections particulières. L'ensemble est éblouissant. Un seul regret : la séparation de ces œuvres en deux catégories. Chez Lautrec, tout est de la même veine. Dessins, lithos, affiches, peintures, tout se tient et se succède dans un ordre qui n'est pas toujours celui que l'on attendrait, puisque avant de faire un dessin, Lautrec passait parfois d'abord par la peinture, dans « Yvette Guilbert saluant », par exemple. On aurait plaisir à voir côte à côte toutes les œuvres de même inspiration.

Mais, cette fois, mieux qu'à l'exposition des Arts décoratifs de 1931, on peut considérer Lautrec dans le recul de l'histoire. On peut savoir maintenant s'il fut seulement une unité dans un groupe d'artistes excellents, ou s'il fut un des plus grands, créateur de style.

C'est le premier rang qu'il faut lui accorder, bien qu'il n'ait jamais tenté de devenir chef d'école. Certes, il n'échappait pas au climat de son époque. Cette deuxième moitié du XIXe siècle, si féconde, si batailleuse, fournissait aux jeunes artistes matière à exaltation. Derrière eux et autour d'eux foisonnait la bonne peinture. Ils n'avaient qu'à choisir leurs maîtres. C'est Degas qui attira d'abord Toulouse-Lautrec et qui le déclara « du bâtiment ». Van Gogh fut aussi l'ami de Lautrec; Forain, Renoir, marquèrent sa peinture. La peinture claire triomphait alors de la peinture sombre. Et la peinture de Toulouse-Lautrec est si claire qu'elle demanderait souvent un fond plus sombre que celui de l'Orangerie. Il procédait par touches légères, sans épaisseur, sans empâtement, utilisant, après les tracés parallèles, la courbe d'un contour réduit à une ligne impérieuse, sans se soucier de garnir la toile ou la feuille. Telle « Petite fille lisant » de Lautrec paraît la sœur d'une Fillette de Renoir.

Ces filiations doivent être marquées, aussi bien que les attaches qui relieront plus tard Toulouse-Lautrec à Matisse et à Bonnard. Elles situent Lautrec, elles font de cet homme hors série un homme de son temps, mais elles n'enlèvent rien à l'originalité de son œuvre. C'est d'abord dans le choix du sujet que cette originalité s'affirme résolument. En pleine période impressionniste, marchant à contre-courant, Toulouse-Lautrec se détourne du paysage et ne s'intéresse qu'à la figure. Focillon disait que, pour lui, « tout est physionomique, même l'inanimé, la masse inerte, l'aveugle chaos

de l'objet ». Son goût pour la figure lui faisait faire un jour à Joyant, du haut de la tour du château d'Amboise, une véritable profession de foi. « Seule, la figure existe, le paysage n'est et ne doit être qu'un accessoire. Le peintre paysagiste pur n'est qu'une brute, le paysage ne doit servir qu'à faire mieux comprendre le caractère de la figure. Corot n'est grand que par ses figures, et ainsi de tous, de Millet, de Renoir, de Manet, Whistler, et quand les peintres de la figure font du paysage, ils le traitent comme un visage... »

Où Lautrec plaçait-il ses modèles? Jamais au grand jour, dans la lumière du plein air. Mais dans l'éclairage abstrait et diffus des bars, des cafés-concerts, des maisons closes, des logis feutrés. Il n'y a à peu près pas de soleil dans son œuvre. Comme un animal inquiet qui recherche les coins d'ombre, Lautrec redoutait la campagne. Il se plaisait aux lieux où des présences humaines peu farouches lui apporteraient chaleur et apaisement.

D'où lui venait cette obsession du visage humain? Peut-être du tourment que lui causa toujours sa propre image. Cette image était un désastre. Jules Renard, dans son journal, en laisse un portrait qui ne veut pas être méchant : « Un tout petit forgeron à binocle, un petit sac à double compartiment; des lèvres épaisses et des mains comme celles qu'il dessine avec des doigts écartés et osseux, des pouces en demi-cercle... Il fait mal d'abord, par la petitesse, puis se montre très vivant, très gentil, avec un grognement qui sépare ses phrases et soulève ses lèvres, comme le vent les bourrelets d'une porte. » Les quelques photos qu'on possède de lui sont désespérantes. La double fracture de ses jambes qui survint pendant son adolescence et qui l'empêcha de grandir, n'est pas seule responsable de son aspect physique. Tout en lui est disproportionné : ses petits bras courts, son torse étroit, ses épaules fuyantes, ses doigts larges, sa grosse figure aux lèvres renflées. L'infirmité des jambes qui l'obligeait à s'appuyer sur un crochet de fer, ajoutait une disgrâce nouvelle à cet ensemble disgracieux. Seuls, les grands yeux, tristes et beaux, malgré les lorgnons, échappaient à la malédiction.

Dans quelle mesure le génie est-il parvenu à atténuer cette humiliation fondamentale? La gloire n'empêchait pas Lautrec d'être tourné en dérision par des inconnus. Il portait en lui deux personnages et n'arrivait sans doute jamais à les accorder.

On a voulu voir dans la souffrance perpétuelle que faisait endurer à Lautrec un physique ingrat la raison de sa puissance caricaturale. Y aurait-il, dans la rigueur implacable de son trait, une sorte de revanche détournée contre ceux et celles dont la mode exaltait

le charme et le talent? Etait-ce le mobile profond d'une stylisation aussi sévère, parfois aussi cruelle? L'homme n'était pourtant pas méchant. Moins dur que Degas, accessible à la tendresse, il donne souvent à ses modèles (Femmes de maison, Poudre de riz), une expression de tristesse désespérée où l'on sent transparaître comme une pitié fraternelle. Mais il est emporté par son désir de stylisation, par sa volonté de tout ramener à un trait essentiel qui exprimera à la fois la ligne, le volume, le mouvement, le sentiment. Toulouse-Lautrec a d'abord puisé dans les estampes japonaises le goût de la concision, des coloris délicats et austères, l'art d'user harmonieusement des plages non recouvertes. Puis il a essayé de dépasser encore le dépouillement des Japonais. Ses plus célèbres affiches sont réalisées avec une extraordinaire économie de moyens : quelques courbes, quelques rehauts de noir, deux ou trois touches de couleur; du jaune, du bleu, du blanc parfois, et c'est tout.

En peinture, il utilisait fréquemment, comme support, le carton qui donnait plus de chaleur que la toile aux surfaces inemployées.

De la stylisation à la caricature, il n'y a qu'une faible distance. C'est pourquoi les modèles de Lautrec furent déconcertés par leurs portraits. On retrouve, dans les deux expositions, de nombreuses images des célébrités que fréquenta Lautrec : Lender qui dansait le boléro, Jane Avril, la Goulue, la Clownesse Cha-U-Kao, May Belfort et May Milton, Bruant, Lavallière. On retrouve surtout Yvette Guilbert aux gants noirs dont Lautrec consacra la gloire par des lithographies et des affiches.

Il allait tous les soirs voir jouer ses modèles. Après la représentation, il continuait à les observer dans des conversations particulières, notant leurs gestes et leurs expressions. Ainsi, rejetant les attitudes banales, il donnait à ses personnages un caractère plus affirmé, tiré de leur mimique et de leur jeu. C'était comme une nouvelle création. On le voit bien en considérant les photos d'Yvette Guilbert, si différentes des crayons de Lautrec, et si banales. Le peintre et l'écrivain réussissent parfois à faire affleurer les ressorts secrets d'un individu, à révéler les sources profondes de la vitalité d'un être. Ces interprétations ne furent presque jamais du goût des modèles. Peu de gens préfèrent le style à la beauté, surtout quand le style s'apparente à la caricature.

Francis Jourdain rappelle un mot de Lautrec : « Dites ce que vous avez à dire. » On ne saurait mieux exprimer et avec moins d'emphase ce que fit Lautrec dans sa courte vie.

Lucie Mazauric.

MUSIQUE

***MADAME BOVARY* A L'OPERA-COMIQUE.** — J'en fais l'aveu : l'idée de porter *Madame Bovary* au théâtre m'avait toujours paru insoutenable : les qualités mêmes du roman semblent tout à l'opposé de celles qu'il faut dans un ouvrage destiné à la scène. L'auteur dramatique doit condenser en quelques épisodes toute la vérité psychologique d'un caractère que le romancier prend le loisir de développer en variant à sa guise les situations et les lieux. Si la règle des trois unités n'est plus depuis longtemps une contrainte, du moins faut-il faire tenir entre neuf heures et minuit toutes les explications sans lesquelles la péripétie paraîtrait absurde, car elle perdrait toute vraisemblance. Et c'est de là que vient sans doute l'abondance des mauvaises pièces tirées d'excellents romans. Ceci dit, il faut convenir que si les musiciens s'étaient montrés si scrupuleux, le théâtre lyrique serait privé des plus grands chefs-d'œuvre de son répertoire : que reste-t-il de la *Carmen* de Mérimée dans le livret de Meilhac et Halévy? Un peu moins que rien. Mais pourtant la musique de Bizet nous restitue la gitane en dépit des librettistes. A la fadeur du texte, elle substitue la violence passionnée de la fille qui n'obéit qu'à ses instincts et qui compte ses amants « à la douzaine ». Il ne faut pas oublier cette vérité d'évidence : dans un ouvrage lyrique, quelque nom qu'on lui donne et quelle qu'en soit la forme, c'est le musicien qui a la tâche d'exprimer ce que les paroles ne peuvent dire, puisque la musique, par ses moyens propres, en modifie profondément la signification usuelle; tantôt elle la prolonge, lui donne une résonance qui va beaucoup plus loin que le sens; tantôt, comme il arrive trop souvent, la déclamation lyrique, la prosodie, comme on dit, est mauvaise, et rend le texte inintelligible. Il ne convient donc pas de juger un livret comme on juge un drame ou une comédie parlés, et c'est « en fonction » de la musique, du parti que le compositeur a su plus ou moins adroitement tirer du support fourni par le librettiste, qu'il faut l'estimer.

Or René Fauchois a le grand mérite d'avoir donné à Emmanuel Bondeville un excellent livret de drame lyrique. A ce mérite, il en joint un autre : il lui fallait de toute nécessité condenser le roman de Flaubert sans lui faire perdre ni sa vraisemblance, ni son intérêt. Opérant sur un livre dont le sujet, les épisodes sont dans toutes les mémoires, il a su y pratiquer les coupures indispensables pour en faire tenir la substance dans les sept tableaux qu'il y a découpés. Il a su laisser aux caractères leur individua-

lité propre. Il n'en a modifié aucun. Il a, non sans beaucoup d'art, résumé certains développements en deux ou trois répliques, fait disparaître des comparses, réuni dans un seul personnage Lheureux, l'usurier de village, et le notaire Guillaumin. Il n'a laissé au clerc de notaire Léon qu'un rôle épisodique, mais suffisant pour qu'une simple allusion fasse comprendre au dénouement l'importance de ce rôle dans la suite des événements. Il a montré, tout en prenant ces libertés avec l'œuvre de Flaubert, un respect assez rare chez les librettistes. Et il a donné l'occasion à Emmanuel Bondeville d'écrire une musique profondément humaine, où l'on retrouve ce qui fait le prix du roman. Le mérite n'est pas mince, n'est-il pas vrai?

Au premier tableau, nous sommes au soir de la noce. Et immédiatement, le caractère des deux protagonistes se dessine : tandis que s'éteignent au loin les chansons avinées des convives, les nouveaux époux, laissés seuls, se contemplent, lui, beaucoup plus intimidé qu'elle. Elle parle, et laisse, dès les premiers mots, apercevoir son exaltation. Et tandis qu'elle rêve en tenant dans ses mains, son bouquet de fleurs d'oranger et le regarde tristement sous un rayon de lune, ce brave lourdaud de Bovary s'endort. Le tableau est complet, et la musique le colore des nuances les plus justes.

Un interlude symphonique prolonge la rêverie d'Emma, puis expose les thèmes qui vont apparaître dans le second tableau, l'Auberge du Lion d'Or à Yonville-l'Abbaye. Quelques années ont passé; Emma a vécu de plus en plus dans ses rêves, et elle a eu tout le loisir de savourer les déceptions que lui a apportées la vie conjugale. Parmi ceux qui attendent l'arrivée de l'Hirondelle, la diligence qui amène Bovary dans sa nouvelle résidence, — il y a là M. Homais, bien entendu, et Léon, le clerc de notaire — Emma ne trouve un peu de sympathie qu'en celui-ci. Rodolphe paraît un instant, remarque la beauté d'Emma sans même être vu d'elle; le curé Bournisien vient chercher son parapluie que l'Hirondelle doit lui rapporter. Exposition habile, le drame va maintenant pouvoir s'engager. Bien entendu, le musicien a caractérisé chacun des personnages : Lheureux qui, dans l'Hirondelle, a fait route avec M. et Mme Bovary, par un thème sarcastique, qui définit sa cautèle, sa ruse; M. Homais par un motif pompeux, emphatique. Au tableau suivant, comme chaque matin, Bovary part pour sa tournée, et Emma retrouve sa solitude désolée; Léon paraît. Elle pensait à lui, seul être qui dans ce village pourrait peut-être lui apporter le grand amour dont elle rêve. Hélas! il vient lui faire ses adieux. Et l'officieux Homais vient rompre le tête à tête au moment que l'aveu allait venir : la voiture attend Léon.

Il faut partir. Emma se désespère. Lheureux survient, offre de belles écharpes, des châles élégants... et du crédit. Lheureux connaît l'âme féminine.

Le quatrième tableau montre les Comices agricoles. Homais s'agite : il a composé les paroles de la cantate que chanteront les enfants des écoles à l'arrivée du préfet. Et c'est le moment que Rodolphe, profitant habilement de la fête, a choisi pour faire sa cour à Emma. Il lui offre de l'accompagner dans ses promenades à cheval. Bovary insiste pour qu'elle accepte : l'exercice lui fera du bien. Lheureux engage encore Mme Bovary à lui rendre visite : une élégante comme elle ne peut se passer de ses bons offices.

Au cinquième tableau, Emma est devenue la maîtresse de Rodolphe. De moins en moins elle s'accommode de la vie auprès de Charles, et vient trouver son amant pour le supplier de fuir avec elle. Rodolphe hésite, déconcerté par cette offre dont il mesure le péril. Il tient à sa liberté plus encore qu'à la réputation d'Emma, déjà fort compromise. Il feint de céder, mais lui remontre qu'une pareille aventure ne peut s'improviser, et qu'il faut préparer cette fuite à deux. Et puis, dès qu'elle est partie, il lui envoie la lettre hypocrite qui consomme la rupture.

Le dernier acte s'ouvre sur un décor représentant l'antre de Lheureux. Emma s'est endettée; le moment est venu d'acquitter ce qu'elle doit. Las d'attendre, Lheureux a fait procéder à la saisie du mobilier. L'affiche est apposée sur un pilier des halles. Emma, aux abois, supplie l'usurier. Peine perdue. Pourtant, il semble fléchir; mais ce n'est point la pitié qui l'émeut. Et crûment, il propose à la malheureuse un marché honteux. Indignée, elle s'enfuit et rentre chez elle pour absorber le poison. Dernière scène : l'abbé Bournisien vient de lui administrer les sacrements; elle va mourir devant Charles éperdu de chagrin. L'amour qu'elle avait vainement cherché était là, tout près d'elle, chez l'homme qu'elle méprisait, et qui pardonne, et qui mourra lui-même d'avoir tant aimé...

La partition d'Emmanuel Bondeville est d'une haute valeur : elle la doit avant tout à sa sincérité. Elle possède tout ce qui manque au *Consul*, dont j'ai parlé le mois dernier. Le compositeur a su faire dire à sa musique bien plus que les mots du texte sur lequel elle s'appuie ne peuvent exprimer. C'est son rôle — et c'est celui que bien peu de musiciens savent tenir : apporter ce complément de sens, cet enrichissement que la mélodie, l'harmonie, l'instrumentation peuvent donner, à condition d'être autre chose qu'un exercice de rhétorique pure. Emmanuel Bondeville s'est gardé de tout artifice; au contraire, il a trouvé des accents

d'une justesse qui ne se dément point au long des sept tableaux de son ouvrage. Sa musique est *humaine*, et c'est ce qui en fait le prix, d'abord — mais elle a de surcroît, cela va sans dire, les qualités qu'on attend d'un artiste en pleine possession de son métier. On le voit bien dans le prélude et dans les interludes symphoniques séparant les tableaux. Leur réunion en suite d'orchestre suffirait, au concert, à évoquer le drame, à faire renaître l'atmosphère où vit Emma, les circonstances qui la conduisent à la mort. La qualité des thèmes, leur pouvoir expressif, l'adresse avec laquelle ils sont traités, soit qu'ils s'opposent, soit qu'ils se joignent, montrent un musicien consommé. S'il n'ignore aucune des subtilités de son art, au moins sait-il ne les utiliser qu'en les faisant servir à lui donner plus de profondeur et plus de vérité.

La réussite a été complète. L'interprétation excellente y a concouru, et il faut en féliciter d'abord Albert Wolff. Il a dirigé l'orchestre avec une conscience et une fermeté qui ont trouvé leur récompense au soir de la première, où il a fait acclamer l'ouvrage. Louis Musy qui l'a mis en scène n'a point un moindre mérite. Il a trouvé pour chaque problème la solution la plus heureuse, celle qui était de nature à donner au jeu des acteurs plus de vérité simple. Mme Jacqueline Brumaire a été une Emma Bovary émouvante, naturelle, ardente et douloureuse; le dernier acte est, grâce à son jeu, grâce à la beauté de sa voix, d'une grandeur magnifique. Aussi excellent chanteur que comédien étonnant, M. Roger Bourdin a fait du rôle de Lheureux une composition inoubliable. Il lui doit un des plus gros succès de sa carrière, et ce succès n'est que la juste récompense de son talent si fin et si nuancé. MM. Rialland (Bovary) et Emile Rousseau (Homais) ont marqué ces personnages du sentiment le plus juste, et M. Michel Denz s'est tiré à son honneur du rôle antipathique de Rodolphe. Il n'y a que du bien à dire du reste de l'interprétation. Les décors de M. André Planson créent l'atmosphère normande avec la sobriété qui convient à l'ouvrage.

Le succès a été triomphal, et tel qu'on n'en avait pas vu depuis de longues années : tout le monde en fut heureux, car il est pleinement justifié.

René Dumesnil.

Vincent d'Indy, par *Joseph Canteloube* (Editions de l'Oiseau-Lyre, Louise B. M. Dyer, Monaco, 58 p.). — En attendant l'ouvrage beaucoup plus développé qu'il doit consacrer au maître dont on célèbre cette année le centenaire, M. Joseph Canteloube vient de faire paraître sous une forme succincte une excellente étude sur Vincent d'Indy. L'homme et l'artiste revivent en ces pages, et l'on y trouve un jugement parfaitement motivé des idées, des théories et de l'ensei-

gnement de Vincent d'Indy : J. Canteloube rapporte cette réponse que lui fit d'Indy, lorsqu'il lui confia son embarras devant une œuvre à laquelle il travaillait, et son dessein de prendre pour modèle un acte de lui : « Pourquoi prendre mon œuvre comme modèle? Cherchez donc simplement ce qui est en vous et n'écoutez personne!... » C'est pourtant ce maître que l'on s'est appliqué à montrer comme un sectaire! Une étude des œuvres, avec des exemples musicaux, et enfin un catalogue très soigneusement établi, forment la seconde partie de cet ouvrage remarquable.

Traité de contrepoint modal et tonal, par *A. Bertelin* (Editions musicales de la Schola Cantorum, 268 p.). — Ce qui m'a paru donner au Traité de Contrepoint que M. Albert Bertelin vient de publier aux Editions de la Schola une originalité et une valeur exceptionnelles, c'est que l'auteur ne se borne point à exposer les règles et à en montrer les applications; il va plus loin, et demande au passé d'expliquer le présent. Les exemples qu'il choisit dans l'œuvre des polyphonistes, depuis les origines de l'art sonore moderne, éclairent lumineusement un traité didactique et lui confèrent un intérêt historique considérable. On y suit en effet les transformations, les perfectionnements de cet art. Mais ce n'est pas tout : M. Albert Bertelin a montré avec autant de clarté les points de jonction, si l'on peut dire, du contrepoint modal et du contrepoint tonal. Il remarque l'intérêt qu'il y a à entraîner les élèves à se servir parallèlement des deux méthodes : ils en peuvent tirer des avantages positifs pour l'assouplissement de l'écriture. Un traité comme celui que nous donne M. A. Bertelin, aussi consciencieusement élaboré, témoigne d'une vaste culture. Mais ce n'est pas seulement l'érudition qui en fait la valeur, c'est, en même temps, l'art de rendre clairs les problèmes les plus complexes et cela est la qualité maîtresse d'un éducateur.

ALLEMAGNE

L'IDEE EUROPEENNE A BERLIN. — Au moment où l'idée européenne peut se matérialiser dans les faits, il importe de montrer sa progression rapide dans le domaine universitaire, dont on parle trop peu. Depuis assez longtemps déjà il existe une « Association internationale de l'Enseignement supérieur » et, en décembre dernier, deux cents recteurs ou représentants d'Universités du monde entier créaient à Nice l'« Association internationale des professeurs de l'Université »; son siège est à Paris, où réside son premier président, M. le Recteur Sarrailh. Les étudiants ont suivi leurs anciens, quoique avec un élan moins juvénile, et nous avons pu participer aux travaux du Congrès d'étudiants européens, qui siégea du 14 au 17 mai à Berlin, après y avoir prononcé le discours inaugural.

Le mérite du Congrès revient à la « Studentenschaft », c'est-à-dire au corps estudiantin de l'Université Technique située dans le secteur britannique, en particulier à MM. Jung et Gerth, qui en furent les animateurs. Pour apprécier leurs efforts à leur juste valeur il faut connaître les difficultés auxquelles se heurtent les étudiants berlinois, qui vivent dans des conditions matérielles très pénibles et sont en grand nombre obligés de gagner leur vie. Ceux de l'Université Technique ont créé une organisation

d'entr'aide, qui est un modèle du genre; elle s'appelle la T. U. S. M. A., ce qui veut dire que « les étudiants de l'Université technique font tout » (der Technischen Universitaet Studenten machen alles). Un coup de téléphone à 32.51.81 ou une lettre de New-York au n° 34 de la Hardenbergstrasse et vous aurez un étudiant pour remplacer votre chauffeur malade ou battre vos tapis, une étudiante pour vous servir de secrétaire ou de nurse ou même de mannequin, un interprète qui aura préparé le séjour de l'homme d'affaires pressé, fait pour lui toutes les démarches nécessaires et se chargera de lui depuis son arrivée à l'aérodrome. A-t-on besoin de figurants pour le théâtre ou de colleurs d'affiches, d'un orchestre pour un bal ou d'une équipe de travailleurs, les étudiants sont là, prêts à rendre tous les services qu'on peut attendre d'eux. Célèbre à Berlin, la TUSMA est connue jusqu'en Amérique et un an et demi après sa création, son éloge n'est plus à faire; elle mérite qu'on lui rende hommage et qu'on l'aide, ce qu'ont fait d'ailleurs les autorités françaises, dont les efforts dans le domaine culturel sont remarquables.

Ce sont donc des étudiants mûris par l'épreuve et gagnés à la solidarité humaine qui ont organisé le Congrès de Pentecôte auquel participèrent trente-quatre de leurs camarades; huit pays étaient représentés : l'Allemagne, l'Autriche, le Danemark, la Finlande, la France, la Hollande, la Sarre, la Suisse, et il convient d'ajouter les représentants de l'Université ukrainienne et des étudiants en exil, dont le sort est particulièrement tragique. Il ne s'agissait pas de créer un nouvel organisme, bien que l'Association internationale des étudiants ait son siège à Prague, ce qui rend tout travail pratiquement impossible, mais d'examiner les moyens de favoriser les échanges culturels, les voyages et les relations, et de permettre des études comparables dans les diverses universités européennes. Quatre commissions siégèrent parallèlement et présentèrent à une réunion plénière un certain nombre de vœux qui furent adoptés en général après discussion à une forte majorité.

Le résultat essentiel de ce Congrès, si l'on fait abstraction des contacts personnels toujours féconds, celui qui permet le plus d'espérer en l'avenir, c'est la création d'un « Bureau estudiantin européen » (Europaeisches Studentenbureau), dont le siège provisoire est à l'Université Technique de Berlin; il aura à sa tête un « Geschaftsführer » (M. Harry Gerth) de cette Université, et trois suppléants : MM. Aigner (Vienne), Paris (Dijon) et un étudiant belge. Sa tâche sera ample et délicate : exploiter les décisions du Congrès et en demander l'application à tous les organismes compétents, rassembler les renseignements utiles et

en assurer la diffusion, établir des relations entre toutes les Universités d'Europe et une liaison avec les Associations nationales, intervenir auprès de l'UNESCO et du Conseil de l'Europe pour obtenir certains avantages, tels que la carte européenne d'étudiant, etc. Dès que les résultats acquis le permettront, une commission de coordination sera réunie à l'Université européenne de la Sarre pour élaborer un programme d'action et, si c'est possible, préparer un Congrès plus vaste, chargé de prendre les décision définitives.

Ce qui frappait le spectateur dans les réunions de Berlin, c'était d'abord la parfaite courtoisie et la cordialité des relations entre les représentants des divers pays, malgré les différences de formation ou de situation ou même la divergence des points de vue pratiques, car si tous étaient d'accord sur le but, ils ne l'étaient pas sur les moyens, ni sur le rythme de l'action à entreprendre. Mais cette correction ne pouvait nous étonner; elle est de règle et devient vite une deuxième nature lorsque les intellectuels de pays divers se rencontrent. Beaucoup plus intéressante à nos yeux était la gravité qui domina les débats et qui fut particulièrement sensible lors de la dernière réunion plénière; pendant plus de quatre heures, sans lassitude et sans nervosité, dans un ordre strict et avec un sérieux qui aurait été pénible si parfois une boutade n'avait provoqué un éclat de rire général, toutes les questions furent résolues. Cette jeunesse estudiantine a souffert; elle a été victime de propagandes diverses; elle redoute de s'engager et semble ne s'enthousiasmer qu'à froid; elle est encore plus ou moins prisonnière de nationalismes que la politique et la presse souvent entretiennent, ou obsédée par un désir éperdu de neutralité à tout prix; elle a besoin de sympathie et de soins pour retrouver sa jeunesse.

Un point doit enfin être souligné; la politique, qui n'aurait pas été tolérée dans les débats, n'est intervenue en aucune manière dans les décisions prises. En s'efforçant de préparer et d'organiser le travail européen là où il est possible, c'est-à-dire dans l'Ouest, les étudiants ont toujours eu le désir de ne pas rendre impossible une collaboration avec leurs camarades de l'Est. Ayant combattu dans des camps divers, ils souhaitent visiblement n'avoir plus d'adversaires.

Ainsi à Berlin, la ville aux quatre secteurs, le centre névralgique qui a vu et qui voit encore la lutte de deux mondes, les étudiants ont affirmé leur volonté de faire l'Europe dans la liberté et dans la paix. Les résultats du Congrès sont modestes, mais prometteurs; il dépendra des gouvernements et des groupements internationaux

d'en extraire des possibilités d'avenir; sur le chemin qui conduit à l'Europe, l'essentiel est peut-être moins d'aller vite que de ne jamais s'arrêter.

J.-F. Angelloz.

Das Erlebnis und die Dichtung, par *W. Dilthey* (12e édition, Vandenhœck et Ruprecht, Gœttingen, 1951, 307 p. 11,80 et 13,80 DM). — Tous les germanistes de France connaissent l'ouvrage de Dilthey paru en 1906 et devenu classique : tous ont pris l'habitude de rechercher dans la poésie l'expérience vitale qui lui donna naissance; ainsi, par son titre même, ce livre a orienté les chercheurs littéraires dans une direction qu'ils suivent encore. Aussi salueront-ils avec joie la réédition qui vient de paraître; sous son vêtement neuf et seyant, c'est un compagnon de travail qui leur revient pour les aider dans l'étude de Lessing, Gœthe, Hölderlin, Novalis, les quatre poètes auxquels Dilthey appliqua sa méthode, son intelligence et sa finesse; ils lui feront fête.

Ungleiche Welten, par *Hans Carossa* (Insel-Verlag 1951, 342 p.). — Il y a peu de temps l'Insel-Verlag publiait en deux volumes sur papier bible les œuvres complètes de Carossa et l'on pouvait supposer que le poète avait renoncé à écrire; c'est donc une heureuse surprise que ce nouveau volume, dont la couverture de toile verte nous rappelle des œuvres anciennes. A vrai dire, nous n'aurions pas dû être surpris; en effet, pour une grande partie, l'œuvre de Carossa est le récit de sa vie; or, il nous manquait la période pour laquelle nous attendions précisément des précisions, la période hitlérienne; nous devions attendre l'œuvre que Georges Duhamel appelle « la chronique des saisons amères ». La voici : le poète l'a écrite de 1943 à 1948, donc avec un certain recul, qui lui permet une vision calme, mais ne l'empêche pas de souffrir, car il a vu sombrer l'Allemagne (et d'abord l'Autriche) en laquelle il avait foi. Ce livre est donc un document, un témoignage et une accusation; il fournit au lecteur bien des renseignements sur Carossa lui-même et sur son attitude, sur l'atmosphère de l'Allemagne hitlérienne et guerrière, sur l'occupation américaine; il le passionne et risque de l'angoisser, s'il pense à l'Allemagne d'antan, que l'auteur a évoquée dans ses livres antérieurs.

Les manants du Christ, par *Gustav Regler,* trad. par Gaston Floquet. (Calmann-Levy, 195, 299 p.). — Un titre attractif certes, mais qui crée un véritable décalage. De quoi s'agit-il? D'un épisode de la jacquerie allemande vers 1500; des paysans se sont révoltés et ils ont succombé en Alsace; leur chef, Fritz Joss, part en croisade contre les Turcs, puis revient pour fomenter une nouvelle révolte, qui échoue comme la première. Nous sommes loin d'une épopée, nous avons simplement un roman historique, l'évocation d'une époque où l'héroïsme armé d'une faux semble ne servir à rien. Et pourtant! Le titre allemand, « la semence », nous suggère que de cet héroïsme, inutile comme de la semence jetée en terre, une moisson naîtra : « si le grain ne meurt ». En pensant au titre gidien on appréciera mieux cette fresque historique, dont la fougue passionnée est sensible même dans la traduction.

Par delà le bien et le mal, par *Nietzsche,* trad. par G. Blanquis (Editions bilingues, Aubier, 1951, 419 p.). — Il y a cinquante ans Gide adressait à sa chère Angèle cette œuvre de Nietzsche qu'il aimait entre toutes. En voici une excellente édition bilingue capable d'aider également ceux qui entendent mal la philosophie en allemand ou l'allemand en philosophie. En effet, le texte est difficile à comprendre, plus difficile encore à traduire; c'est dire que nous devons rendre grâces à Mlle Bianquis, dont la traduction est très intéressante, comme à l'éditeur qui risque la publication.

Place-forte Königsberg, par *Louis Clappier* (Julliard, 230 p.). — Un romancier allemand nous avait fait revivre Stalingrad, un romancier français, qui a certainement connu son devancier, revit pour nous Königsberg, où les hasards de la captivité l'avaient déporté. Louis Clappier conte d'abord certains épisodes en apparence sans lien aucun, mais qui

aboutissent tous à Königsberg comme au centre d'un réseau. Puis il nous installe dans la place forte investie; elle se défend avec vaillance, mais attend sa chute, connait ensuite des semaines de répit surprenantes avant de succomber sans gloire et sans panache. Ce n'est pas à proprement parler un roman de guerre, mais un fort bon récit, vivant et émouvant, où l'auteur nous conte la guerre vue par un prisonnier qui n'attend d'elle que la libération; les prisonniers français l'avaient bien méritée.

Naissance d'une Allemagne démocratique, par *Jacques Nicolle* (Editions sociales 1951, 144 p., 180 fr.). — Il s'agit, bien entendu, de la zone russe présentée fort maladroitement comme un pays de Cocagne pour travailleurs. Or il suffit d'aller à Berlin pour établir une comparaison entre les deux Allemagnes et de s'entretenir avec des Allemands pour connaître celle qu'ils préfèrent. C'est une propagande fort maladroite; il serait plus habile de monter en épingle certaines réalisations intéressantes et de laisser le reste dans l'ombre.

Frans Masereel. Introduction et choix, par *Gerhart Ziller* (Sachsenverlag Dresde 1949, 172 p., 168 illustr., 10 Mk.). — La tendance à la propagande est encore évidente dans l'ouvrage consacré à Frans Masereel, qu'il s'agissait d'annexer au communisme russe, et l'on devine que le grand pacifiste pouvait être facilement intégré dans une croisade pour la paix. Mais quoique le choix des œuvres soit arbitraire et aboutisse à une certaine monotonie, c'est un fort beau livre. Le grand graveur se prête à un recueil de ce genre où figurent la plupart de ses œuvres; il en résulte une grandiose et émouvante fresque humaine, un hymne à la misère de l'homme et une admirable symphonie en noir et blanc, où la grandeur souvent s'unit à la poésie. C'est un livre qu'il faut reprendre de temps en temps pour rester un homme. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

LIONEL TRILLING CRITIQUE ET CREATEUR. — L'Angleterre vient de s'honorer en publiant un recueil (1) d'essais qu'on avait pu lire çà et là, des deux côtés de l'Atlantique, depuis une dizaine d'années, et qui ont mis Lionel Trilling au premier rang de la critique internationale. S'il reste américain fréquemment par ses points de vue, il est un exemple de l'échange et de l'élargissement des cultures qui s'opère de plus en plus souvent entre son pays et l'Europe. Pénétration, ingéniosité; lucidité courtoise, exigeante sur la formule; besoin d'aboutir à l'idée générale, et l'art de la fonder dans le réel ni forcé ni simplifié par l'opinion préconçue; entente de la littérature qui, sans sacrifier au dogme ou au déterminisme pseudo-scientifique, l'enracine, elle et sa mission, dans ses rapports avec la société et la psychologie modernes : toutes ces qualités le rendent nourrissant et stimulant. Sa hauteur de vues dissocie les associations convenues et perçoit des liens logiques entre notions contradictoires au premier abord : Trilling, volontiers, prouve son originalité et sa maîtrise par le paradoxe.

(1) *The Liberal Imagination* (London, Secker and Warburg, 1951).

Plusieurs de ces essais touchent à des écrivains : Sherwood Anderson, H. James, Twain, Kipling, Tacite, etc. Même ces études individuelles sont prétexte à découvrir la source ou la preuve de principes de jugement. D'autres tentent de délimiter les frontières communes de la littérature, de la société, de la psychologie et de l'esthétique. Trois sont hors de pair : l'une analyse la notion d'idée en littérature; il n'y a rien sans doute de plus satisfaisant, de plus au fait, que les deux autres où il établit la dette de l'art envers Freud, débrouille à cet égard beaucoup de confusions, et montre, par exemple, comment le psychologue viennois ne fait pas autre chose que démonter les ressorts de la création poétique.

On se laisse guider avec joie parmi ces vastes perspectives, ces discriminations précises et ces rapprochements autorisés par de perpétuelles définitions de termes. Il éclaire notamment le lien naturel qui existe entre les idées et les sentiments, « lien si étroit qu'il revient à une espèce d'identité ». Un de ses coups d'œil les plus spacieux (justification du titre) embrasse les lettres et la vie sous l'angle du libéralisme. S'il faut voir dans cette dernière disposition « une vaste tendance plutôt qu'un corps de doctrine concis », certaines de ses expressions seront fausses ou faibles : possibilité sur laquelle un esprit libéral doit être sans cesse éveillé. Nourri des anciens et de la littérature européenne moderne, Trilling donne l'exemple de cette vigilance en diagnostiquant les insuffisances d'une attitude généreuse, tolérante, mais qui pèche par dogmatisme ou par insignifiance, assez répandue dans son pays à l'en croire, et qui mettrait un Dreiser ou un Dos Passos bien au-dessous d'un Hemingway ou d'un Faulkner. Le libéralisme fécond, celui qui peut espérer en l'avenir, consiste à discipliner ses émotions de base, à se garder de la simplification facile, à maintenir le sens de tout ce qui en l'homme est varié, contingent, infiniment possible; à conserver vivante l'imagination, qui ne sépare pas la sensibilité de l'intellect parce qu'elle sait à quel point ils se nourrissent l'un de l'autre.

Trilling illustre en lui-même cette fécondation. Professeur, critique, il est aussi ce qu'on est convenu d'appeler créateur, sous les espèces du romancier. Tout cela se tient chez lui. On fera bien de lire en premier lieu *The Liberal Imagination*, si l'on veut comprendre son roman (*Le responsable*, trad. Tranec, Paris, Plon, 1951, 328 p., 390 fr.) en y retrouvant ses mérites de critique : entre autres l'assimilation discrète des classiques et de Freud, et l'appétit d'idées générales reposant sur des définitions fouillées et utilisables dans la vie. C'est justement la réussite dans la peinture de la vie qui donne la mesure de sa création

artistique. Il peint une humanité assez limitée numériquement, mais qui existe d'une existence supérieure : des gens cultivés, épris de réflexion, et qui cherchent à mettre d'accord leur activité pratique et leurs idées; dont les passions et les idées sont indissolubles; pour qui les scrupules intellectuels sont l'honneur, les problèmes, les événements, les normes à quoi se mesure la valeur de leur destinée. Qu'appeler, dans ces conditions, la réussite et la vie du tableau? Une technique où l'analyse, par exemple, des mots *temps, enfance, maturité* ne soit pas un hors-d'œuvre et surgisse naturellement, comme c'est le cas, des événements; et qu'y soient réunis la puissance intellectuelle et le sens de ce qui, à tous, nous tient *à cœur*. Ou encore une peinture des caractères qui dérive des rapports humains : Trilling cherche à définir avec lucidité ces caractères non tellement en soi que tels qu'ils apparaissent au personnage central. Inversement, ce personnage interroge continuellement l'attitude des autres à son égard pour se deviner à travers eux.

Lâchons le mot : *Le responsable* est un roman d'idées. Il y a vingt-trois ans, le Quarles de *Contrepoint* réfléchissait là-dessus en ces termes : « Le roman d'idées. Le caractère de chaque personnage doit être impliqué, autant que possible, dans les idées dont il est le porte-parole. Dans la mesure où les théories sont l'expression rationnelle des sentiments, des instincts, des dispositions de l'âme, c'est chose réalisable. Le gros défaut du roman d'idées, c'est qu'on doit y parler de gens qui ont des idées à exprimer — ce qui oblige à ne tenir compte que d'environ 0,01 % de la race humaine. Aussi le vrai romancier, le romancier-né, n'écrit pas de tels livres. » Une telle déclaration suppose que la distinction entre critique et création va de soi. Or, le fait que Trilling critique est inséparable de Trilling créateur ne paraît pas, aujourd'hui, diminuer les mérites du second. Ce qui, par une distinction arbitraire, était en 1928 une rareté, presque une hérésie, a fini par se faire admettre. La notion de création littéraire s'est élargie; réciproquement, et par voie de conséquence, la création littéraire a pris de nos jours un tour volontiers critique, peut-être parce que les événements ont démontré leur liaison étroite avec les idées. Par les faces diverses de son talent, par leur union profonde, Trilling, non content d'affirmer la légitimité de cette attitude, la confirme.

Jacques Vallette.

LIVRES

Le portique, par *R. Church,* trad. A.-M. Bauer (Paris, Mercure, 1951, 424 p., 480 fr.). — On a déjà parlé de Church poète au *Mercure.* Cet écrivain né en 1893 a fait aussi des romans qui sont parmi les plus distingués de notre temps. Saluons son *Portique* enfin accessible en français. L'intrigue est en grande partie autobiographique, d'où son premier intérêt : les efforts intelligents et tenaces d'un « self-made man » pour devenir, de fonctionnaire, homme de lettres. Le succès de Church dans ce dernier métier, contre vents et marées, garantit la valeur de l'homme et de l'auteur : vigoureux et nuancé; réfléchi, grave et malicieux; discret et affirmé; maitre également du commentaire et du dialogue; avec un don de sympathie qui vous porte irrésistiblement d'un bout à l'autre du livre. Une philosophie? Certes : chaude, virile et sans emphase, orgueilleuse et modeste à la fois. Bien que ce roman ne soit pas bâti sur une thèse, l'aspect social y est essentiel sous deux formes : la peinture des milieux officiels, les tragédies de l'inégalité et de la chance. Pas de ronds-de-cuir courtelinesques, mais un Mouncer, par exemple, qui rappelle le Jude de Hardy. Un Hardy sans pessimisme : car ces destinées souvent ingrates sont baignées d'une généreuse amitié. Cette brise d'entr'aide et de sympathie, entre autres, a valu au *Portique* le prix Femina-Vie heureuse. On aime chez Church sa foi en l'homme que n'empêche ni n'étouffe une clairvoyance avertie. Avec pour instruments principaux une réflexion attentive et la forte sobriété du style, *Le Portique,* ce très beau livre, va devenir pour de nombreux français un livre de prédilection.

Voyage sans cartes, par *G. Greene,* trad. Sibon (Paris, Seuil, 1951, 301 p.). — **The Art of Graham Greene,** by *K. Allott* and *M. Farris* (London, Hamilton, 1951, 253 p., 15/). — Enfin! Pourquoi nous avoir si longtemps fait attendre la traduction de ce livre qui, sans être un roman, est un des plus caractéristiques de Greene, aide à le comprendre du dedans et double sa fiction? On espère une version des *Lawless Roads,* indispensable revers de *La puissance et la gloire* comme celui-ci l'est du *Fond du problème.* Il y a là bien autre chose qu'un voyage en Afrique illustré de photos intéressantes : des lumières sur cet étrange personnage qu'est Greene, et sur le caractère de son œuvre (surtout les romans et « divertissements »). C'est celle-ci qu'analyse et décrit le 2e des vol. ci-dessus, en tant qu'elle manifeste une obsession particulière, et non tant une doctrine théologique ou autre qu'une mythologie. Ce voyage le long du développement du romancier est présenté par phases, pour la commodité de lecteurs qui seront heureux de pouvoir confronter avec celles de deux critiques sérieux leurs propres impressions d'ensemble.

Yorkshire, North Riding, by *O. Harland* (London, Hale, 1951, 398 p., 49 phot. pl. p., 1 carte, 15/). — Cette division nord du plus grand comté de l'Angleterre, très inégalement peuplée, renferme de vastes étendues sauvages et encore assez mystérieuses, à côté de quelques villes dont l'antique et toujours pittoresque York, avec ses remparts, sa cathédrale, ses vieilles rues. De vieille race aussi, et de vieille langue, l'habitant. Sur tout cela des renseignements, mais qui ne visent pas à être complets. L'auteur, qui y est chez lui, nous y promène selon la fantaisie d'une flânerie mi-topographique, mi-spirituelle, toujours avec l'attrait de l'aventure. Il y a plaisir à le suivre. Il y aura profit à le consulter avant d'y aller voir.

Guide to London Museums and Galleries (Ib., H. M. S. O., 1951, 128 p., 2/). — Le plus récent état d'un guide qui a besoin d'être parfois remis à jour. Indispensable pour le visiteur de Londres qui veut savoir, non tout ce qu'on trouve dans ses musées (il y a pour cela des catalogues), mais quels ils sont, où les trouver, qu'y chercher, et quels en sont les instruments d'exploration (conférences, etc.). Un plan. Très nombreuses illustrations.

About Britain (London, Collins, 1951, 13 vol., chac. 92 p., 3/6). — A l'occasion du festival de G.-B., ces vol. serviront de guides pour tout le pays. Chacun concerne une région, soit : l'ouest; le Wessex; les comtés voisins de Londres; l'East Anglia; des Chilterns au Pays noir; Galles sud; Galles nord (et pays frontières, comme le précédent); centre-est; Lancashire et Yorkshire; des Lacs à la Tyne; Ecosse, Basses-terres; Ecosse, Hautes-terres; Irlande du nord. Dans chaque vol. : 2/3 de texte; 19 p.

d'itinéraires avec cartes; 11 p. d'index descriptif; environ 50 fig. en couleurs ou en noir; 2 cartes en relief, dont une en couleurs entoure la couverture. Ensemble très réussi.

Contemporary Verse, ed. by *K. Allott* (Penguin, 1950, 270 p., 1/6). — De Yeats à Keyes, par 61 auteurs, 127 poèmes écrits presque uniquement de 1918 à 1948. Discussion possible, comme toujours, sur les omissions. Mais anthologie très utile, par le contenu et par l'introduction et les notes critico-biographiques relatives à chaque poète. A posséder.

Life in Shakespeare's England, by *J .D. Wilson* (367 p., 2/6); **Buddhism**, by *C. Humphreys* (256 p., 1/6 . Chac. : Pelican, 1951. — Cette collection continue à éditer, à très bon marché, des livres fort sérieux sur des sujets variés, avec appendices, glossaires et notes par des autorités connues. Le premier décrit, avec références à Shakespeare, méthodiquement, l'Angleterre de son temps, au moyen d'extraits d'auteurs de cette époque. Le second concerne l'histoire, le développement, la doctrine actuelle des différentes écoles du bouddhisme, en commençant par la vie du fondateur. Dans tous deux, nombreuses illustrations.

Tobias Smollett, by *L. Brander* (36 p.); **Byron**, by *H. Read* (43 p.); **W. Blake**, by *K. Raine* (40 p.). Chac. : London, Brit. Council and Longmans, 1951, 1/6. — Suite des monographies déjà signalées, rédigées par des critiques compétents et comprenant 1 portrait (avec pour Blake d'autres illustrations), une biographie, une appréciation de l'œuvre, une bibliographie. Utiles au spécialiste comme au lecteur cultivé, ces petits vol. ne le cèdent pas en excellence aux précédents.

A House and its Head, by *I. Compton-Burnett* (Ib., Eyre and Spottiswode, 278 p., 10/6). — Lire cet auteur, vice délicieux, curieusement inépuisable. Toujours le même sujet : la famille entre 1880 et 1890; et le même style dialogué, plein, concis, délicat et flexible, frémissant d'intentions et de nuances. Sous cette surface, dans la vase, se tordent les monstres intimes : sottise, erreur, péché, lésine, ici tyrannie d'un père et jalousie cupide et meurtrière. Des comparses d'un comique assez proustien. Rien de monotone, toujours des surprises, chez cette artiste supérieure.

Cornish Harbours, by *R. Roddis* (Ib., Johnson, 1951, 163 p., 10/6). — La Cornouailles est célèbre par ses séjours de vacances et par ses ports. Bonne idée d'avoir demandé d'en parler à un de ses familiers, qui les traite en historien et en anecdotier. 23 bonnes photos pl. p.

Henry Crabb Robinson on Books and their Writers, ed. by. *E. J. Morley* (Ib.,Dent, les 3 vol. : 1.145 p., 18/). — Ce n'est pas cher pour ces gros tomes où l'on a extrait des abondants papiers de H. C. R. (1775-1867) ses souvenirs des nombreux écrivains qu'il a connus et ses impressions de leurs œuvres à leur apparition. Cultivé, disert, modeste, ce familier de Wordsworth, Coleridge, Lamb, etc., est parfois trop bonne langue et trop discret pour notre goût. Ses notes, probes et sans guère de relief, retiennent cependant par leur effet cumulatif. A combien de sujets il touche, on s'en rend compte au fait que le tome III consiste uniquement en appendices et en index. **Producing Plays**, by *C. B. Purdom* (Ib., Id., 1951, 252 p., 10/6). — Ce livre vivement et raisonnablement écrit fait comprendre combien monter une pièce est chose complexe et minutieuse : qualités requises du monteur, de l'acteur et de leurs aides, choix des pièces, plan de montage, répétitions, mise en scène, décors, costumes, éclairage, dispositions du public, recherche et usage de la critique, classement dans les concours. Le professionnel, l'amateur, le spectateur y trouveront à apprendre et à réfléchir. Un abondant glossaire technique, de nombreuses figures, et de suggestifs préceptes pratiques.

Graham Sutherland, intr. by *R. Melville* (Ib., Ambassador Edition, 1950, 114 p., 52/6). — Faut-il, comme l'introducteur, chercher dans cette œuvre dont on donne ici, en belles fig., pl. p., beaucoup en couleurs, tout l'important des 7 dernières années, un système symbolique ambitieux? Peut-être n'en est-il pas besoin. Il a son langage de formes et de couleurs organiques et fonctionnelles, intensément original et romantique. Très grand coloriste assurément. Interprète d'une nature inhumaine et vaguement humanisée, comme Tchelitchev, il est loin de lui par ses images favorites : épines, palmes, insectes, fragments de création grandis par une imagination nourrie surtout chez Grunewald. Il est peu d'artistes aujourd'hui aussi discutés, mais qui s'affirment au-

tant. Ce magnifique volume doit permettre de juger en connaissance de cause un des peintres anglais contemporains les plus représentatifs.

W. B. Yeats, the Tragic Phase, by *V. Koch* (Ib., Routledge, 1951, 151 p., 10/6). — Rien, disait Yeats, ne se crée que par la lutte. C'est d'une telle lutte intérieure qu'il parlait en appelant la vie une tragédie. D'autres, dont il fut traité ici naguère, ont considéré son drame réfléchi dans sa vie et dans son œuvre, mais sans assez tenir compte de ses derniers poèmes, produits (il le disait encore) de la concupiscence et de la fureur. Cette lacune est en partie comblée par Miss Koch, qui analyse et explique plusieurs échantillons de cette période, sous l'angle principalement sexuel, avec rigueur et finesse. Elle les voit chacun en soi, comme des moments poétiques, et ne s'aide qu'accessoirement de la biographie et de références à l'œuvre. Livre important par son objet, réussi dans l'exécution.

The Collected Poems of C. Smart, ed. by *N. Callan* (Ib., id., 1080 p. et 25/ les 2 vol.). — On a parlé ici plusieurs fois de l'étrange Smart, poète du XVIIIe s., et notamment à propos de l'éd. Brittain. Cette dernière a l'avantage d'une introduction et de notes explicatives dont il n'y a chez Callan rien d'équivalent. Mais l'éd. Callan est préférable en ce qu'elle est complète et d'un format commode pour la poche et la promenade.

Portrait of St Albans Cathedral, by *G. H. Cook* (Ib., Phœnix, 1951, 65 p., 70 phot., plusieurs plans dont 1 dépliant, 15/). — 5e vol. de la belle série « English Cathedrals », digne en tous points de ses aînés. Non loin de Londres, cet antique monastère bénédictin est l'un des plus grands et des plus importants sanctuaires « normands » de l'Angleterre et reflète l'évolution des styles pendant un millénaire. Texte de 15.000 mots, compétent et complet. Les photos, d'ensemble et de détail, sont excellentes. Plusieurs appendices sur les peintures de la nef, les phases de l'architecture médiévale, les dimensions de l'édifice. Un glossaire. On voudrait une série semblable sur nos cathédrales.

Samuel Butler's Notebooks, ed by *G. Keynes* and *B. Hill* (Ib., Cape, 1951, 327 p., 12/6). — L'auteur d'*Erewhon* et de *Ainsi va toute chair* semble émerger de l'inattention dont il a souffert depuis quelques dizaines d'années. Ses notes éparses, publiées ici, ne sont pas complètes. Mais il y a le principal, et beaucoup d'inédit. On y trouvera un iconoclaste rationaliste, qui a lutté pour se libérer des conventions sociales et familiales de son temps, un esprit souvent étroit et fanatique, dont les réflexions sur Dieu ou l'amour peuvent choquer, mais enfin un esprit libre — le principal inspirateur de G. B. Shaw pour ce qui est de l'irrévérence —, une espèce de héros de l'intégrité intellectuelle et spirituelle à une époque où il y avait du mérite à l'être. Document essentiel sur l'atmosphère des idées à la fin de l'ère victorienne.

Natural Law, by *A. P. d'Entrèves* (126 p.). **Crisis in English Poetry,** by *V. de S. Pinto* (228 p.). Chac. : Ib., Hutchinson, 1951, 7/6. — On a signalé ici la série « University Library », composée de mises au point, par des autorités, de grandes questions intellectuelles et littéraires. Bien faites, l'intérêt et l'utilité en sont évidents, non moins qu'importante la manière d'aborder les sujets. La loi naturelle, ou droit naturel : problème vieux comme la pensée occidentale. Qu'entend-on par là? Plusieurs définitions, selon le sens qu'on donne au mot *nature*. La conception médiévale et la conception moderne du terme sont entièrement différentes, et leur continuité surtout affaire de mots. Sous ces derniers, le mérite de l'auteur est d'avoir cherché des réalités en montrant qu'il ne s'agit pas de discussion académique mais d'idées dont la portée pour nous est toujours vitale, et en combinant une méthode historique et une méthode philosophique d'exposition. Non moins vitale est l'évolution de la poésie anglaise depuis soixante-dix ans, si on en cherche les racines dans une mue de la civilisation, comme l'a fait V. de Pinto. De la Renaissance à la fin du XIXe s., sous des formes variées, la poésie anglaise manifeste dans l'ensemble une cohésion de l'âme. Ensuite, et jusqu'à nous, commence dans cette âme un schisme qui serait dû à une uniformisation, marque d'une civilisation décadente, s'il faut en croire l'historien Toynbee. Elle demande à être surmontée : dur travail, élaboration d'une nouvelle unité spirituelle. C'est sous cet angle que l'auteur nous invite à voir son sujet. Il n'a pas rédigé un catalogue (pas mal de noms sont absents de son livre), mais cherché à présenter de façon signi-

ficative les poètes, depuis les décadents de l'autre siècle jusqu'aux successeurs d'Eliot Sur celui-ci, notamment, ainsi que sur E. Sitwell, d'excellentes pages.

Inspiration and Poetry, by *C. M. Bowra* (Cambridge Univ. Press, 1951, 37 p., 1/6). — Ayant établi le fait de l'inspiration, de l'antiquité à nos jours, l'auteur en recherche les caractères, les manifestations, les limites. Le sujet n'est pas nouveau. Il a des choses nouvelles à dire : notamment la nécessité de compléter le don par le travail de l'intelligence : « l'une des particularités de l'inspiration est qu'elle s'empare de l'intellect et le force à apporter la contribution qui convient ».

Reçu. — *Marie mère de Jésus,* par S. Asch, trad. Bestaux (Paris, Calmann, 1951, 532 p., 930 fr.). *La rafale amoureuse,* par G. Merrick, trad. Meunier (Paris, Flammarion, 1951, 236 p., 450 fr.). *Le Désenchanté,* par B. Schulberg, trad. Belmont (Paris, Laffont, 1951, 451 p., 750 fr.). *Le Capitaine de la Manatee,* par N. Bruff, trad. Reed et de Sarbois (Ib., id., 1951, 291 p., 450 fr.). *Le Pays enchanté,* par M. K. Rawlings, trad. Parot (Paris, Michel, 1951, 404 p., 570 fr.). *Le Tiroir secret,* par B. A. Williams, trad. Bertin (Paris, Plon, 1951, 491 p., 600 fr.). *L'Enigme de ce monde,* par S. Aurobindo (Pondichéry, S. Aurobindo Ashram, 12 p., 8 annas).

The New Statesman and Nation. 26.5-23.6.51. — Séries : Etats unis; France; Le festival; Iran (26.5-23.6). Afrique du sud (2-16.6). Grandes demeures anglaises (9-16.6). Birmanie (16-23.6). *26.5 :* Crise en Espagne. Porto-Rico. Enfants bombardés. Tuileries. L'étain en G.-B. Nerval. *2.6 :* Socialisme et réarmement. Crise à Bonn. Elections d'Irlande. Dialogue avec M. St-Denis sur le Old Vic. Faulkner. *9.6 :* Divisions dans l'Inde. Nouvelle-Zélande. Indonésie. Science et lettres. *16.6 :* Elections en octobre? Sarre. Fabricants de balances. Une réforme juridique. Ancêtres du roman policier. *23.6 :* Patriotisme et tolérance. Rhodésie du nord. Romanichels d'Angleterre. Scandinavie. L'industrie du drap. Gide. Poème de MacNeice.

The Listener, 24.5-21.6.51. — Séries : Arts en G.-B.; La société nouvelle; Au Nigeria; La G.-B. aujourd'hui (24.5-14.6). Les Etats unis; La vie dans l'âge atomique; Réveil de l'Asie (24.5-21.6). *24.5 :* Economie et stocks. L'homme créateur de fleurs. Au pays de Galles. Debussy. *31.5 :* Le Canada. Ecoles en U.R.S.S. Symbolisme et impressionnisme. Le musicien Delius. Poèmes. *7.6 :* Une capitale du pays de Galles. Keynes au gouvernement. Les peintres français et le spectacle. Un métier : directeur de journal. *14.6 :* Afrique du sud. U.R.S.S. et Iran. Lettres allemandes contemporaines. Le musicien Nielsen. Poèmes. *21.6 :* Hambourg. Autonomisme écossais. Architecture de Londres. Mrs. H. Ward, romancière. Shakespeare et les archives de son temps. Revue des livres d'été.

The Modern Quarterly, Summer 51. — Discours pour le prix Nobel. Malthus. Conflits paysans en Italie. Morrison et les étudiants russes. Réalisme socialiste. Le critique Caudwell. Marx et Keynes. Marxisme et éthique.

Reçu : *Three Hands,* n° 1. *Arena,* june-july 51. — J. V.

ITALIE

ZAVATTINI OU LA REVANCHE DES FAIBLES. — *« Peut-être n'est-il pas sans quelque raison qu'un homme qui atteint la quarantaine écrive un roman pour enfants. Mes ennemis diront que voilà enfin venu le temps des choses sérieuses. La vérité est que j'ai écrit l'histoire de Toto pour des raisons de famille. Mes enfants, qui sont quatre, je ne les ai jamais vus une seule fois en admiration devant leur père; en revanche, ils dévorent les livres d'aventures, les contes de fées, et ainsi de suite, et moi,*

ils me considèrent somme toute comme un écrivain ennuyeux. Je n'ai pas assez confiance en moi-même pour attendre qu'ils grandissent, et que, grands, ils m'estiment plus que lorsqu'ils étaient petits. Je voudrais voir enfin leurs yeux sur des pages pensées par moi, sur des mots qui, sortis de ma tête, entreraient dans les leurs... » A ces lignes, extraites d'une présentation de *Toto il buono* (« Toto le Bon »), on reconnaît le ton quasi professionnel de l'humoriste, auquel se mêle pourtant on ne sait quelle amertume, à mi-chemin entre l'attendrissement et la fantaisie, et qui est propre à Cesare Zavattini. Maintenant, pour ce qui est de l'inspiration de l'écrivain, de son monde moral et poétique, voici un passage tiré de *I poveri sono matti* (« Les pauvres sont fous »), dans le style curieusement elliptique et scintillant qui est celui de ses ouvrages pour « grandes personnes » : « *J'ai vu une foule immense autour d'un homme. Ils fixaient la grande horloge. Dans une heure, dans dix minutes, dans cinq minutes. L'homme pleurait, bien que tout le monde le regardât avec haine. Mais voilà que l'heure sonne, il ne peut pas payer, il tente de fuir, mais on se saisit de sa personne et on lui arrache les cils. Où était donc sa maman? Les vieux sont intervenus. Le créancier agitait le papier comme un drapeau, on l'a porté en triomphe, les rois eux-mêmes souriaient avec bienveillance.* »

Qui est donc Cesare Zavattini? Il vient de ce prolétariat intellectuel (rien de désobligeant dans cette expression : le mot prolétariat ne se rapporte point à « intellect »), aussi nombreux en Italie qu'en France, auquel appartiennent au départ tant d'écrivains, de poètes même, chargés de talent, mais tenus par leur condition de trahir ce talent en l'employant aux besognes du journalisme ou de l'édition. Quand Zavattini, dans *Les pauvres sont fous,* raconte les heurs et surtout les malheurs bureaucratiques d'un certain Bat (en écrivant « un certain Bat », on songe à un certain Plume, l'*alter ego* d'Henri Michaux...), il semble s'inspirer d'une réalité qui a été pour lui quotidienne et l'a définitivement marqué, au point de lui imposer encore aujourd'hui le thème de la pauvreté. Le jeune écrivain pauvre, en Italie, pour peu qu'il soit faible et peu contrariant, mais attaché à une certaine *gemütlichkeit* et incurablement fantaisiste, voit se lever devant lui un destin qui transformera son manque de confiance en paresse; il se vouera donc à un art du dimanche, timide et fragmentaire, fait de joliesses de détail et de clartés occultées, un lyrisme quelque peu invertébré, qui donne dans l'humoresque et finit par devenir une conception peut-être trop simple du monde. Ainsi de Zavattini : en vingt-cinq ans de production lit-

téraire, il a publié en tout et pour tout quatre opuscules, chacun desquels comporte une centaine de pages : *Parliamo tanto di me* (« Nous parlons si souvent de moi » : tous ces livres aux Editions Bompiani, à Milan), en 1928, qui se déroule surtout dans les tons de l'humour; *Les pauvres sont fous,* en 1933, ses proses les plus denses, où le style s'épure, et qui approfondit les harmoniques amères de son inspiration; quelques années plus tard, *Io sono il diavolo* (« Je suis le diable »), rire capricieux de la rêverie, simplicité ramassée, appel constant à la volubilité; enfin, en 1943, *Toto le bon,* mentionné plus haut, épopée puérile et merveilleuse d'une « zone » en guerre avec une *city,* et où se reflète curieusement la poésie urbaine d'une grande ville italienne non nommée.

Au total, nous avons donc un écrivain rare, minutieux, parfaitement original, donc aussi peu fait que possible pour atteindre une vaste popularité, ou même la consécration de l'élite, laquelle exige aussi qu'intervienne le nombre, le poids, la carrière année par année, ou au moins quelque emphase et précaution oratoire.

Or, et voilà qui bouleverse tout, qui fait naître un « cas » Zavattini, celui-ci débute, il y a une quinzaine d'années, comme scénariste de cinéma, par *Je donnerai un million,* un film que réalise Mario Camerini, le meilleur metteur en scène du temps. Depuis, il se consacre, petit à petit, au récit cinématographique, pour devenir au jour d'aujourd'hui le scénariste numéro un de la Péninsule; et son nom s'attache à maints chefs-d'œuvre tels que *Quatre pas dans les nuages, Sciuscia, Voleur de bicyclette, C'est le printemps,* jusqu'à ce dernier *Miracle à Milan,* qui vaut à Cannes et ailleurs une moisson de lauriers au charmant Vittorio de Sica, mais qui n'est que l'adaptation fidèle du funambulesque *Toto le bon* de Cesare Zavattini... Ainsi voit-on la personnalité si particulière de cet écrivain marquer sournoisement le meilleur cinéma italien, par une unité de style et d'inspiration qui donne comme un air de famille aux ouvrages les meilleurs de metteurs en scène aussi divers que Blasetti, Mattioli, Castellani, de Sica, etc.

Zavattini aurait-il donc fini par trouver sa voie dans le cinéma? Nullement, parce qu'il reste essentiellement un écrivain. Une carrière parcourue au jour le jour, la course derrière le pain quotidien, le regret de sa condition, l'humilité et la paresse, sans oublier l'évasion constante vers l'irréel, tout cela aboutit à un succès singulier, qui fait découvrir subitement le poids d'une œuvre frêle mais importante; comme si les lumières de l'écran éclairaient enfin complètement le sens et la portée des livres. Il

est malaisé de trouver, en France, des homologues à ce prince du scénario : il a la rareté d'un Jacques Prévert jointe à la fécondité d'un Charles Spaak, l'imagination d'un Jean Aurenche ajoutée au brillant d'un Henri Jeanson... On voit que je lui fais la part belle : mais c'est que le cinéaste est continuellement animé par des mobiles strictement poétiques, qui font évoquer des noms aussi variés que ceux de Kafka, de Giraudoux, de Charles-Louis Philippe. Cette osmose à sens unique, la pureté de *Les pauvres sont fous* conditionnant la pureté de *Quatre pas dans les nuages*, la fantaisie de *Je suis le diable* conditionnant la fantaisie de *C'est le printemps*, le merveilleux de *Toto le bon* conditionnant le merveilleux de *Miracle à Milan*, — tel est le « cas » Zavattini, l'un des plus attachants de ces saisons littéraires.

Nino Frank.

Le petit monde de don Camillo, par *Giovanni Guareschi* (Editions du Seuil). — Dans un petit bourg de la plaine du Pô, un curé, du type armoire à glace, et le maire, communiste, du même acabit; hier ensemble dans le maquis, aujourd'hui adversaires politiques, prompts à échanger aussi bien insultes truculentes que force coups de poings. En fait, ils s'entendent comme larrons en foire, d'autant plus que, pour apaiser don Camillo, il arrive que le Christ de sa petite église l'interpelle du haut de sa croix, avec un humour indulgent. Grâce à cet allié, le prêtre l'emporte presque à chaque fois, mais on pourrait fort bien imaginer les mêmes histoires racontées en fonction du maire, le portrait de Staline remplaçant le crucifié pour intervenir plaisamment dans le débat... Ces courts récits prennent donc parti avec gentillesse, et, en somme, tout est pour le mieux dans le meilleur des petits bourgs possibles de la plaine du Pô. Un maître livre? Certes pas, mais un ouvrage plein de bonne humeur et de bon sens, au demeurant écrit avec un brio que la traduction de Gennie Luccioni restitue le plus adroitement du monde.

Primavera à Trieste (Printemps à Trieste), par *P. A. Quarantotti-Gambini* (Edit. Mondadori, à Milan). — C'est le journal tenu par l'un des meilleurs parmi les jeunes narrateurs italiens (on a fort apprécié, ici, la traduction de ses *Régates de San Francisco*), durant l'été de 1945, où la ville de Trieste se trouvait libérée de l'occupation allemande pour tomber aux mains des maquisards de Tito. De là, un imbroglio politique, où résistants italiens, soldats yougoslaves, généraux alliés, et jusqu'aux Allemands en fuite tenaient un rôle mouvant, — imbroglio que la population, naturellement péninsulaire et patriote, suivait avec une anxiété par moments fort dramatique. Le livre de Quarantotti-Gambini évoque l'affaire de la manière la plus passionnée, mais, cette passion mise à part, on en retient des épisodes émouvants, comme le massacre des manifestants dans une place livrée au silence, ou des tableautins singuliers, tel le bain de la soudarde étalant ses nudités avec indifférence.

La conjuration des sentiments, par *Enrico Emanuelli* (La Table Ronde). L'étrange récit, prenant mais parfois agaçant; il nous laisse sur notre faim. Chargé d'un pathétisme à froid (il arrive que l'on songe à Kafka, ou même à Julien Green, et l'honnête traduction de Louis Bonalumi accentue ces impressions), on le dirait incomplet, un jeu d'ombre et de lumière, de blancs et de noirs, où tout n'est pas voulu... L'auteur oppose, dans un village de montagne, deux êtres antithétiques, un garçon détaché de tout, — le frère jumeau de « l'étranger » de Camus, — et une fille avide de tout, d'une matière plus courante; mais si le drame qui nait de cette opposition est raconté avec une subtile simplicité, le lecteur ne parvient pas à le « réaliser » tout à fait.

Elegie in friulano (Elégies en frioulan), par *Franco de Gironcoli.*

(Editions de Trévise, à Trévise). — Il existe, en Italie, une riche et vieille tradition de poésie dialectale, — chaque province ayant gardé un patois bien vivant, — que l'on peut tenir pour la plus authentiquement populaire; mieux encore, il arrive que certains de ses représentants prennent, à distance, une importance dont aucun contemporain ne se fût douté, comme c'est le cas pour le napolitain Salvatore di Giacomo. Mais cette poésie, répétons-le, n'est pas d'expression lettrée et demeure très proche de l'inspiration populaire. Le cas de l'auteur de cette plaquette est très différent : il exprime, dans le dialecte nuancé et parfois âpre du Frioul, un lyrisme d'un ton passablement littéraire, moderne même, et qui rappelle parfois le ton du Rilke des *Vergers*. On est, de prime abord, surpris, puis l'expérience séduit; c'est que ce travail de lettré en même temps que de terrien semble avoir retenu la lumière pure des premiers coteaux de la Vénétie.

Le chemin de traverse, par *Ennio Flaiano* (Gallimard). — Il n'a pas fallu moins de trois traducteurs, — et des plus estimables : MM. G. Charbonnier, André Frédérique et J. Rémy, — pour mettre en français ce curieux roman, dont la valeur, disons même l'originalité, ne sont pas le moins du monde une affaire de style ou de langue... Intitulé originellement « Le temps de tuer » (on a dû trouver le titre trop voyant en français), il se passe en Éthiopie, au temps où Mussolini était parti en guerre contre le Roi des Rois; une guerre cafardeuse, dans un pays au climat et à la végétation démentiels, par une armée qui succombait aisément, semble-t-il, à toute invitation au désordre. Un officier couche avec une Ethiopienne rencontrée dans la forêt, la tue par erreur, croit avoir attrapé la lèpre, et il en résulte toutes sortes de complications, parfois dans le goût américain. Le dernier chapitre insinue que tout ce qui précède pourrait n'avoir été qu'hallucinations et délires. Pourquoi pas, après tout? Et le fascisme, et tout, et tout.

Lettere a un amico triestino (Lettres à un ami de Trieste), par *Arturo Graf*. (Edit. du Zibaldone, à Trieste). — Aux environs des années 1890, Arturo Graf a été, pourrait-on dire, le Sully-Prudhomme italien. Sa poésie dignement pessimiste, son souci du rationnel, de la loi morale, du progrès, ont fait de lui le noble et pâle héros d'une époque qui exigeait moins de noblesse mais aussi un sang plus coloré. L'intérêt de ces lettres (fort bien présentées par Baccio Ziliotti) tient à ce que, adressées à l'un des premiers admirateurs du poète, ce destinataire semble avoir été un fort joyeux vivant; de là, que le sévère épistolier fasse de louables, de pittoresques efforts pour divertir son ami en lui parlant femmes et bagatelle...

Lirici greci (Lyriques grecs), traductions par Salvatore Quasimodo (Edit. Mondadori, à Milan). — Il n'est pas fréquent qu'une traduction de poèmes vieux de plus de deux mille ans soit un succès de librairie; c'est le cas de ce court florilège, dont on publie une troisième édition (les éditions, en Italie, comportent plusieurs milliers d'exemplaires). Cette réussite tient à la qualité de la traduction et à son originalité : Salvatore Quasimodo, l'un des premiers parmi les poètes italiens de ce temps, a mis de côté toute pompe scolaire et a tenté de rendre à Sapho, à Alcée, à Anacréon, à Alcmène, leur incandescence première, en se servant d'un langage dépouillé et même parfois brusque. Cette très ancienne poésie redevient actuelle... Une préface de Luciano Anceschi, d'une rare et généreuse subtilité, souligne l'importance de cette tentative.

Perspectives : Poésie italienne contemporaine (Editions de la Revue Vivante, à Bruxelles). — Voici, sous la forme de cahiers paraissant périodiquement sous la direction de Robert O. J. Van Nuffel, le début d'une description documentée et attachante d'une région assez mal connue des lettres italiennes d'aujourd'hui : dans chaque cahier, un poète, par quelques poèmes traduits, mais aussi par des textes significatifs illustrant ses intentions; en manière d'égide, dans le premier cahier, une introduction générale et des poèmes de Dino Campana, le poète « maudit » du début du siècle, dont l'influence souterraine se fait de plus en plus importante. Les trois premiers poètes présentés sont le rare Giuseppe Ungaretti, Eugenio Montale l'irisé, et le chantant Umberto Saba, — trois aspects d'un même mystère : la préciosité, l'hermétisme, l'inspiration. Traduire un poète est une entreprise utopique, on ne peut qu'en évoquer approximativement la personnalité; dans la mesure où le

principe de la traduction est admissible, ces cahiers méritent les plus vifs éloges. Dommage qu'on n'en puisse pas dire autant de la correction des épreuves...

Le ciel et la terre, par *Carlo Coccioli* (Plon). — Encore une histoire de curé, mais il s'agit, cette fois-ci, d'un livre important. C'est que le jeune prêtre de qui Carlo Coccioli raconte copieusement l'histoire (nous la lisons dans une traduction fluide et nuancée de Lucien Colonna) n'a rien de commun avec le héros de M. Guareschi mentionné précédemment, mais se rattacherait plutôt au curé de campagne de Bernanos se colletant ouvertement avec Satan. On voudrait encore citer, parmi les références possibles, le duo Lamennais-Lacordaire, pour la composition romantique du portrait, l'œuvre de François Mauriac, pour la hantise du Malin, et jusqu'à certaines bluettes d'Oscar Wilde, pour le balancement entre narcissisme et sacré. Cela dit, précisons que cet ample et riche roman, s'il n'est pas absolument original, a du moins pour lui la beauté de ses intentions, la passion de son langage, l'approfondissement de certains thèmes, bref ses harmoniques, qui sont parfois inoubliables. D'ailleurs, on aurait tort de lui dénier toute originalité si, de ses différents thèmes, on retient le plus prestigieux : le problème, disons même une psycho-physiologie de la sainteté. Le sujet? Justement, l'apprentissage intérieur, social, puis largement humain d'un inspiré, entre 1927 et 1943, dans une Italie passive sous le fascisme, puis se réveillant graduellement. Techniquement, ce *curriculum* du culte du moi au sacrifice pour les hommes est fort bien composé, avec une diversité de moyens par quoi le lecteur est continuellement tenu en haleine, — cette adresse extraordinaire dans le récit étant d'ailleurs la qualité dont l'auteur fera bien de se méfier le plus.

N. F.

PORTUGAL

Une éminente qualité portugaise : le culte de ceux qui ont incarné le plus noblement le génie de la race.

Hier, le gouvernement portugais, avec une courtoisie qui l'honore grandement, ramenait de Bougie où il était inhumé, la dépouille mortelle de ce grand homme d'Etat et magistral écrivain que fut M. Teixeira Gomes, pour le rendre à sa ville natale de Portimâo.

L'on vient de célébrer le centenaire de naissance de Guerra Junqueiro, qui fut considéré un instant comme le Victor Hugo de la Péninsule pour avoir attaché à sa lyre, dès ses débuts, la corde de fer qu'il semblait avoir empruntée à l'auteur des *Châtiments.* Poète social et parfois virulent dans *La mort de Don Juan,* dans *La Vieillesse du Père Eternel,* dans *Patria,* Guerra Junqueiro devient avec *Simples* un coryphée de la poésie bucolique, dont il renouvela avec bonheur les thèmes essentiels. Pour la postérité, Guerra Junqueiro restera, toutefois, surtout le poète attendri de *Simples.* N'a-t-on pas dit que la poésie portugaise était aujourd'hui une satire, demain une élégie? L'œuvre de Guerra Junqueiro offre de ce fait le plus frappant témoignage.

Affirmons tout de suite qu'il restera surtout, pour la postérité,

l'auteur de *Simples*. Il a su renouveler, dans cette œuvre, les vieux thèmes éculés de la poésie bucolique.

Il a magnifiquement résumé en lui les traits essentiels du tempérament portugais, et il mérite d'être placé au niveau des meilleurs interprètes du génie de sa race. Il aura été tour à tour satirique virulent et élégiaque attendri. A ce titre, il peut être rangé à côté des plus grands, encore que l'éloquence l'emporte trop souvent chez lui sur le pur lyrisme, tel que nous l'aimons chez João de Deus, ou chez Affonso Lopes-Vieira. Il n'a point l'angoisse métaphysique d'un Antoro de Quental, ni la grâce suprême d'un João de Deus; mais il est intensément dynamique, et notre cher João de Barros, apôtre fervent de l'action féconde, peut le revendiquer pour l'un de ses précurseurs. Il aura été l'interprète fervent des passions de son époque, et cela nuira peut-être quelque peu à la pérennité de son œuvre. Mais n'est-ce point là le plus grand reproche que l'on puisse faire à Victor Hugo lui-même?...

A ceux qui veulent faire le tour du panthéon intellectuel portugais, il suffira de prendre pour guide l'éminent poète et critique João de Barros, que tous les problèmes relatifs à l'éducation du peuple n'ont jamais cessé de passionner. Nul n'a dessiné en traits plus nets chacune des hautes figures intellectuelles du grand passé portugais. Nul ne s'est appliqué avec plus de ferveur à resserrer les liens culturels entre le Portugal et le Brésil. Nul n'a glorifié plus ardemment l'esprit d'aventure, qui a permis aux explorateurs portugais d'ouvrir à travers le monde toutes les routes de mer, et de planter sur toutes les côtes d'Afrique et d'Asie les jalons de la colonisation européenne. Que l'on y réfléchisse attentivement. Tandis que Christophe Colomb se livre tout entier à son imagination et croit toucher l'Inde en abordant aux Antilles, un esprit purement réaliste et scientifique guide les entreprises portugaises. N'ayant pas réussi à traverser l'Afrique pour gagner les Indes, ils en font délibérément le tour, et, jamais las de recherches en des mers inconnues, ils découvrent le Japon, l'Insulinde, établissent partout des comptoirs et, préparant la route aux Anglais, font sonner leur ferme langage un moment désigné sous le nom de *lengua geral*, la langue universelle, sur tous les rivages de l'Asie. Comment refuser au Portugal la gloire d'avoir donné le jour au plus grand poète des temps modernes, Luis de Camoens, dont la poésie suprêmement évocatrice n'est faite que de réalité durement vécue? Il était récemment question, paraît-il, d'ériger à Lisbonne une statue ou un simple buste de Cervantès. Il y eut protestation. Qu'il y ait d'abord à Madrid un

monument en l'honneur de Camoens, dont toute l'Ibérie se doit glorifier. Jamais sans doute l'élite portugaise n'admettra d'être placée au-dessous du niveau de l'Espagne, encore que l'on désire à Lisbonne vivre en bon accord avec les voisins de Castille. Au demeurant, il ne faut pas oublier que le Portugal garde les yeux tournés vers l'Océan, et que les partisans de la politique de fixation ne peuvent l'emporter de façon décisive sur les tenants de la politique de transport. Les Portugais, ne l'oublions pas, sont un peuple de la mer, et la mer domine toute leur histoire. Il est dommage que la Galice, dont la langue n'est pas autre chose que du vieux portugais, n'ait pu être incorporée au Portugal. Les écrivains nés sur son sol, tel Ramon del Valle Inclan, manifestent une sorte d'ironie caustique que l'on retrouve chez un Teixeira Gomes par exemple.

Philéas Lebesgue.

Hoje. Ontem, amanhã, par *João de Barros.* Livraria classica editora, Lisbonne, 1950. — João de Barros n'est pas seulement un éducateur appliqué à resserrer les liens de famille entre le Brésil et le Portugal; mais d'abord un éminent poète et un critique des plus avertis. Nul ne sait mieux que lui ranger à leur juste place les grandes figures intellectuelles, qui depuis Camoens ont illustré le Portugal. A la façon d'un Verhaeren, il exalte la vie et l'aventure, et pourrait prendre pour devise deux vers du chantre des *Forces tumultueuses :*

« La vie est à monter et non pas à descendre, Et qu'importe souffrir, si c'est pour s'exalter! »

João de Barros est un ami fidèle de la France, dont il a accepté de longue date les disciplines intellectuelles. Toutes les méthodes, qui touchent à l'éducation de la jeunesse, trouvent en lui un apôtre passionné. Au point de vue littéraire, il semble, en avançant en âge, avoir déserté la poésie pour la critique, et il y occupe une place brillante. — PH. LEBESGUE.

Espelho de tres faces, par *Joaquim Paço d'Arcos.* Parceria A. M. Pereira, Lisbonne, 1950. — Joaquim Paço d'Arcos est le romancier de la vie de Lisbonne et il ne le cède en rien, du côté du style, et pour la finesse de l'observation, à ses modèles français ou anglais.

Fin psychologue autant que conteur élégant, il prend place parmi les romanciers les plus attachants de sa génération. — PH. LEBESGUE.

HISTOIRE

AUTOUR DE LA QUESTION LOUIS XVII. — Il ne passe guère de mois que je ne reçoive un livre ou une brochure sur Louis XVII. Cette éternelle énigme devient pour certains une véritable industrie, parfois, me dit-on, assez fructueuse. On lit les choses les plus extravagantes : qui croira, avec le général Ch. Jordan que Louis XVII est... Louvel, l'assassin du duc de Berry? Mais les vrais chercheurs continuent à remuer les vieux papiers, sans rien trouver, bien entendu, de définitif. Depuis

Lenôtre, dont l'admirable livre est déjà trentenaire, les « évasionnistes » l'emportent par le nombre. Evasionniste, Sainte-Claire Deville (1) ; évasionniste, André Castelot (2) ; évasionniste encore Constantin-Weyer (3), qui hésite devant la solution Naundorff, laquelle a l'appui d'A. Castelot; on sait que ce dernier fit analyser par le docteur Locard deux mèches de cheveux provenant du Dauphin et du prisonnier, qui furent déclarées de la même chevelure (reste à établir, scientifiquement, leur provenance). Lenôtre était nettement anti-naundorffiste (4).

Et voici qu'un nouveau chercheur, spécialiste d'énigmes historiques, nous propose une autre solution. Dans *la Double mort de Louis XVII* (5), M. Louis Hastier entend démontrer que le Dauphin est mort au Temple dans les tout premiers jours de juillet 1794, conformément d'ailleurs au dessein d'Hébert, qui voulait s'en débarrasser, et qu'il fut remplacé par un *minus habens*, enterré en juin 1795 au cimetière Sainte-Marguerite. Il convient tout d'abord de souligner le labeur de M. Hastier qui, outre ses devanciers, et on sait qu'ils sont légion, a consulté les Archives Nationales et celles de la Préfecture de Police. De plus, il est le premier à avoir dépouillé les archives nationales de Madrid d'où il a rapporté des documents nouveaux et intéressants. Bien entendu, pas plus à Madrid qu'à Paris, il n'a trouvé le merle blanc, le document décisif, irréfutable, qui trancherait enfin la question pour tous les gens de bonne foi. Si Louis XVII n'est pas l'enfant mort le 8 juin 1795 au Temple ; si, après sa mort ou son évasion, on lui a substitué un autre enfant, il est bien évident que cela s'est fait dans le plus grand secret, et qu'on ne trouvera jamais un document indiscutable, établissant cette substitution. Il ne peut donc s'agir, à défaut de preuves, que de présomptions « graves, précises et concordantes », comme parlent les juristes.

M. Louis Hastier en a accumulé un bon nombre en faveur de sa thèse ; elles sont, bien entendu, d'inégale valeur et importance, et c'est là une cause de faiblesse commune à tous ces ouvrages : l'auteur cherche à exploiter mille petits faits en faveur de sa thèse, et ceux qui sont le moins convaincants nuisent à ceux qui le sont davantage. Il est évident en l'espèce que nombre de présomptions en faveur de la substitution peuvent aussi bien

(1) *A la recherche de Louis XVII.* Flammarion, 1946.
(2) *Louis XVII, l'énigme résolue* (Sfelt); *Le secret de Madame Royale* (Sfelt).
(3) *Naundorff ou Louis XVII ?* (Sfelt).
(4) *De Belzébuth à Louis XVII* (Grasset).
(5) Flammarion.

servir les partisans de l'évasion que ceux de la mort prématurée du Dauphin.

Voyons donc un peu les arguments de M. Louis Hastier, qui méritent pour le moins un examen attentif justifié par l'ampleur de son enquête et le caractère extrêmement sérieux de son travail. Tout d'abord, précisons qu'il a coupé les ailes à un canard de bonne taille, répandu récemment dans la presse, selon lequel un testament secret de la duchesse d'Angoulême, conservé au Vatican, disent les uns, au Ministère des Affaires étrangères, disent les autres, devait être ouvert cette année même, qui marque le centenaire de la mort de Mme Royale. Renseignements pris à bonne source, ce prétendu testament n'existe ni à Rome ni à Paris. Rien à attendre de ce côté.

L'enfant prisonnier était de santé fragile, le régime alimentaire avec boissons fortes, qu'on lui infligea au Temple, n'était pas fait pour conserver un enfant de huit ans, maladif et reclus; le célèbre et curieux Simon, qui semble avoir été à la fois le complice d'Hébert et l'informateur secret de l'Espagne, ne fut pas remplacé le 19 janvier 1794, le Comité estimant « inutile une surveillance particulière ». Pourquoi cette surveillance devenait-elle tout à coup inutile?

Si le Dauphin était mort, il est naturel qu'on n'en ait rien dit et qu'on l'ait subrepticement remplacé, car on avait besoin de cet otage dans les négociations que l'on menait à Bâle avec l'Espagne en vue de la paix, que M. Louis Hastier a étudiées de près dans les archives espagnoles et sur lesquelles il apporte des précisions utiles.

Pourquoi Madame Royale, dont la dernière visite au Dauphin remonte au 8 octobre 1793, refusa-t-elle de recevoir le cœur et les cheveux de l'enfant décédé le 8 juin 1795? Pourquoi les fouilles au cimetière Sainte-Marguerite furent-elles décommandées en 1816? Pourquoi Louis XVIII, faisant placer à Saint-Denis deux médaillons, près des restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette, marqua-t-il sur celui du premier Dauphin ses dates de naissance et de décès, alors que sur le second on ne lit que cette inscription laconique : « Louis XVII, roi de France et de Navarre »? Louis XVIII, persuadé de la mort de son neveu au Temple, n'acceptait pas la date traditionnelle du 8 juin 1795?

M. Louis Hastier a relevé bien d'autres indices encore en faveur de sa thèse : lorsque l'enfant de la Tour tombe malade, en mai 1795, aucun des médecins qui avaient soigné Louis XVII avant janvier 1794 ne fut appelé; or tous vivaient encore; bien

mieux, le médecin officiel du Temple, déjà en service en 1793, ne fut pas invité à visiter l'enfant. De même, le chirurgien du Temple ne participa pas à l'autopsie. Mme Royale ne revit jamais son frère après octobre 1793 et ne fut pas mise en présence du cadavre. Voilà évidemment une série de faits qui ne s'expliquent guère que dans l'hypothèse du décès prématuré du Dauphin.

Restent encore deux témoignages bien impressionnants. Le premier est celui du général d'Andigné, prisonnier politique au Temple en 1801, fervent royaliste, qui conte dans ses *Mémoires* qu'en jardinant dans la cour de la prison, il découvrit « le corps d'un grand enfant qui avait été enterré dans de la chaux vive », dont il ne restait que le squelette. Le général affirme qu'il s'agit du Dauphin, qu'il avait jadis tenté de faire évader. Si d'Andigné ne s'est pas trompé, les véritables restes de Louis XVII reposeraient encore sous le trottoir de la Mairie du IIIe arrondissement.

Des *Mémoires* de d'Andigné, on peut rapprocher ceux de la veuve Clouet; mais il ne s'agit plus de mémoires historiques; cette fois, ce sont des mémoires de blanchisseuse. La veuve Clouet est en effet la blanchisseuse du Temple dont beaucoup croient (et M. Louis Hastier avec eux) qu'elle fit entrer dans la prison le jeune substitué. Dans une affaire comme celle-là, il n'y a pas de détail insignifiant. M. L. Hastier n'a pas hésité à disserter longuement sur la pose d'un poêle dans la chambre de Louis XVII! De même, il a épluché page à page les comptes de la blanchisseuse, conservés aux Archives Nationales et il a pu faire ainsi une constatation curieuse.

Mme Clouet blanchissait les enfants de France depuis 1778; elle venait au Temple, accompagnée de sa nièce, éphémère compagne de jeu du malheureux Dauphin. Nous possédons ainsi, décade par décade, le détail du linge sale de chacun des membres de la famille royale, et cela, depuis le 9 octobre 1792 jusqu'au 11 février 1794, puis, après une lacune, pendant les quatre premiers mois de 1795. Pendant tout le mois de décembre 1793, l'enfant est malade; il reste couché; on ne donne à laver aucune paire de bas. Le 4 janvier 1794, la blanchisseuse emporte un ballot de linge sale normal, dont nous avons le détail, et le rapporte le 17 janvier. Le 30 janvier, alors qu'elle emporte de la prison un nouveau ballot de linge sale, pour la première et seule fois, elle n'emporte aucune pièce de linge du Dauphin. C'est donc que l'enfant malade est mort. Le 11 février, nouveau paquet de linge; le nouveau pensionnaire est arrivé en janvier, peut-être

dans la charrette de la blanchisseuse. Détail minime si l'on veut, mais qui vient corroborer tant d'autres indices. On rêve en pensant qu'après tant de dissertations savantes sur Louis XVII, la vérité nous est peut-être livrée par des comptes de blanchisseuse! Fait d'autant plus curieux : Mme Clouet semble avoir eu la langue trop longue après le 9 thermidor; elle fut arrêtée pour « propos contre-révolutionnaires » et incarcérée et resta plus d'un an en prison.

Ainsi donc M. Louis Hastier a apporté toute une série de faits nouveaux en faveur d'une thèse séduisante, et qui n'est d'ailleurs pas nouvelle. Aucun d'eux n'est déterminant, mais leur rapprochement est impressionnant. Son hypothèse a pour elle de bien coller avec la « logique des événements » comme il le montre lui-même. Mais qu'il se rassure : il ne convaincra pas tout le monde!

Georges Mongrédien.

Œuvres de Maximilien Robespierre, t. VI, Discours 1789-1790, publiées par *Marc Bouloiseau, Georges Lefebvre* et *Albert Soboul;* 1 vol. in-8° de XXXII-703 p. (Presses universitaires de France). — Cette publication, résultat d'un travail d'équipe, vise à nous donner une vue complète et précise des discours de Robespierre aux assemblées électorales d'Artois, aux Etats Généraux et à l'Assemblée Constituante jusqu'à la fin de 1790. Pour chaque séance, les éditeurs nous donnent un résumé de l'ordre du jour, les références indispensables et tous les extraits de presse relatant les interventions de Robespierre. L'établissement de cette édition a nécessité d'immenses dépouillements de journaux et de mémoires. Nous avons ainsi, pour chacun des discours de Robespierre, à défaut du texte original qui manque le plus souvent, les comptes rendus analytiques des journaux les plus divers. Un second volume, qui comprendra les tables indispensables à un tel ouvrage, qu'on consultera plus qu'on ne le lira de bout en bout, mènera jusqu'à la fin de la Constituante. — G. M.

Histoire générale des Postes françaises. T. IV, Louvois, surintendant général des Postes (1668-1691), par *Eugène Vaillé,* 1 vol. in-8° de 551 pages (Presses universitaires de France). — J'ai parlé longuement du *Cabinet Noir,* du même auteur, conservateur du musée postal. Sa grande histoire générale des Postes a les mêmes mérites, notamment celui d'une documentation inédite extrêmement importante. Le quart de siècle marqué par la surintendance de Louvois consacre la disparition des offices et l'origine de la Ferme générale, système centralisateur, bien dans la ligne de la politique administrative de Louis XIV. Louvois eut le mérite de s'adjoindre deux excellents techniciens, Pajot et Rouillé; son dynamisme et son autorité firent le reste. Louvois s'était réservé les échanges internationaux qui, dès sa mort, tombèrent dans la Ferme générale : le monopole des postes était créé. — G. M.

Lucien Bonaparte à Madrid, 1801, par *François Piétri,* 1 vol. in-8° de 388 pages (Grasset). — Fidèle au souvenir de son bisaïeul, préfet de l'Empire révoqué pour son attachement à Lucien, M. François Piétri, qui possède de précieuses correspondances de famille, a entrepris de servir la mémoire du cavalier de Saint-Cloud. A une bonne biographie générale parue avant la guerre, succède un volume entier consacré à son ambassade à Madrid (l'ouvrage a paru d'abord en espagnol). L'activité de Lucien pendant ces onze mois, souvent contrecarrée par celle de Talleyrand, est minutieusement étudiée. M. F. Piétri essaie de laver son héros de l'accusation si souvent répétée de vénalité et admet qu'il ne dépassa pas les limites de l'« affairisme » ambiant. Il réussit

à conquérir Godoy et à établir une alliance que la guerre avec le Portugal et le traité de Badajoz menacèrent sérieusement. Cet ambassadeur de vingt-cinq ans vit parfois plus juste que le Premier Consul sur l'Espagne. Les événements de 1808 lui en apportèrent la triste confirmation. — G. M.

Le monde russe, par *Gonzague de Reynold;* 1 vol. in-8° de 412 pages (Librairie universelle de France). — Ce tome sixième du grand essai de philosophie historique de l'écrivain suisse Gustave de Reynold, la *Formation de l'Europe,* nous mène aux confins de l'occident et de l'orient. M. de Reynold aperçoit quatre Russies successives, celle de Kiev, celle de Moscou, celle de Saint-Pétersbourg, celle des Soviets, alternativement tournées vers l'Asie et vers l'Europe. Chacune d'elle a détruit totalement celle qui l'a ·récédée. Mais à cette discontinuité intérieure, le philosophe oppose, du point de vue extérieur, une admirable continuité de développement et d'expansion qui, à moins d'une grave crise intérieure, imprévisible et improbable dans un état autocratique, n'a d'autre aboutissement final que l'hégémonie mondiale. Ainsi, dans la philosophie de l'histoire, M. de Reynold cherche-t-il une réponse aux angoissantes questions du présent. — G. M.

Rois et aventuriers, par *Louis Kronenberger,* traduit de l'américain par Annie Brierre; 1 vol. in-8° de 355 pages (Julliard). — Ce mauvais titre recouvre un bon tableau de la vie en Angleterre (et non pas seulement à Londres, comme le ferait croire le sous-titre) au XVIIIe siècle. Citadins, gentilshommes campagnards, menu peuple sont saisis sur le vif dans leur « vie quotidienne ». Artistes, musiciens, romanciers, hommes d'Etat sont peints en une série de portraits vivants et nuancés. L'ouvrage n'apporte pas de documentation nouvelle, mais c'est de la très bonne et utile vulgarisation. — G. M.

Le Mémorial de Roosevelt, d'après les papiers de H. Hopkins, II, Roosevelt chef de guerre, par *R. E. Sherwood;* in-8°, 505 p., 600 fr. (Plon, 1950). — Comme dans le premier volume, il est ici autant question de Hopkins lui-même que de Roosevelt. Mais, confident et conseiller du président, qui l'utilisa souvent comme son intermédiaire direct auprès de Churchill et de Staline, Hopkins a laissé des documents d'un intérêt au moins égal à celui qu'auraient eu des Mémoires de Roosevelt. Sur les conférences de Casablanca, de Téhéran et de Yalta, sur les attitudes respectives des généraux Giraud et De Gaulle, sur l'hostilité foncière de Staline à l'égard de la France, sur l'opposition fréquente entre les points de vue anglais et américain, ils apportent des précisions qui aident à comprendre les difficultés actuelles. Ils ont d'autant plus de poids que Hopkins était devenu l'ami de Churchill, et que, confiant en Staline, il était partisan d'une entente durable entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis.— G. L.

Les archives secrètes de la Wilhelmstrasse, II, L'Allemagne et la Tchécoslavaquie; in-8°, 633 p., 900 fr. (Plon, 1951). — « Centré » sur une unique question, ce second volume ne donne pas prise aux mêmes critiques que le premier. Il nous fait revivre les événements de 1937-1938 et les péripéties de la manœuvre hitlérienne qui aboutit à Munich, en nous révélant maints détails ignorés jusqu'à ce jour, et il fait apparaître nettement les responsabilités des uns et des autres. Rarement recueil de documents fut plus éloquent et plus poignant. — G. L.

La délégation française auprès de la Commission allemande d'armistice, tome II, 30 sept.-23 nov. 1940; in-8°, 616 p., 800 fr. (A. Costes, 1950). — Ouvrage de références, ce recueil de documents, riche surtout en informations relatives aux exigences économiques allemandes, n'est pas destiné à être lu. Pourtant certains comptes rendus d'entretiens recréent de façon vivante l'atmosphère du dialogue franco-allemand à l'époque de Montoire. — G. L.

Histoire de l'Espagne chrétienne, par *Jean Descola;* 1 vol. in-16 jésus de 360 p., 660 fr. (Robert Laffont, « Bibliothèque chrétienne d'Histoire »). — Un tel sujet revient à raconter toute l'histoire d'Espagne, à en faire une toile de fond sur laquelle se détachent des personnages ou des épisodes particulièrement marquants. L'auteur a réussi son propos avec un véritable talent. L'ampleur de sa tâche rendait inévitable sans doute qu'il restât superficiel sur certains points : par exemple la vie monastique; le problème des « judaïsants », etc... Utile panorama chronologique à la fin. Bibliographie

bien à jour et qui rendra des services surtout pour les ouvrages espagnols récents. Signalons pourtant l'absence de l'*Historia de España* d'Aguado Bleye, du livre de M. Defourneaux sur *Les Français en Espagne*, et de la thèse de Pierre Jobit sur les Krausistes. — MARIANNE MAHN.

L'Inde classique. Manuel des Etudes Indiennes, par *Louis Renou*, de l'Institut, *Jean Filliozat*, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, *Pierre Meile*, professeur à l'Ecole des Langues orientales, *Marie Esnaul* et *Liliane Silburn*. In-8° de 672 p., 28 figures et une carte en couleurs (Paris, Payot, 1949). — Il est pour ainsi dire impossible de rendre compte de cet important ouvrage. Seule, l'énumération des chapitres qui le composent peut donner une idée de l'étendue de son information. Chap. Ier, Le milieu géographique, par Meile; Chap. II, Les races, par Meile; Chap. III, Les langues, par Renou et Meile; Chap. IV, L'Histoire, des origines au VIIe siècle, par Filliozat; Chap. V, Le Védisme, par Renou; Chap. VI, Le Brahmanisme, par Renou. Mais ceci dit très mal la richesse de l'ouvrage puisque, par exemple, l'étude du Brahmanisme s'étend de la p. 381 à la p. 667.

Un tel livre constitue une véritable somme des études indiennes et je ne connais pas dans les pays voisins d'ouvrage qui lui soit comparable. Il est dû aux meilleurs indianistes français et l'on peut dire qu'il résume et met au point toutes les acquisitions faites depuis cent cinquante ans dans le domaine de l'hindouisme. Les historiens des religions et ceux des sociétés anciennes, les philologues et les ethnographes s'y référeront à chaque instant, mais, parce que la civilisation hindoue constitue l'une des plus grandes réalisations de l'humanité, nombreux sont les gens cultivés qui devront le posséder pour comprendre par le passé les possibilités de l'Inde de demain.

On regrettera l'absence d'un paragraphe qui nous donne la pensée des auteurs sur l'origine et la signification des castes, ainsi qu'une table détaillée des matières permettant de se retrouver aisément dans cet imposant et beau volume. — A. V.

Politica e Civiltà, par *Virgilio Titone*. 1 vol. in-8° de 327 p., 1.200 l. (Ed. Salvatore Sciascia, Palermo). — Essai de sociologie de l'histoire : interprétation des dernières guerres mondiales par le recours aux concepts de « développement », « désagrégations », « expansions et contractions », etc., appliqués aussi, pour vérifications, aux crises les plus importantes du passé. Cela s'inscrit dans l'ordre de préoccupations d'un Tonybee, par exemple, car « l'ampleur et la complexité des problèmes actuels et leur extension à un plan mondial » réclament, pense l'auteur, professeur à l'Université de Palerme, cette forme de la science historique. — M. M.

La vie des Templiers, par *Marion Melville*. 1 vol. in-8° carré de 302 p., 530 fr. (Gallimard, « La suite des temps »). — C'est une heureuse idée que de faire parler les textes : chroniques, statuts, lettres, etc., pour raconter les deux siècles d'existence des Templiers, depuis les « pauvres chevaliers du Christ » fondés par Hugues de Payns, jusqu'au procès retentissant qui amena la dissolution d'un ordre devenu trop puissant, et dont l'autonomie déplaisait à la fois aux princes et au clergé séculier. Ainsi conçu, le récit est plein de détails vivants, mais un peu compact aussi, au ras de faits qui ne sont pas tous de même valeur. Un aperçu intéressant sur une source possible du *Parzifal* de Wolfram von Eschenbach. Mlle Melville, d'origine écossaise, n'a pas un maniement parfait de notre langue. Une légère révision de son style eût été nécessaire. Mais on la remercie d'avoir mis à la portée de tous de beaux textes de notre Moyen Age. — M. M.

Textes d'histoire médiévale, Ve-XIe siècle, présentés et traduits par *Robert Latouche*, doyen de la Faculté des Lettres de Grenoble. 1 vol. in-8° de 274 p., 600 fr. (Presses Universitaires de France, « Publications de la Faculté des Lettres de Grenoble »). — Ce volume mettra à la portée des étudiants et des esprits curieux du passé des spécimens des genres historiques cultivés dans le Haut Moyen Age : genres encore tributaires de l'Antiquité, ou genres tout nouveaux comme les Vies des Saints. Chaque extrait est accompagné d'une traduction, précédé de renvois à la meilleure édition et aux travaux d'érudition s'y rapportant. Une excellente introduction rend compte des dates-limites proposées et suggère la portée historique — directe ou indirecte — des témoignages ici groupés sur un passé qui apparait

trop souvent comme un peu fabuleux à l'« honnête homme » cultivé. — M. M.

Mélanges d'Histoire du Moyen Age dédiés à la mémoire de *Louis Halphen*, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne. Préface de Ch.-E. Perrin, membre de l'Institut. 1 vol. in-4° de 712 p., avec un portrait, 1.800 fr. (Presses Universitaires de France). — Ces « Mélanges » devaient être offerts à Louis Halphen par ses élèves et amis à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, mais le Maître est mort trop tôt pour en voir la réalisation. Le présent volume servira sa mémoire à un triple titre : le rappel de sa carrière professorale que nous donne la préface; la bibliographie de ses travaux, qu'on a eu l'heureuse idée de faire figurer là; le faisceau d'articles dus à quatre-vingts collaborateurs, qui furent soit les collègues de L. Halphen en France ou à l'étranger, soit — plus nombreux — ses élèves. La variété des sujets envisagés témoigne de l'universalité de compétence du « directeur d'études ». En contribuant à fixer certains points d'histoire juridique, économique, religieuse, etc., cette belle moisson érudite eût réjoui le grand médiéviste dans son souci admirable de vérité. — MARIANNE MAHN.

Livres reçus. — R. Havard de la Montagne, *Histoire de l'Action française* (Amiot-Dumont); Michel Bourdet-Pleville, *Surcouf* (S. E. G. M. C.); Pierre Champion, *Henri III, roi de Pologne* (Grasset); J. Calmette et H. David, *Les grandes heures de Vézelay* (Sfelt); R. Burnand, *Paris 1900* (Hachette); A. Castelot, *Les grandes heures des châteaux de la Loire* (Sfelt); Jules Mazé, *Visages d'autrefois* (Hachette); L. J. May, *Esquisse d'un tableau des apports de la France à la civilisation* (A. Michel); J. Bertaut, *Paris à travers les âges* (Hachette); Plutarque, *Vies parallèles*, traduction, introduction et notes de M. Bernard Latzarus (Garnier, 4 vol. parus, t. V à paraître); Georges Colomb, *La Bataille d'Alésia* (Editions Marque-Maillard, Lons-le-Saunier).

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

L'ACCESSION AU TRAVAIL DES DIMINUES PHYSIQUES. — Au mois de juillet de l'année dernière, le Congrès international du Service social qui s'est réuni à Paris a concacré une séance entière à l'étude de l'accession au travail des diminués physiques, problème d'un incontestable intérêt humain et social. Le professeur Camille Lian, de la Faculté de Médecine de Paris, qui représentait à ce congrès la Ligue d'adaptation au travail du diminué physique, est venu au mois de juin dernier faire à l'Académie des Sciences morales et politiques un exposé de la question et des solutions en vue.

Lorsqu'un diminué physique par maladie ou par accident a pu recouvrer une aptitude professionnelle suffisante, à la suite d'une réadaptation bien conduite, l'œuvre sociale qui s'intéresse à lui, rencontre assez souvent de sérieuses difficultés pour lui trouver un emploi. Dans certains cas, les efforts de l'assistante sociale et du médecin du travail parviennent à obtenir pour le diminué physique un poste moins pénible dans l'usine, la maison de commerce ou l'administration qui l'employaient auparavant, ce qui représente la solution la meilleure à tous égards. D'autres fois,

l'embauchage peut avoir lieu grâce à l'intervention des services de reclassement qui commencent à fonctionner au ministère du Travail et de la Sécurité sociale, ou à la suite de démarches entreprises par des œuvres consacrées à diverses catégories de malades, comme l'Association des Diabétiques; l'Association amicale des Cardiaques, fondée et présidée justement par le professeur Lian, l'Entr'Aide des Rhumatisants; les œuvres consacrées aux victimes de la paralysie infantile, aux Aveugles, aux Sourds-muets, et d'une façon plus générale la Ligue d'adaptation au travail du diminué physique, fondée par Mlle Fouché. Mais trop souvent les employeurs hésitent ou refusent dans la crainte que ce geste de solidarité ait des conséquences pratiques fâcheuses sur la marche de leurs entreprises. Or, il est humainement et socialement regrettable de laisser inemployés les diminués physiques aptes à travailler, parce qu'on souligne ainsi leur déficience, ce qui retentit péniblement sur leur moral, et qu'on a l'air de les exclure de la communauté, ce qui est injuste et d'ailleurs coûteux pour celle-ci. La solution qui paraît s'imposer, c'est donc l'obligation de procurer aux diminués physiques un travail proportionné à leurs moyens, par des mesures d'autorité, à l'exemple de ce qui a été fait, après la première Guerre mondiale, pour les blessés et les malades de guerre, et par la suite pour les victimes des accidents du travail.

Dans cette voie, l'Angleterre a pris la tête en 1944, par une loi obligeant toute entreprise occupant au moins vingt salariés (et qu'elle appartienne au commerce ou aux industries soit privées, soit nationalisées), à réserver trois pour cent de ses emplois aux diminués physiques de toutes catégories : infirmes et malades du temps de paix, blessés et malades de guerre, ces derniers conservant un droit de priorité. Les employeurs sont indemnisés en conséquence par l'Etat. Il paraît que sur un million de demandes reçues dès la première année de la promulgation de la loi, la plupart de celles-ci avaient obtenu satisfaction en 1950, et que le pourcentage fixé à trois pour cent s'est révélé largement suffisant. (A noter que les emplois de garçons d'ascenseurs et de gardiens de voitures en plein air ont été entièrement réservés aux diminués physiques.) Dans la Sarre, dont la population compte à peine un million d'habitants, mais où le nombre des diminués physiques du fait des guerres, des maladies, des accidents du travail s'élève à cent vingt mille, la proportion des emplois réservés a été élevée à dix pour cent pour les établissements industriels et commerciaux ainsi que pour les administrations publiques. En Uruguay, la fondation *Pro cardias* a obtenu quelques mesures

législatives en faveur du travail des cardiaques. Dans la plupart des autres pays, la législation vise uniquement ou principalement les blessés et malades de guerre, ainsi que certaines catégories d'infirmes comme les aveugles. En France, on en est encore aux projets, et aux projets discutables, comme on va voir. Un projet de loi, établi par le ministère du Travail et de la Sécurité sociale a été établi, tendant à assurer le placement de toutes les catégories de diminués physiques dans les entreprises occupant au moins vingt salariés, et dans la proportion de dix pour cent (ou davantage à titre exceptionnel). Mais l'Etat, sous les espèces des ministères, des services de l'Education nationale, et de ceux des Postes et Télégraphes, s'est affranchi des obligations qu'il impose au « secteur privé »! Ainsi, tous les postes sédentaires, tous les emplois confortables qui par définition conviendraient à des cardiaques ou à des organismes débilités pour diverses causes, continueraient à être occupés par des fonctionnaires parfaitement sains, tandis que les diminués physiques iraient se surmener ailleurs! Ce serait plus qu'une scandaleuse injustice : une maladresse et une mesure d'imprévoyance dont les effets retomberaient à la charge de la collectivité, par l'aggravation de l'état de certains « bénéficiaires » de la législation nouvelle.

Intéressante et instructive en elle-même, cette communication du professeur Lian l'a été plus encore par les observations qu'elle a soulevées. M. Georges Duhamel et le pasteur Marc Bœgner ont naturellement insisté sur un aspect moral du problème : la nécessité de réintégrer dans la communauté active des hommes chez qui l'effort de réadaptation a souvent eu pour conséquence une ascension morale, un accroissement de valeur humaine. A ce point de vue surtout sentimental s'est opposé celui de l'expérience pratique, développé par MM. Raoul Dautry, René Cassin, Jacques Lacour-Gayet. L'un d'eux a d'abord noté que le projet de loi provoquait la méfiance sinon l'hostilité des anciens combattants victimes de la guerre qui redoutent la concurrence et entendent au moins rester prioritaires à l'égard des emplois réservés. Il faut, d'autre part, convenir que s'il est facile de caractériser un invalide, et peut-être un malade de guerre, il est infiniment plus délicat de définir un diminué physique. Qui ne peut plus ou moins se réclamer de ce qualificatif? De vastes enquêtes médicales n'ont-elles pas démontré que le type « normal » était en réalité exceptionnel? A partir d'un certain âge, et surtout par les effets de l'intempérance revêtant des formes diverses, qui ne peut se croire en droit d'appartenir à une catégorie devenue privilégiée et apte à réclamer des emplois réservés confortables? La législation nouvelle donnera-

t-elle une prime involontaire à la déchéance physique? Il y a là des dangers d'abus, de complaisances médicales, de débordement contentieux, de surcharges budgétaires qu'il ne faut pas méconnaître. On a suggéré que des emplois à mi-temps conviendraient à merveille à des diminués physiques. En théorie, sans nul doute... Mais sont-ils si nombreux? Et peut-on concevoir un employé sédentaire se livrant le matin au dépouillement d'un courrier, ou à l'étude de dossiers qu'il ne reverra que le lendemain, ne pouvant passer la suite du travail à son successeur de l'après-midi?

Après les observations suscitées par sa communication, dont nous ne faisons que mentionner les principales, sans pouvoir, faute de place, les développer, le professeur Lian a reconnu que le législateur, après s'être très largement informé, devrait faire preuve en rédigeant ses articles de loi, d'une extrême prudence, pour ne pas créer trop de nouveaux maux à côté de ceux auxquels il prétend remédier.

Robert Laulan.

MEDECINE

LES CHAMPIGNONS. — A peine les premiers champignons ont-ils fait leur apparition qu'un peu partout on enregistre des accidents après leur absorption : empoisonnements parfois individuels, plus souvent collectifs, affectant toute une famille ou tous les participants à un même repas; cependant si tous sont frappés à des degrés divers, les cas mortels sont l'exception.

Ces accidents ont de quoi surprendre tous ceux qui sont quelque peu mycologues, tant, parmi les innombrables espèces de champignons, il en est peu qui soient réellement dangereux et encore moins fatalement mortels. Mais, malgré les avertissements qui n'ont cessé d'être prodigués, il faut compter avec l'imprudence de ceux qui ramassent sans discernement tout ce qu'ils trouvent. Or, les amateurs de ces excellents comestibles sont de plus en plus nombreux : à côté de ceux pour qui cette cueillette est un agréable passe-temps, il y a tous ceux pour qui les champignons tiennent une place importante dans l'alimentation; le nombre de ces derniers s'est accru considérablement au cours de ces dernières années, aussi les accidents risquent-ils de se multiplier. Il serait à souhaiter qu'on apprît à les connaître aux enfants des écoles, tout au moins à connaître les espèces les plus usuelles, à connaître aussi ceux qui sont dangereux; il

faudrait aussi leur enseigner que les procédés recommandés par les commères n'ont aucune valeur pratique : ce serait une excellente occupation pour les heures de loisirs dont le temps se trouverait utilement employé.

Il peut paraître superflu de dire que, pour cueillir sans danger des champignons, il est indispensable de les connaître; cependant il apparaît bien que ce n'est pas le cas dans la généralité : on les récolte au hasard et s'il arrive qu'on ait un doute, on se fie à des avis qui ne sont pas toujours qualifiés, ou bien encore on les sélectionne d'après leur aspect plus ou moins honnête ou plus ou moins séduisant : c'est évidemment la pire des méthodes.

La plus élémentaire prudence voudrait qu'on se cantonnât dans les espèces qu'on connaît parfaitement et au sujet desquelles il ne peut y avoir de doute : en tout cas, la première règle à observer devrait être, en ce cas, de s'abstenir.

Il est une autre règle qu'il faut suivre sans jamais s'en départir : ne jamais cueillir de champignons ayant à la fois des lamelles blanches, une bague et, à leur base, une volve; ces trois caractères réunis ne pardonnent pas.

●

Parmi les espèces comestibles et qu'on rencontre un peu partout, il conviendrait, pour tous ceux qui ne sont pas très expérimentés, de se limiter à quelques-unes qui sont parmi les plus succulentes comme aussi les plus aisées à différencier.

Disons quelques mots de trois d'entre elles.

Tout d'abord le champignon de pré : il est blanc avec des lamelles rosées qui virent au noir avec le temps. Il se présente souvent en nappes et parmi ces rosés se glisse parfois, bien que rarement, l'amanite phalloïde qui, elle, est mortelle. Il faut donc les examiner soigneusement, un à un, et rejeter impitoyablement tous ceux qui offrent son caractère distinctif qui est la blancheur de ses lamelles, jointe à la présence d'une volve.

Un autre très commun est également recommandable, la girolle, chanterelle ou oreille de lièvre. Il est d'un jaune accusé et cela en totalité; il a une forme qui rappelle une corne d'abondance et ses lamelles empiètent sur le pied où elles se terminent à des hauteurs variables et de façon irrégulière. Ce dernier caractère est à retenir : une espèce voisine qu'il ne faut pas cueillir lui ressemble fort, sauf que la terminaison sur le pied se fait plus près du chapeau et aussi régulièrement que sur le rosé.

Enfin le cèpe. Il est beaucoup plus volumineux; son chapeau est ferme, épais, régulier, d'une couleur allant suivant les variétés de la feuille morte (cèpes de Bordeaux) jusqu'au noir (têtes de nègre). La queue est également volumineuse, fort renflée vers la base, de couleur blanchâtre avec un fin treillis jaunâtre. Cette dernière particularité le différencie des bolets rudes et des bolets orangés dont la queue, beaucoup plus mince, est parsemée régulièrement d'un piqueté noir qui fait une légère saillie sur la surface; au reste, ces derniers ne sont pas dangereux, mais ils sont plus mous et beaucoup moins agréables au goût. Les cèpes n'ont point de lamelles à la face inférieure du chapeau, mais des tubes blancs au début qui virent peu à peu au jaune verdâtre. La chair est blanche et ne change pas de coloration à l'air.

Il ne faut pas cueillir des bolets qui, tout en ayant sensiblement le même aspect extérieur, présentent des tubes et des queues rougeâtres et dont la chair se colore en bleu à l'air. Il faut se limiter à ceux qui présentent nettement les caractères des cèpes que nous avons succinctement décrits. Là encore, en cas de doute, il faut s'abstenir.

Il faut également se limiter aux cèpes absolument frais; dès qu'ils sont ramollis, envahis par des vers minuscules qui ont creusé dans sa substance d'innombrables canalicules, que leurs tubes sont devenus d'un vert foncé, ils sont susceptibles de déterminer des troubles gastro-intestinaux.

●

Dans l'ensemble, au point de vue des accidents, on peut classer les champignons en trois catégories.

Les uns ne déterminent que des accidents bénins qui disparaissent sans laisser de traces.

D'autres sont plus dangereux du fait de la muscarine; c'est de une heure à quatre heures après l'absorption que les troubles apparaissent : le malade présente du délire, des vomissements et une anurie totale, mais ces troubles sont passagers, disparaissent plus ou moins rapidement; au besoin on administre un vomitif; ils peuvent cependant laisser des lésions durables du cœur et de l'estomac.

Enfin il y a les champignons dont l'action est mortelle. Le type en est l'amanite phalloïde dont nous avons parlé à propos du rosé. Son action est insidieuse, les troubles n'apparaissant, après une nuit calme, sans prodromes, que dix à douze heures

après l'absorption, alors que l'intoxication est déjà avancée. Le malade est silencieux, prostré; il a des éblouissements suivis de vomissements et d'une diarrhée abondante; les urines sont rares, mais pas supprimées; le foie est gonflé, sensible à la pression; le teint est jaunâtre; puis la crise cesse pour reprendre bientôt; des signes de paralysie apparaissent; le cœur se fatigue et bientôt s'arrête.

Le traitement est toujours trop tardif du fait de l'apparition trop tardive aussi des signes d'intoxication. Pour le docteur Limousin qui l'a appliqué avec succès, il consiste en l'absorption de trois estomacs frais et de sept cervelles de lapin fraîches, le tout broyé. On peut aussi utiliser le sérum antiphallinique de Dujarric de la Rivière, de l'Institut Pasteur.

Ce qui est important c'est de bien différencier les cas et d'agir sans perdre de temps. Malheureusement ces traitements qui se sont révélés efficaces ne sont pas toujours aisés à utiliser, car il faudrait pouvoir les avoir sous la main. Aussi serait-il souhaitable que des recherches fussent entreprises et menées à bien dans le domaine des antibiotiques et antidotiques : ce serait un produit plus maniable dont il serait facile d'approvisionner toutes les pharmacies et qui serait ainsi à la portée immédiate des malades.

Dr A. Herpin.

NATURE

LES DEUX INFINIS. — Le professeur Roger Heim, cryptogamiste éminent, a récemment présenté à l'Académie des Sciences une note de M. Claude et Mme Mireille Moreau sur une affection nouvelle de la forêt française : la maladie dite de l'*encre du Chêne.* Cette maladie se traduit extérieurement par une exsudation de gomme noire, d'où son nom, provenant de lésions chancreuses insérées dans le corps de l'arbre, qui ne tarde pas à dépérir.

On connaissait en France, depuis 1860, date de son apparition, l'*encre du châtaignier*, qui ravagea en 1882 les châtaigneraies du Sud-Ouest, et qui est causée par un champignon microscopique. Or les auteurs de la note en question viennent d'établir, par la culture expérimentale, que ce même champignon, qu'on croyait spécial au châtaignier, est également celui qui provoque la maladie du chêne, et qu'il peut aussi s'attaquer à d'autres essences,

comme le pin. Il s'agit donc de l'extension d'un mal déjà repéré, mais dont l'agent s'est adapté à d'autres espèces végétales; et c'est ce qui donne au travail de M. Claude et Mme Mireille Moreau, outre sa valeur pratique, un grand intérêt biologique.

Sans doute ne s'agit-il là que d'un des mille aspects de cette féroce loi naturelle qui oblige le monde vivant tout entier à s'entredévorer; mais on ne se lasse pas d'admirer quelle richesse de moyens cette loi met en œuvre pour s'exercer. Le lion qui tue une gazelle, la liane qui étouffe l'arbre où elle s'enroule, agissent avec une sorte de franchise directe et sans détours; le parasite animal ou végétal qui s'implante sur un hôte pour en sucer « la substantifique moelle », font preuve d'une bien autre duplicité! De cette seconde manière procède l'organisme microscopique, *phytophthora cinnamomi*, qui menace présentement nos forêts.

Nous savons tous, nous qui, lorsque arrive le grave automne, remplissons nos paniers de cèpes et de girolles, que le parasitisme n'est pas une règle pour le champignon. C'est bien souvent du sol même qu'il tire honnêtement sa subsistance. Mais il n'en est que plus redoutable quand il entend se nourrir aux dépens d'autres êtres. Il se fait alors tout petit, d'une terrible minutie de rouage noyé dans une immense machine, il devient le mildiou et l'oïdium de la vigne, la muscardine du ver à soie, le muguet de la bouche des malades et des enfants, l'ergot du seigle, le blanc du chou, la rouille du blé. Aussi, il est vrai, par la grâce de Pasteur, de Flemming et de leurs continuateurs, la bienfaisante pénicilline et la streptomycine! Son astuce va plus loin encore, et je reste émerveillé d'un cas d'adaptation qui frôle le génie, celui du lichen. Essayons de le résumer : les champignons représentent une des formes les plus simples du règne végétal. Dépourvus de chlorophylle, ils ne peuvent assimiler le carbone de l'air et sont condamnés à vivre uniquement aux dépens du substrat qui les porte. C'est exclusivement par le bas qu'ils s'alimentent. Tout va bien quand le substrat est pénétrable, quand le mycélium qui sert de racine à notre cryptogame s'y peut infiltrer et puiser ses sucs nutritifs. Mais supposons que quelqu'une de ces spores qui lui font office de graines tombe, par la fortune des vents, sur un rocher, une plaque de métal, où nulle racine ne saurait s'insinuer pour pomper la moindre parcelle alimentaire. Cette spore précieuse, porteuse de vie, va-t-elle mourir? Que nenni. Le problème a reçu sa solution. On la nia d'abord, quand Schwendener, vers 1850, en formula l'hypothèse, puis Gaston Bonnier en prouva l'exactitude lorsqu'il en réussit la synthèse; elle s'appelle le Lichen. On y a vu, quoique d'assez loin, une réplique de la fable de

l'aveugle et du paralytique : pour se développer sur le support inhospitalier où le hasard l'a déposé, le champignon fait appel, si l'on peut oser cette formule, à un organisme qui respirera pour lui, qui lui fournira, en attendant qu'il puisse boire les sucs terrestres, une nourriture aérienne et ce secours lui vient d'une algue, d'un végétal aussi « inférieur » que lui, mais qui possède de la chlorophylle, c'est-à-dire la substance assimilatrice du carbone. L'algue, si ses spores ont été apportées sur le même milieu, a besoin d'un support, ce sera le champignon; le champignon a besoin de poumons, l'algue les lui fournira. Et le contrat se forme; il se forme, dira-t-on, par l'effet du hasard, soit, mais comment qualifier l'idée première qui présida à cette association ayant pour but de consolider la vie en péril? Fût-ce un acte spontané ou le résultat d'une lente adaptation? L'un ou l'autre implique une mystérieuse conscience de la Nature.

Quoi qu'il en soit, l'algue se développe sur le champignon, s'unit à lui par un réseau de canalicules qui les rend solidaires, et le lichen ainsi constitué, attaché lui-même à sa base par quelques crampons ramifiés, commence de grignoter doucement cette pierre, ce métal fermés, eût-on cru, à toute vie. Et ainsi naissent et grandissent, d'année en année, ces plaques jaunes, noires, rouges, incrustées n'importe où, ces barbes pendantes aux branches chenues, toute cette étrange maladie de peau dont seuls les initiés savent mesurer la grandeur, parce qu'ils en connaissent le mécanisme secret. La grandeur, car ces lichens, issus d'une symbiose, se font les auxiliaires de la vie en lui permettant d'occuper des lieux où nul organisme ne saurait exister; on les a nommés « les défricheurs du roc »; rien de plus vrai : une coulée de lave à peine refroidie, une île émergée de la mer, et voilà que cette stérilité enfante un jour, grâce à quelque rondelle de lichen, de la matière vivante. Ce lichen forme un tapis, ce tapis s'épaissit, des mousses s'y installent; leurs débris font bientôt une couche nutritive, qui recouvre ce qui n'était qu'une surface morte; et toute graine d'une espèce végétale plus élevée en organisation peut désormais y germer. De ce qui n'avait que les contours de l'informe, de ce qui n'était encore qu'un germe de vouloir, endormi dans du chaos, l'Organisé construisait pièce à pièce, comme s'accroît et multiplie une solution cristalline.

Ce processus a été celui de la Terre, à mesure que refroidissait et se contractait sa structure. Les champignons et les algues en furent la première parure et servirent de berceau à tout le règne végétal.

Et c'est ce même champignon, serviteur de la vie, que nous

voyons aujourd'hui s'attaquer à elle quand il se fait un parasite de ces arbres dont il est l'ancêtre perdu dans la nuit des temps. Illustration magnifique mais brutale de la lutte pour l'existence! Sans doute les mangeurs de forêts sont légion, surtout dans le monde innombrable des insectes. Tout arbre recèle sa larve taraudeuse. Mais qui songe à s'en révolter? N'est-il pas admis, une fois pour toutes, que le règne animal a le droit, par on ne sait trop quel privilège, de dévorer le règne végétal? Mais que les végétaux se mangent entre eux, voilà ce que nous ne saurions tolérer! L'insecte au moins se voit; le microbe cryptogamique, quasi invisible, nous apparaît comme un danger plus grand. Nous n'avons pas oublié le combat de David et de Goliath; ce n'est pas au plus grand des adversaires, ce n'est pas au châtaignier ou au chêne que nous paraît forcément assurée la victoire; et nous avons toujours présente à l'esprit la page de Pascal qui nous place entre deux infinis, celui de la Nature, figurée ici par les géants de la forêts, celui du ciron, figuré par la *phytophthora* de Mme Mireille Moreau et de M. Claude Moreau. Nous savons que le ciron, imperceptible à nos yeux de chair, n'en possède pas moins, sous les lentilles grossissantes, « des jambes avec des jointures, des veines dans les jambes, du sang dans les veines, des humeurs dans le sang, des gouttes dans les humeurs, des vapeurs dans les gouttes ». Et dès lors que nous raisonnons ainsi, il devient normal, équitable et pour une fois digne de la malice humaine, de protéger l'énorme Goliath de la fronde sournoise de son chétif mais formidable ennemi, d'aller au secours de ces mondes de branches, de feuilles, d'oiseaux, de nids, de chansons, de mouches bruissantes, de jeux d'ombre et de soleil qui sont au moins à l'échelle de notre degré d'évolution.

Nous les préférons parce que nous les jugeons plus vulnérables, et qu'ils ne représentent pas seulement pour nous la splendeur et la joie de nos échappées, mais aussi des raccourcis de l'univers de la Nature selon Pascal et que nous y lisons le visage le moins énigmatique, le plus tangible, donc le plus perceptible à notre entendement — de l'infini.

Marcel Roland.

P.-S. — Ma récente chronique à propos du « campisme » m'a valu un certain nombre de suffrages approbateurs, où j'ai relevé avec plaisir celui de M. J.-J. Bousquet, président du « Camping-Club de France », qui attribue le vocable anglais à ce simple fait que le mouvement a pris naissance Outre-Manche.

D'autre part, M. Louis Piéchaud, dans son excellente chronique « Questions de Langage », du *Figaro*, a signalé ma remarque linguistique, en rappelant qu'il avait lui-même posé la question l'an dernier. Je l'ignorais, et m'incline volontiers devant son droit de priorité!

La Faune africaine, par *Albert Jeannin* (Payot, éditeur, Paris). — Sous ce titre un peu trop général ne sont guère décrits que les grands mammifères, mais ils le sont fort bien, et par un homme qui les a vus de près. Le Dr vétérinaire Jeannin a été chef du service zootechnique du Cameroun. A ce titre il peut, historiquement comme biologiquement, nous apprendre beaucoup de choses sur ce continent toujours mystérieux que reste l'Afrique. Il n'y manque pas, et nous devons surtout approuver ses conclusions en faveur de la protection des espèces animales, menacées de disparition.

M. R.

Les grands courants de la Biologie, par *Jean Rostand* (Editions Gallimard, Paris). — Rares sont les écrivains doublés d'hommes de science qui savent donner un accent personnel à des thèses que tant de polygraphes sans qualité ne cessent d'affronter journellement. Dieu sait si l'on nous assassine de Biologie et d'Evolution! Mais Jean Rostand est un de ces élus. Hérédité humaine, science des hormones, mutations expérimentales, génération spontanée, autant de brillants chapitres dont il sait tempérer l'apparente aridité par cette sorte de « poésie » qui transporte tout de suite l'objet sur un autre plan. Et il a trouvé dans le combat pour la science libre contre la science « engagée » un cheval de bataille qu'il enfourche superbement, pour notre enseignement et notre plaisir.

M. R.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE ET RELIGION. — On doute de Dieu quand on est en pleine santé. La Bruyère, et, bien avant l'auteur des *Caractères*, Pline le jeune observent que la maladie ou le péril de mort incitent souvent l'agnostique à faire oraison et à se tourner vers la religion de son enfance.

Les crises graves d'une civilisation — « nous autres, civilisations, nous savons que nous sommes mortelles » — n'engendrent-elles pas, dans le monde, une reviviscence de la foi?... Est-ce par simple hasard que tant de productions philosophiques contemporaines gravitent autour de l'idée de Dieu?

Pour ne parler que d'ouvrages tout récents, c'est Louis Lavelle, par exemple, qui traite excellemment de la sainteté, et qui offre à notre admiration les édifiants portraits de « *Quatre saints* » : François d'Assise, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, François de Sales (1). C'est Gabriel Marcel qui nous invite à méditer sur

(1) Pour cet ouvrage comme pour les suivants, les indications bibliographiques sont données en tête des comptes rendus qui font suite à cette chronique.

le Mystère de l'Etre (Réflexion et Mystère », recueil de conférences prochainement suivi d'un second tome : *Foi et Réalité*... C'est Jean Baruzi qui, avec *Création religieuse et pensée contemplative*, nous fait revivre, en quelque sorte, de façon concrète, l'élan spirituel de saint Paul et la poétique ferveur d'Angelus Silesius. C'est le Professeur G. Mensching qui étudie (traduction française par Pierre Jundt) *Le rôle de la religion dans les relations communautaires*... Ce sont enfin les *Etudes blondéliennes* qui s'attachent à exalter l'œuvre du célèbre philosophe catholique...

Encore passons-nous sous silence bien d'autres écrits « annoncés » chez divers éditeurs, et qui procèdent d'une même inspiration.

Dans un des chapitres (ch. VIII) de ses propos sur « *les thèmes actuels de la Philosophie* », large esquisse dont la sûreté de trait rappelle certains croquis de grands maîtres, Emile Bréhier nous indique comme l'une des caractéristiques de la pensée immédiatement contemporaine, le refus d'un idéalisme naguère en grande faveur. L'appel à la transcendance s'accorde un peu partout avec l'intime exigence des âmes croyantes : qu'il s'agisse du néo-thomisme, brillamment représenté par les Maritain, les Gilson, ou d'un certain « augustinisme », visible chez Gabriel Marcel... Bref, le transcendant est devenu une catégorie habituelle. Chez beaucoup de penseurs, c'est, en fait, une affirmation de la foi chrétienne orthodoxe; chez d'autres, une théosophie orientale, où le goût du surnaturel se relève d'une pointe d'exotisme; parfois encore une métaphysique hybride, une religion qui n'ose pas dire son nom...

Dominique Parodi (2), il y a de cela un peu plus de vingt ans, songeant aux événements de 1914-1918, s'étonnait à peine que des calamités personnelles ou collectives n'eussent point pour effet logique d'affaiblir la Croyance. Tant de souffrances, pour la plupart imméritées, sembleraient devoir faire douter de la Providence. Mais, plus forte que la révolte, est la sourde nécessité d'un appui, d'une protection, d'une consolation... « Un ordre des choses extérieures à peu près satisfaisant pour l'homme finirait peut-être par lui paraître naturel, allant de soi et se suffisant à lui-même, et endormirait en lui l'aspiration religieuse ». L'angoisse est donc naturellement le thème majeur de ce que l'on nommait, il n'y a pas si longtemps, l'*existentialisme* chrétien. Si l'étiquette, aujourd'hui est quasi unanimement abandonnée, dépréciée, l'idée demeure. Elle est fort ancienne. Pascal, entre autres, l'a illustrée avant l'auteur de « Crainte et Tremblement »...

(2) *Du Positivisme à l'Idéalisme*. T. II. (Vrin, Paris, 1930.)

Sans doute, la *difficulté d'être* pourrait conduire à quelque durcissement stoïque comme celui que préconisa Vigny en des vers trop connus pour être cités. Mais on rencontre, dans la pratique, peu d'exemples de cette ataraxie farouche. Il y a un *besoin de Dieu,* qui s'accroît en fonction des misères humaines. Ou, ce qui revient au même, un désir de n'être plus malheureux. Ou encore de donner à nos malheurs une *signification...*

Selon G. Mensching, qui n'est pas seul à exprimer cette conviction, c'est le christianisme qui peut sauver notre monde « en voie de désagrégation ». Soit! Mais, je le suppose, sans attendre un miracle. Sans espérer, non plus, des conversions en masse.

La plus grande difficulté, écrivait encore en substance D. Parodi, la plus grande difficulté en matière religieuse, ce n'est pas de *croire* mais de définir sa croyance. De quoi parle-t-on? A quoi s'agit-il de croire? Comment se représenter notre vie future? Y garderons-nous nos souvenirs? Notre personnalité? Faut-il prendre au pied de la lettre la résurrection des corps? Je vous fais grâce de cent autres questions... Bienheureux ceux qui, à cet égard, sont « croyants » sans ratiociner, soit par ingénuité pure, soit par humilité profonde. La parole évangélique demeure éternellement vraie : « Si vous ne devenez pas comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux » (Matth. XVIII, 4). A quoi bon de longues disputes, vaines et subtiles, sur des points fort obscurs dont l'ignorance ne nous sera pas reprochée, au jour du Jugement? « Je révérais notre théologie et prétendais autant qu'aucun autre à gagner le ciel; mais ayant appris comme chose très assurée que le chemin n'en est pas moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la faiblesse de mes raisonnements. » Ainsi s'exprime l'auteur du *Discours de la Méthode.*

Sans doute, ne faudrait-il pas exagérer dans ce sens. Kierkegaard s'élevait déjà contre une certaine manière qu'on avait autour de lui de faire appel à l'esprit d'enfance et d'encourager l'adulte à la sérénité puérile du cœur... Après tout, que chacun choisisse donc son Dieu! Que le tourmenté s'en fasse, s'il lui plaît, une représentation terrifiante, et que le paisible s'attache à l'idée d'un Père plein de bienveillance et de mansuétude... De toute façon, l'on n'échappe guère, à ce sujet, à quelque « automorphisme » : l'homme fait toujours plus ou moins Dieu à son image. Et les voies du salut sont innombrables.

Le mystique, quant à lui, dépasse sagement les images sensibles,

en même temps qu'il délaisse les conceptions et les raisonnements de l'esprit : sa connaissance de Dieu se réalise par l'Amour. Ce qui n'empêche pas, remarquait Em. Boutroux, une vie active et utile...

Nous touchons ici au point crucial de la Croyance. Le Dieu « sensible au cœur », le *Deus absconditus* n'a point de « figure »; on ne l'approche que par un élan de l'affectivité. Or, le « Dieu des philosophes » est bien, aussi, un *Irreprésentable.* Mais sans l'Amour. Alors, que reste-t-il? Pour s'en rendre compte, il suffit de relire le très subtil et très minutieux examen de conscience (intellectuellement parlant) de Léon Brunschvicg (3). Il oppose la spiritualité à la « tradition mythologique », résidu d'un héritage oriental; il insiste ironiquement sur le « Ciel » des théologiens, différent de celui des astronomes; raille la confiance de l'*homo credulus* en la survivance — outre-tombe — d'un moi substantiel. Tout cela lui paraît presque sacrilège, à force de naïveté. Il souhaite une conversion « en intelligence », qui tourne l'âme entière « vers la vérité »; mais il a dit ailleurs que « ce qui prétend dépasser la science échappe, en fait, à la vérité ». Alors?... Je le répète, que reste-t-il? Et pourquoi Brunschvicg conservait-il le mot « Dieu », puisqu'il le vidait de tout contenu?... Un obscur panthéisme philosophique, une *anima mundi* qui ne serait peut-être que la raison hypostasiée, un Dieu des équations différentielles?...

A vrai dire, il n'y a de problème religieux que pour l'âme désirante et souffrante. Le Dieu des philosophes, conçu à la façon brunschvicgienne, qui n'est *personne,* et pour qui nous ne comptons pas, rend dérisoire la prière et l'espérance. Autant faire, en ce cas, profession d'agnosticisme radical!

Martin Heidegger, présenté parfois comme un penseur *athée,* n'est-il pas, lui aussi, trop dominé par une quête intellectuelle qui lui fait désirer d'étreindre un Absolu, sans recours à l'imagination? Ni la pensée discursive, ni l'Amour ne lui permettent d'atteindre ce qu'il souhaite. D'où ce continuel tourment, ce commencement qui n'a pas de suite, cet élan qui se fige... Soupirant de l'Absolu, il est, à bien aller au fond des choses, *un mystique manqué.*

Aucune conclusion n'est possible, sur un pareil sujet, sinon celle-ci : malgré qu'en aient certains métaphysiciens, hostiles à toute « séparation des pouvoirs », on aboutit à des situations bien

(3) Léon Brunschvicg, *De la vraie et de la fausse conversion,* suivi de *La querelle de l'athéisme.* (Presses Universitaires, Paris, 1951.)

plus réellement contradictoires en voulant ajuster *sur un même plan* ce qui relève de plans différents. Si la comparaison ne semblait exagérément familière et même triviale, je dirais volontiers qu'un médecin peut être amoureux; mais *en tant que médecin*, il n'est pas « amoureux », et il serait odieux ou ridicule s'il apportait dans les blandices de l'amour l'esprit de sa profession. Pour parler plus noblement, conseillons de rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu...

La répulsion de prétendus défenseurs de la Foi à l'égard des disciplines scientifiques est une marque de faiblesse. Car c'est une crainte. Quand Louis Pasteur songeait que la vie est peut-être un phénomène de dissymétrie moléculaire, il ajoutait : cette thèse est-elle ou non favorable à la religion? Je ne sais trop. En tant que savant, ça m'est égal... Voulait-il signifier par là qu'il était indifférent au sort de la religion? Certes non! Mais qu'une religion bien solide n'a rien à redouter des vérités du laboratoire. Il y a là un magnifique exemple que certains de nos contemporains devraient méditer.

Achille Ouy.

Les thèmes actuels de la philosophie, par *Emile Bréhier*, Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne. Un vol. de 108 p. in-12, Presses Universit. de France. Paris, 1951. Prix : 240 fr. — Quatorze causeries de M. Emile Bréhier, données l'an dernier à la Radio-diffusion française, sont ici réunies : d'abord, des considérations générales; puis : la philosophie au début du XXe siècle; la phénoménologie; la psychologie de la forme; la psychanalyse; l'homme dans l'histoire; l'homme dans la société; l'homme et le transcendant; la morale concrète; les valeurs; la critique des principes; le matérialisme dialectique; l'existentialisme; et, enfin, une conclusion : direction de la philosophie contemporaine...

S'adressant à un très grand public, l'éminent historien de la philosophie a sagement évité d'entrer dans des discussions qui eussent nui à la clarté des exposés. Il a parlé, semble-t-il, en avocat des philosophes contemporains. C'était mieux ainsi. Il est toujours loisible au lecteur qui veut en savoir davantage, de se reporter à la seconde partie (notamment) du tome II de l'*Histoire de la philosophie* conde partie (notamment) du t. II de l'*Histoire de la philosophie française* » (Flammarion, 1950)...

Quatre saints, par *Louis Lavelle*. — Un vol. de 215 p. in-12. Albin Michel, Paris 1951. Prix : 300 fr. — Les saints sont au milieu de nous, dit M. Louis Lavelle; mais nous ne parvenons pas toujours à les reconnaître. La sainteté, comme, souvent, la gloire, est le soleil des morts. De leur vivant, personne ne sut voir leur auréole. Pourtant, le saint n'est pas séparé de la vie commune : il n'est pas un ange. Il est seulement, au milieu du monde visible, un témoin de l'invisible.

Si l'on saisit mieux la pureté d'un tel témoin quand il est livré au martyre, il y a cependant d'autres marques de témoignage. Aussi bien, un saint est-il possible en chacun de nous : l'essentiel est de tout faire « pour empêcher, en nous, le saint de mourir »... Façon de parler, bien sûr. Car le portrait générique qui nous est proposé (V à XIII) et que nous sentons fidèle, l'humilité chrétienne peut-elle nous laisser quelque espoir d'y jamais ressembler? Est-il vrai, ô Salavin, que saint Augustin ait pu dire : « Un saint n'est un saint que pour soi-même? » (Cf. G. Duhamel, *Journal de Salavin*)... A la réflexion, cette formule est sans doute profonde. Mais on pourrait, à d'autres égards, soutenir que le saint n'est tel qu'aux yeux d'au-

trui; et surtout, naturellement, au regard de Dieu, même s'il s'agit d'un homme qui ne connut pas l'Eglise, et que l'Eglise ne connut pas... Chaque saint exprime un type idéal d'humanité. C'est bien vrai. Et nous pouvons toujours, sans orgueil, prendre modèle...

Précisément, M. Louis Lavelle a mis tout son talent et tout son cœur à peindre quatre figures de saints : François d'Assise, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, François de Sales. Il était difficile de faire un choix plus heureux, et impossible de mieux réussir de si délicats portraits.

Le Mystère de l'Etre. — I. Réflexion et Mystère, par *Gabriel Marcel*. Un vol. de 240 p. in-12, de la Collection « Philosophie de l'Esprit », Editions Montaigne. Aubier, Paris, 1951. — Les conférences qui composent ce volume (et celui qui fera suite sous le titre *Foi et Réalité*) ont été prononcées à l'Université d'Aberdeen. L'auteur a tenu à leur laisser un caractère « parlé » : pour bien indiquer, dit-il, qu'il s'adresse, non pas à une intelligence abstraite et anonyme, mais à des êtres individuels qu'il s'agit d'éveiller à une certaine vie profonde de la réflexion.

Il ne présente pas un système, *son* système, mais une *recherche* sur l'essence de la réalité spirituelle; car le philosophe est par excellence celui qui pose les vraies questions, et ne se laisse influencer par aucun préjugé. Dans cette recherche, une remarque initiale se présente, c'est que nous vivons dans un « Monde Cassé », dans un monde en guerre avec soi-même et qui semble voué à l'auto-destruction si rien de nouveau ne surgit en son sein. La volonté de puissance y aboutit à une dévaluation systématique de l'intelligible et du vrai. La socialisation croissante de l'existence tend à nous dépersonnaliser. Nous réagissons par une réflexion, qui est en même temps une exigence de transcendance. Transcendance par rapport à la vie, telle qu'elle est concrètement vécue. Il y a une insatisfaction, une aspiration vers quelque chose qui nous est extérieur et que, pourtant, nous pouvons nous assimiler, faire nôtre. Ce qui est en question, c'est très simplement la substitution d'un certain mode d'expérience à d'autres modes... Bref, le désir d'« être dans la vérité ».

Mais, après tout, qui suis-je? Qui suis-je, moi qui m'interroge sur mon être propre? Qu'est-ce que je vaux? Peut-on espérer que c'est ma vie elle-même, ma vie tout entière qui apportera la réponse? M. Gabriel Marcel explique minutieusement pourquoi ce serait une illusion. Sans doute, il est toujours possible — logiquement et psychologiquement — de « dégrader un mystère pour en faire un problème ». Mais la sagesse consiste à laisser au mystère son caractère de mystère. Toute *présence* est mystérieuse, et tout mystère débouche sur l'éternel.

Dans quelle mesure et sous quelles réserves est-il possible de s'élever au-dessus de cet *être dans le monde* qui est notre façon spécifique d'exister? Dans quelle mesure sommes-nous en droit de porter nos regards vers une sphère supérieure à celle-ci?... Tels sont les graves sujets de la deuxième série, *Foi et Réalité*, — où le socratisme chrétien de l'auteur s'épanchera, comme dans la première série, de façon noblement familière...

Création religieuse et Pensée contemplative (I. — *La mystique paulinienne et les données autobiographiques des Epitres;* II. — *Angelus Silesius*), par *Jean Baruzi*, Professeur au Collège de France. Un vol. de 242 p. gd in-8°. Collection « Les Religions ». Aubier, Paris, 1951. — Il y a ici un seul livre, dit M. Jean Baruzi, et non pas une artificielle juxtaposition. Il s'agit de vérifier la fécondité d'une méthode; a-t-on quelques chances d'atteindre les intimes profondeurs de certains problèmes, lorsqu'on ne tente pas de les résoudre en des systématisations doctrinales, mais chez des êtres concrets, en des régions psychiques qui semblaient d'abord inaccessibles?

La réponse ne saurait faire de doute, après la lecture des pages que l'auteur consacre à saint Paul, et à Angelus Silesius (Johannes Schleffler). M. Jean Baruzi analyse bien, sans doute, des pensées et des doctrines, mais avec le souci de ressaisir quelque chose de leur genèse. Chaque fois que c'est réalisable, il s'efforce de pénétrer, sans trop les dessécher, les pages où sont encore perceptibles les traces d'une expérience vécue. En ce qui concerne saint Paul, l'auteur y découvre « à travers une doctrine qui ne se montre pas à nous comme la directe expression d'une contemplation d'ordre mystique, des formes de pensée qui ne s'expliqueraient pas si nous ne songions à deviner le mouvement contemplatif lui-même »...

Quant à Angelus Silesius, auquel sont consacrés les deux tiers du livre, ce sera, pour beaucoup de lecteurs, une révélation. Celui que

Schopenhauer qualifiait « d'admirable et profond à perte de vue », est encore trop peu connu, bien que nous ayons maintenant, en France, une traduction du « Pèlerin chérubinique » et une étude (deux volumes de Henri Plard, chez Aubier). Jean Baruzi, depuis longtemps attiré par ce curieux génie, l'avait déjà choisi comme thème d'une année de recherches au Collège de France en 1929-1930. Il nous le présente aujourd'hui avec une précision qui n'exclut jamais la profondeur ni la poésie, inséparables d'un pareil sujet.

Certes, je n'ai point de conseils à donner pour la lecture de l'ouvrage de M. Jean Baruzi. Je dirai seulement que, pour mon compte, je l'ai lu une première fois en prenant connaissance de nombreuses notes érudites qui figurent en bas des pages; puis, une seconde fois sans m'occuper des notes pour mieux goûter la ferveur spirituelle de ces analyses.

Etudes blondéliennes. Directeurs : *Jacques Paliard* et *Paul Archambault*. N° 1. Au sommaire : textes préparés par Maurice Blondel en vue de la réédition de l'« Action » de 1893. — Une soutenance de thèse. Quelques commentaires contemporains. — Un vol. de 125 p. grand in-8°. Press. Universit. de France. Paris, 1951. Prix : 300 fr.

La Société des amis de Maurice Blondel a pris l'initiative de ces *Etudes blondéliennes*. L'œuvre du grand philosophe français est — pour une part notable — encore inédite. Le premier fascicule des *Etudes* et ceux qui suivront vont donc permettre la diffusion de textes dont l'intérêt ne saurait faire de doute pour personne. Ces cahiers comporteront également des articles ou conférences concernant la pensée de Maurice Blondel. Par exemple, dans le n° 2, sera publiée une conférence de Jacques Paliard sur « l'élan spirituel chez Bergson et chez Blondel », en même temps qu'un article d'Henry Duméry sur « Blondel et la philosophie contemporaine ». Dès aujourd'hui, au moment où vient de paraître une réimpression — tant attendue — de la thèse célèbre, il est précieux de pouvoir lire les textes préparés par l'auteur pour cette réédition (Projet de préface; lettre-préface; esquisse d'une reprise; de la thèse primitive à la nouvelle « Action »; le problème théorique et le problème pratique de l'Action; rôle et raison d'être de la philosophie; la pensée pour l'Action et l'Action pour l'Union au vrai et au bien, etc...)

Le compte rendu analytique de la soutenance de thèse permet de connaître les réactions diverses de certains maîtres d'autrefois, comme Boutroux, Paul Janet (qui reçut, au passage, une leçon de philosophie dont il semblait avoir besoin), H. Marion, Victor Brochard, Gabriel Séailles...

Tout cela, ainsi que des articles parus à l'époque sur l'*Action*, une assez longue réponse de Maurice Blondel à une note de Léon Brunschvicg, fournit au lecteur une source inépuisable de réflexions.

Sociologie religieuse. Le rôle de la religion dans les relations communautaires des humains, par *G. Mensching*, Professeur à l'Université de Bonn. Traduct. française de Pierre Jundt. Un vol. de 330 p. grand in-8°, de la Biblioth. scientifiq. Payot, Paris, 1951. Prix : 600 fr. — Les théologiens qui ont rendu compte de l'édition allemande se plaignirent que l'Eglise chrétienne soit mise, dans ce livre, quasi sur le même plan que d'autres religions. Il faudrait plutôt féliciter l'auteur d'avoir su garder une objectivité si nécessaire à l'historien. Il se réclame, d'ailleurs, du Christianisme, et croit même que notre monde malheureux ne saurait être sauvé sans un recours à la Foi. Pieux désir, plus facile à formuler qu'à réaliser. Du moins cette respectable conviction ne l'entraîne-t-elle pas à confondre la science des religions avec je ne sais quelle apologie. L'ouvrage se recommande non seulement par une immense érudition, mais par sa claire précision. Si G. Mensching est sociologue, il se défend de tomber dans un « sociologisme » intempérant. Je veux dire qu'il ne pose pas une *thèse* — comme celle qui consiste, par exemple, à identifier le sentiment religieux avec le sentiment social. Il expose des *faits*, qu'il met en ordre. Nous entendons par sociologie religieuse, dit-il en substance, l'étude des phénomènes sociaux au sein de la religion, l'étude des *rapports* entre faits sociaux et faits religieux, l'étude comparée des religions.

Ce qui se dégage tout naturellement des faits exposés, c'est, comme dans l'histoire du Droit, la spiritualisation et l'intériorisation progressives des croyances.

Venant après tant d'auteurs, qu'il cite (et dont les principaux sont indiqués dans six pages de Bibliographie en fin de volume), ayant lui-même consacré son acti-

vité à l'histoire des religions, G. Mensching nous donne là comme une véritable Somme de sociologie religieuse. Et jamais, répétons-le, ses convictions personnelles, si profondes soient-elles, ne viennent fausser la perspective. C'est de la science honnête, loyale, donc sans arrière-pensée tendancieuse. Et c'est très bien ainsi : car le lecteur qui veut connaître et comprendre, n'a que faire des prédications ou des pamphlets — parfois déguisés sous de faux-semblants d'objectivité.

Ouvrages reçus : *La Métaphysique orientale,* par *René Guenon.* Une broch. de 28 p. grand in-8°. Troisième édition. Les Editions traditionnelles, Paris, 1951.

Revues : *La Pensée.* Revue du rationalisme moderne (Arts, Sciences, Philosophie). Tous les deux mois (64, bd Aug. Blanqui, Paris XIIIe). N° 35. Mars-Avril 1951. Noté au sommaire : L'entente pour la paix est possible (F. Jolliot-Curie); plusieurs articles sur la Commune (V. Joannès, V. Leduc et J. Varloot); Victor Hugo et la Commune (Pierre Albouy); Planification scientifique en Hongrie (Marcel Prenant); la Culture dans la Chine nouvelle (Marius Magnien); De l'objectivisme au confusionnisme dans l'enseignement de la Géographie (Bernard Keyser); Descartes et l'exposition du 3e centenaire de sa mort (V. Leduc). A signaler, dans la revue des livres, une analyse (par A. Gersaint) des tomes I et II de *l'Année sociologique.* Chroniques diverses (Sciences, Histoire, etc.).

Culture humaine. XIIIe année. Editions J. Oliven. Paris (Mensuel). N° de mai 1951. Noté au sommaire : L'insinuation (J. des Vignes-Rouges); Sentimentalité moderne (Gabrielle Beauchataud-Veschi); etc... N° de juin 1951. — Le docteur Albert Schweitzer (Hélène Cousin-Barrère); Remarques sur la Culture de l'esprit (Achille Ouy); Possession de soi (Jules Eychène), etc...

DANS LA PRESSE

« Vingt ans en 1951. » — Le « Mercure » a déjà signalé l'enquête publiée par Robert Kanters et Gilbert Sigaux, nouveaux Agathon, dans « Hommes et Mondes ». Le n° de juin en apporte la conclusion.

« La grande force disponible dans cette jeunesse de 1951 rien ne permet d'affirmer qu'elle est de moins bonne qualité, qu'elle est moins riche que celle d'autres époques. Au contraire : sa foncière simplicité, son goût impitoyable de la vérité en font à peu près notre seule raison d'espérer. Ce qui manque seulement, et bien entendu c'est capital, c'est quelque chose à quoi accrocher cette espérance. On a souvent comparé nos enfants aux enfants de l'autre siècle, aux contemporains de Musset et la comparaison est à peu près valable si on observe toutefois que ce n'est pas un empire qui vient de craquer, mais un monde et peut-être plus que cela encore, la prise de l'humanité sur l'univers et sur son propre destin. Jamais des aînés n'ont préparé à une jeunesse un monde aussi complètement désespéré.

« Il est possible que toute jeunesse doive passer par cette étape : la recherche d'une foi, la découverte d'une foi personnelle, d'une source personnelle d'énergie. Nous savons bien aussi que toute éducation sentimentale débouche sur quelques terres brûlées, sur quelques déserts. Sans les leçons amères que donnent les premiers contacts avec les êtres et avec les choses, nous garderions trop longtemps le premier duvet.

« Mais tout cela, c'est l'expérience commune des générations. Le signe particulier de celle qui nous intéresse est celui-ci : elle manque d'avenir. Etre dégrisé, c'est nécessaire, c'est bien. Mais il y a les lendemains, les jours et les années qui doivent être vécus à froid, une perspective rationnelle, avec un but à atteindre.

Il n'est pas certain que ceux qui ont aujourd'hui vingt ans aient le sentiment de l'avenir. Nous serions même tentés de croire que tout se résout pour eux sur le plan du présent : qu'on leur reproche leurs vues courtes, ils répondront que toute leur expérience est là pour leur dire que *rien ne dure.* Ils ont vu basculer, de 1940 à 1950, trop de dogmes, de principes, de croyances, de sentiments; ils ont acquis une dure méfiance pour

presque toutes les valeurs cotées à la Bourse de leurs aînés.

Mais si le manque d'une foi les désoriente parfois, ils ont la lucidité. Il ne tient qu'à eux... »

« Paris-Guide » : numéro spécial du « Crapouillot », où l'on trouve un guide des lettres, un guide de la peinture, un guide des spectacles, un dictionnaire des pseudonymes, un guide gastronomique, etc., — mille précisions, quelques erreurs, des anecdotes, une vitalité du diable... et l'esprit du « Crapouillot ».

« Tableau politique de la France » (1951) : c'est le titre et le thème d'un numéro spécial de « La Nef » (avril-mai) : éventail franchement ouvert sur tout l'ensemble du problème. Trois parties : « La vie politique et les partis », « Les forces », « Les problèmes ». Les élections sont maintenant derrière nous : ce qui n'enlève rien à l'intérêt des quelque 225 pages de cet examen, auquel ont collaboré des représentants, sinon de tous les partis, du moins de toutes les tendances.

Controverse sur l'Amérique. « Esprit », à la suite de son numéro de mars sur *La Paix possible*, a reçu de M. Mario Einaudi, professeur dans une université américaine, une longue lettre exposant le point de vue américain. Albert Béguin lui répond. L'ensemble, sur un sujet si brûlant et qui nous touche de si près, est d'une élévation qui nous change de nos lectures quotidiennes sur le sujet.

Répertoire. — Albert - Marie Schmidt : *Gratitude envers André Gide;* Pierre Emmanuel : *Inactualité de Gide;* A. Lajusan : *Quelques aspects d'André Gide* (« Foi et Vie », juillet).

Marcel Proust, par Edmond Jaloux; *Lettres inédites* de Marcel Proust à E. Jaloux (« Revue de Paris », juin).

Bernard Groethuysen : *Lutte suprême des Jansénistes pour sauver le Dieu ancien* (« Cahiers du Sud », n° 305, 1er semestre 1951).

GAZETTE

La bibliothèque de Louis Le Cardonnel au Palais du Roure. — *La bibliothèque que le poète Louis Le Cardonnel légua à sa mort au Palais du Roure fait actuellement l'objet d'un classement destiné à la rendre utilisable aux étudiants et aux chercheurs qui seront les hôtes de la Fondation Flandreysy-Espérandieu à Avignon.*

La nature des ouvrages qui la composent est révélatrice.

Ce sont en premier lieu des ouvrages théologiques et philosophiques dans la ligne traditionnelle, avec Thomas d'Aquin et les penseurs du renouveau thomiste : Garrigou-Lagrange, Jacques Maritain, Gilson, etc. On y trouve la trace de la formation reçue à Rome au Séminaire français.

Les ouvrages de spiritualité sont les plus abondants, dominés par les textes des grands mystiques, depuis sainte Thérèse et saint Jean de la Croix jusqu'à Catherine Emmerich et Marie de l'Incarnation

Dans un ordre voisin mais « para-orthodoxe », on rencontre un certain nombre d'ouvrages sur la Kabbale, les Rose-Croix, les philosophes de l'Inde : nouvel aspect de l'âme du poète.

Enfin la section littéraire, dominée par la figure de Bossuet qu'il aimait de prédilection; les ouvrages dédicacés qui furent offerts au poète par des écrivains amis — Pierre de Nolhac, Henri de Régnier et tant d'autres; les siens propres enfin, — dont le Roure possède plusieurs manuscrits —, ainsi que les études dont ils ont fait l'objet.

C'est lui-même qui un jour composa cette strophe pour la porte d'une bibliothèque amie :

Heureux qui vient ici dans la pénombre auguste
Se nourrir de silence et de recueillement
Ou qui peut y survivre un jour durablement
Dans le vélin d'un livre et dans l'airain d'un buste.

PIERRE ARCELIN.

Inauguration de la Maison de Gœthe à Francfort. — *La Maison de Gœthe à Francfort avait été détruite par un bombardement et les nazis auraient voulu conserver l'amas de décombres comme un témoignage de la « barbarie anglaise ». La guerre finie, on se demanda s'il fallait la reconstruire pour y installer les souvenirs gœthéens — tous sauvés — comme ils s'y trouvaient avant la guerre, ou les grouper dans un musée à construire. C'est la première solution qui l'emporta, défendue par le professeur Beutler, qui, avec une énergie sans défaillance, surmonta l'une après l'autre toutes les difficultés. Le 10 mai 1951, en présence du professeur Heuss, Président de la République fédérale allemande, et des trois hauts-commissaires, le bourgmestre de Francfort inaugura la maison de Gœthe ressuscitée, exactement semblable à l'ancienne.*

Au cours de la cérémonie d'inauguration, cinq « Plaquettes Gœthe » avec médaille de bronze furent décernées aux professeurs Ernst Robert Curtius (Bonn), Willoughby (Londres), Hohlfeld (Wisconsin) et à notre collaborateur J.-F. Angelloz (Caen-Sarrebruck), ainsi qu'au Dr Wirtz qui publie à l'Artemis-Verlag (Zürich) la grande édition des œuvres de Gœthe.

Le texte de la « plaquette » décernée à notre collaborateur est ainsi conçu : « A l'occasion de l'inauguration de la maison de « Gœthe ressuscitée, le Magistrat de la ville de Francfort-sur-le- « Main décerne au professeur de littérature allemande à l'Université « de Caen, actuellement Recteur de l'Université européenne de « Sarrebruck, J.-F. Angelloz

la Plaquette Gœthe

« créée par la ville de Francfort pour récompenser les mérites « culturels.

« Le Magistrat honore par là un grand lettré et professeur qui « s'est consacré avec succès à faire progresser la culture française « et la culture allemande par une compréhension réciproque et qui « en particulier a notablement enrichi notre connaissance de Gœthe « par des ouvrages et travaux importants. »

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME CCCXII

N° 1053. — 1er MAI 1951

N° 1054. — 1er JUIN 1951

★

L'univers de Nerval

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 8575
Dépôt légal : 3e trimestre 1951.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

OUVRAGES DISPONIBLES DE

REMY DE GOURMONT

e Chemin de Velours. *Nouvelles dissociations d'idées.* In-16..	240 »
a Culture des Idées. In-16	240 »
ante, Béatrice et la Poésie amoureuse. *Essai sur l'idéal féminin en Italie à la fin du XIIIe siècle.* Coll. « Les Hommes et les Idées ». In-16	120 »
ialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1905-1907 (*Epilogues,* 4e série). In-16	240 »
ouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910 (*Epilogues,* 5e série). In-16	240 »
pilogues. *Réflexions sur la vie.* 1re série : 1895-1898. 2e série : 1899-1901. 3e série : 1902-1904. Volume complémentaire : 1905-1912. Chaque vol	240 »
ettres intimes à l'Amazone. In-8°	450 »
e deuxième Livre des Masques. Avec 23 « Masques » dessinés par F. Vallotton. In-16	240 »
Œuvres I (volume contenant *Une Nuit au Luxembourg* et *Couleurs*). In-8°	450 »
endant la Guerre. *Lettres pour l'Argentine.* Préface de Jean de Gourmont. In-16	240 »
endant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. In-16	240 »
hysique de l'Amour. *Essai sur l'instinct sexuel.* In-16	240 »
romenades littéraires. 1re série. 2e série. 4e série (*Souvenirs du Symbolisme et autres études*). 6e série. 7e série. Chaque vol. in-16	240 »
romenades philosophiques. 1re et 3e série. Chaque vol. in-16..	240 »



ur Remy de Gourmont :

aul Escoube. La Femme et le Sentiment de l'Amour chez Remy de Gourmont. In-16	240 »
— Remy de Gourmont et son œuvre, avec un portrait, un autographe et une bibliographie. Coll. « Les Hommes et les Idées ». In-16	120 »

Extrait du catalogue général (suite) :

HEARN (LAFCADIO).. **Au Japon spectral.** Traduit de l'anglais par Marc Logé. In-16........................ 240 »

— **Esquisses japonaises.** Trad. Marc Logé. In-16.... 240 »

— **Etudes bouddhistes et Rêveries exotiques.** Trad. Marc Logé. In-16........................ 240 »

— **Fantaisies créoles** *suivi de* **Rêveries floridiennes.** Trad. Marc Logé. In-16........................ 240 »

— **Feuilles éparses de littératures étranges** (*Feuilles éparses, Histoires redites d'après la littérature hindoue et bouddhiste, Les runes du Kalewala, Contes du pays musulman, Traditions redites d'après le Talmud*). Trad. Marc Logé. In-16........................ 240 »

— **Lettres japonaises** (1890-1893). Trad. Marc Logé. In-16........................ 240 »

— **Pèlerinages japonais.** Trad. Marc Logé. In-16... 240 »

— **Le Roman de la Voie lactée.** Trad. Marc Logé. In-16........................ 240 »

— **Trois fois bel conte...** Avec le texte original en créole antillais. Préface de Charles-Marie Garnier. Trad. Serge Denis. In-16.............. 240 »

— **Un Voyage d'Eté aux Tropiques.** Trad. Marc Logé. In-16........................ 240 »

— **Voyage au Pays des Dieux.** *Fêtes, temples et coutumes du Japon.* Trad. Marc Logé. In-16.... 240 »

— **Youma,** *roman martiniquais.* Trad. Marc Logé. In-16........................ 240 »

HEIBERG (GUNNAR). **Le Balcon,** pièce en trois actes. Traduction du norvégien et notice par le comte M. Prozor. In-16........................ 240 »

HENRIOT (EMILE)... **La Flamme et les Cendres** (*La Flamme et les Cendres, Les Saisons de Nesles, Poésies diverses*), 1907-1914. Poèmes. In-16......... 240 »

HEROLD (A.-FERDINAND) .... **L'Abbaye de Sainte-Aphrodise.** Roman. Petit in-16........................ 120 »

— **Les Amants hasardeux.** Roman. In-16.......... 240 »

— **Cléopâtre.** Drame en cinq actes en vers. In-16. 240 »

— **Les Contes du Vampire.** In-16.............. 240 »

— **Guillaume-le-Petit.** Poèmes. In-16............. 240 »

— **Les Hérétiques.** Opéra en trois actes. In-16.... 240 »

— **Images tendres et merveilleuses.** Poèmes dramatiques. In-16........................ 240 »

— **Le jeune Dieu.** Tragédie en quatre actes en vers. In-16........................ 150 »

— **Maisonseule.** Pièce en trois actes. In-16........ 150 »

— **Œnone.** Poème tragique. In-16............... 150 »

— **La Route fleurie.** Poèmes. In-16............... 240 »

— **Les Sept contre Thèbes.** Tragédie traduite d'Eschyle. In-16........................ 150 »

— **Zadig.** Comédie musicale en quatre actes et cinq tableaux, d'après Voltaire. In-16............ 150 »

HERZEN (ALEXANDRE) .... **Pages choisies.** *Pages autobiographiques, Histoire, Nouvelles, Correspondance, Considérations sociologiques.* Biographie, notes et bibliographie, par Michel Delines. In-16.... 240 »

HEWLETT (MAURICE) **Amours charmantes et cruelles,** *Récits du Quattrocento.* Trad. de l'anglais par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. In-16........... 240 »

— **En plein air.** Roman. Trad. par Mme G.-A. Rabache. In-16........................ 240 »

MERCVRE DE FRANC

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

JEAN PRÉVOST

LA CRÉATION CHEZ STENDHAL

ESSAI SUR LE MÉTIER D'ÉCRIRE ET LA PSYCHOLOGIE DE L'ÉCRIVAIN

PRÉFACE DE HENRI MARTINEAU

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE 1943 DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Uu volume in-16 de 408 pages. 480

Il a été tiré 75 exemplaires numérotés sur vélin de Rives à **1.500** *fr.*

Il y a création spirituelle dans l'admirable thèse de Je Prévost sur *La Création chez Stendhal.* Elle a été soutenue Lyon en 1942, avant que Jean Prévost n'organisât ce maq de Savoie où il est mort héroïquement. On l'avait tirée à très petit nombre d'exemplaires qui ne franchissaient p aisément la ligne de démarcation. Nous savions qu'elle ex tait, et qu'elle était belle... Quelle joie de suivre l'effort dissociation et de reconstruction auquel s'est, pendant p sieurs années, appliqué ce normalien, ce sportif, ce rom cier, dont le cœur a connu la passion, la souffrance, la do leur; cet humaniste humain! (ROBERT KEMP, *Les Nouvell Littéraires*).

Le livre échappe résolument à la sécheresse parfois doctrinale de ce genre d'esquisses... Rien de sec ou d'abstrait en cette méthode grâce à laquelle nous est présenté un Stendhal plus d'une fois paré encore des prestiges de la nouveauté (JEAN NICOLLIER, *Gazette de Lausanne*).

Ce qui fut l'un des derniers messages de l'une des p fermes intelligences de notre temps (Jean Prévost, on le s est mort pour la Résistance dans le Vercors) mènera, p beaucoup, à la rencontre, sinon à la découverte de Stend Nul mieux que Jean Prévost n'a pénétré plus avant les p fondeurs si originales, dans les lettres modernes, de la cr tion stendhalienne (JANE ALBERT-HESSE, *Franc-Tireur*).

Voici un ouvrage célèbre et peu connu. Publié pendant rcupation, en zone sud, présenté aujourd'hui dans sa véri-ble édition publique par M. Henri Martineau, ... il est le rnier livre, et comme le testament, d'un esprit qui fût venu l'un des guides de notre après-guerre. Il palpite core de cette fièvre qui conduisit l'auteur aux combats que n sait (MAURICE NADEAU, *Mercure de France*).

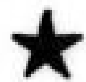
Le très beau livre de Jean Prévost... C'est une œuvre singulièrement riche... Elle restera chère à tous ceux qui savent que Jean Prévost avait l'étoffe d'un véritable humaniste et qu'il a été l'un des héros les plus représentatifs de la Résistance (*Le Parisien libéré*).

La présente réédition, en rendant à un penseur vigoureux qui est sien, satisfait un souci de justice, en même temps 'elle est un hommage à un écrivain dont la perte fut une s plus lourdes que subirent, pendant la dernière guerre, lettres françaises (JACQUES DE LAPRADE, *Arts*).

Dire qu'il y a là, à propos de chaque ouvrage de Stendhal, tout ce qui s'y peut le plus finement rapporter n'est que rendre justice à cette étude dont la valeur est éclatante (*L'Aurore*).

Il eût été vraiment dommage que ce travail tout à fait ceptionnel ne fût pas diffusé comme il le méritait... Je ne ois pas que personne soit allé plus loin que Jean Prévost ns la haute critique des œuvres du plus grand, peut-être, s romanciers français... Ce n'est pas sans fierté qu'on lit livre qui — par ce style si particulier à l'essai, auquel uls les écrivains de notre pays sont parvenus — est une uvelle illustration de notre originalité nationale (RAOUL DRÉ, *L'Echo du Maroc*).

C'est une excellente idée que d'avoir réimprimé ce volume qui était introuvable et dans lequel on voit généralement l'œuvre maîtresse de Jean Prévost (*Opéra*).



Août **1951.**

BULLETIN DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

SOMMAIRE

L'ALLIANCE FRANÇAISE ET LE CINÉMATOGRAPHE

Le film est, au même titre que le livre ou l'émission radiophonique, un moyen de diffusion de la langue et de la civilisation française. On ne saurait donc qu'encourager, au sein des Alliances françaises de l'étranger, la création de ciné-clubs. Ces créations se sont multipliées depuis un an et particulièrement en Amérique latine où de nombreux comités organisent maintenant une ou deux séances cinématographiques mensuelles, consacrées soit à des grands films dramatiques, soit à des documentaires mettant en lumière divers aspects et diverses activités de notre pays.

Ces films documentaires de court métrage sont prêtés aux Alliances par les ambassades qui les tiennent elles-mêmes de la Direction générale des relations culturelles. Les Alliances peuvent d'autre part s'adresser au Commissariat général au Tourisme par l'intermédiaire du siège central de

Paris. Cet organisme a prêté une dizaine de courts métrages à divers comités au cours du dernier exercice.

La question du ravitaillement en grands films a été jusqu'ici plus difficile à résoudre. En effet, la D. G. R. C. ne s'intéresse aux bandes de long métrage que depuis peu de temps; il ne restait donc comme ressource aux Alliances, en dehors de prêts sur place assez hypothétiques, que l'achat direct de films aux producteurs. Ces achats sont effectués par le Siège central. *L'alibi, Les anges du péché, L'appel du silence, La charrette fantôme, Le ciel est à vous, Le Colonel Chabert, Les dames du Bois de Boulogne, Dernières vacances, Les Frères Bouquinquant, Lettres d'amour, La mort du cygne, Nous les gosses, Le Père Tranquille, Premier de cordée, Quai des Brumes, Sylvie et le fantôme, La vie en rose,* ont été, par ce moyen, présentés dans les Alliances, au cours de la saison dernière.

Les frais d'achat, assez élevés, peuvent être couverts, tout au moins en partie, par des cotisations demandées aux membres du ciné-club, car s'il est interdit aux Alliances de faire payer les places aux séances cinématographiques, étant donné que nous n'achetons aux producteurs que les droits d'exploitation non commerciale, la cotisation destinée à amortir les frais d'exploitation est parfaitement acceptable.

Pour permettre à tous les comités, ou tout au moins à un très grand nombre d'entre eux, de passer des films français, nous avons songé à organiser des circuits cinématographiques. L'Alliance, qui sert de centre de circuit, après avoir passé le film, le fait circuler dans toutes les Alliances voisines, chacune d'elles versant une redevance à cet effet; ceci permet un prix de revient assez faible et facilement couvert. C'est ainsi que plusieurs circuits sont actuellement organisés ou en voie de formation :

1° Circuit du Brésil, avec Rio de Janeiro comme centre, englobant toutes les Alliances brésiliennes.

2° Circuit d'Argentine, avec Buenos-Aires comme centre, qui distribue les films dans les Alliances d'Argentine.

3° Circuit d'Amérique Centrale, avec Mexico comme centre, englobant les comités d'Amérique Centrale, des Antilles et éventuellement certains du nord de l'Amérique du Sud.

4° Circuit du Centre-Afrique, avec Nairobi (Kénya) comme centre, englobant les comités du Congo belge, d'Ethiopie, de l'Angola, de la Rhodésie du Sud.

5° Circuit du Sud-Est Asiatique, avec Saïgon comme centre, comprenant les comités de Malaisie, de Siam, et éventuellement ceux d'Indonésie, des Indes, des Philippines et d'Océanie.

Tous les Comités d'Alliances que cette question intéresse peuvent donc se mettre en rapport avec le centre de circuit le plus proche, ou bien écrire au Siège de Paris afin d'organiser un nouveau circuit avec l'aide des Alliances voisines.

La D. G. R. C., qui s'intéresse depuis peu à la question des grands films, vient de se rendre acquéreur de quelques bandes de qualité qu'elle mettra à la disposition de certains circuits par l'intermédiaire des ambassades. Toutefois, le nombre de ces films sera vraisemblablement insuffisant pour le programme d'une année qu'il sera sans doute nécessaire de compléter à l'aide d'achats directs aux producteurs. Le Siège de l'Alliance à Paris tiendra les circuits au courant des possibilités de prêts par les Relations culturelles et effectuera pour eux tous les achats susceptibles de les intéresser. Les territoires de la France d'outre-mer ne peuvent bénéficier des prêts des R. C., ces dernières achetant les droits d'exploitation non commerciale pour l'univers, sauf pour la France et l'Union française.

L'Alliance achète les films dans le format réduit de 16 mm., car le format commercial de 35 mm. exige des salles de cinéma équipées avec cabine, ce qui est peu pratique pour les Alliances. Le format de 16 mm., au contraire, peut être projeté dans n'importe quelle salle, mais comme les copies dans ce format sont obligatoirement tirées par paires, nous sommes obligés, lorsque nous commandons un film, d'acheter deux copies, donc d'intéresser deux circuits à l'achat du même film, afin de diminuer pour chacun d'eux le prix de revient.

Le siège de l'Alliance, qui serait très désireux de voir se multiplier les ciné-clubs des Alliances, se tient à la disposition de tous les comités pour tous renseignements complémentaires.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA FÉDÉRATION BRITANNIQUE

A l'invitation du Cercle français de Brighton et Hove (affiliés depuis 1936), la Fédération britannique des Comités de l'Alliance française a tenu, le 2 juin dernier, à Brighton, sa quatrième assemblée générale d'après-guerre sous la présidence de Lord De La Warr, président de la Fédération, en présence de S. Exc. M. René Massigli, ambassadeur de France à Londres, et de Mme Massigli. M. Emile Henriot, de l'Académie française, président général de l'Alliance française, avait tenu à faire le voyage depuis Paris, accompagné de Mme Henriot, pour témoigner de l'intérêt que porte l'Alliance « mère » à cette réunion qui, de par l'éclat qu'elle revêt, est une grande manifestation d'amitié franco-britannique tout autant qu'un congrès d'Alliance française.

Outre son président, le bureau de Londres de la Fédération britannique était représenté par : MM. T. S. Eliot, Maurice Vignon, Henri Jourdan, vice-présidents; MM. Eugène Jouot, trésorier; G. R. Barnett-Smith, trésorier adjoint; MM. J. C. Grumbar, Robert Mengin, R. J. North, A. Pryce-Jones, André Simon, Sir Eugen Millington-Drake, Mme J. Thomas de Turville, conseillers; M. Claude Chailley, secrétaire général.

Sur les 73 comités affiliés que compte actuellement la Fédération en Angleterre, au Pays de Galles, en Irlande du Nord, en Ecosse et dans les Iles anglo-normandes, 35 avaient envoyé des délégués à Brighton.

A la séance solennelle d'ouverture, à 11 heures du matin, des discours furent prononcés par le maire de Brighton, l'ambassadeur de France, Mr. T. S. Eliot, M. Emile Henriot et Lord De La Warr. Au cours de cette cérémonie, le président général remit un certain nombre de diplômes et médailles de l'Alliance française décernés à des membres de comités affiliés à la Fédération britannique, choisis parmi les plus méritants.

Après un déjeuner auquel prirent part 110 personnes, les délégués se réunirent pour assister à la séance de travail. Des rapports qui furent présentés par différents membres du bureau et des discussions qui suivirent, il ressort qu'en

dépit de nombreuses difficultés auxquelles elle se heurte, la Fédération britannique fait preuve d'une vitalité remarquable et contribue dans une très large mesure à resserrer de plus en plus étroitement les liens qui unissent la Grande-Bretagne et la France. Le président général a notamment exprimé sa satisfaction d'apprendre que les conférenciers et artistes envoyés dans ce pays sous les auspices de l'Alliance avaient partout suscité un très grand enthousiasme, et il a été également heureux de constater que d'excellents résultats étaient obtenus grâce à la coopération très efficace entre la Fédération britannique et l'Institut français de Londres.

A l'heure du thé, les congressistes furent les hôtes de la municipalité de Brighton. Au nom de l'Alliance, M. Emile Henriot répondit au discours de bienvenue du maire de Brighton.

Pour clôturer la journée, un concert fut offert, à 20 heures, dans la salle de banquets du « Royal Pavilion », devant un auditoire de 300 personnes, avec le concours de l'excellent violoniste Robert Soëtens et de sa partenaire, la pianiste Suzanne Roche — les deux artistes ayant été gracieusement « prêtés » à la Fédération par l'Institut français de Londres à cette occasion.

Les délégués ayant été invités par Lord De La Warr, président de la Fédération britannique, à aller prendre le thé, le dimanche 3 juin après-midi, dans sa propriété de « Fisher's Gate », à 60 kilomètres de Brighton, une excursion en autocar fut organisée pour la journée et permit aux hôtes de la Fédération de visiter, par un soleil radieux, la très belle propriété historique de Knole, demeure ancestrale de la noble et illustre famille Sackville, alliée à la famille De La Warr, d'admirer les luxuriants paysages des comtés du Sussex et du Kent, et de s'arrêter quelques instants dans la pittoresque petite ville de Penshurst dont le célèbre château appartient à Lord De L'Isle and Dudley.

L'ambassadeur de France et Mme Massigli étaient présents à la réception offerte par Lord et Lady De La Warr à Fishers' Gate, qui clôtura brillamment cette assemblée de 1951.

L'ALLIANCE FRANÇAISE DANS LE MONDE

AUSTRALIE

Sydney

L'Alliance française en Australie organise cette année, à la demande du Federal Office of Education, un concours général fédéral dans toutes les branches de l'Alliance en Australie. Le lauréat de ce concours se verra attribuer une bourse d'études d'un an au collège de Nouméa en Nouvelle-Calédonie. Un écolier français de Nouvelle-Calédonie doit venir en échange passer un an dans une école australienne.

BOLIVIE

La Paz

L'Alliance de La Paz a organisé en mai les « mardis » suivants :

8 mai : présentation de films documentaires : *Paris plein ciel, Braque, Le jardin de la France.*

15 mai : M. R. Botelho Gonzalvez, avant son départ pour Paris, a prononcé une conférence sur *Les droits de l'homme*. M. Botelho est directeur du département de coopération intellectuelle et de l'Unesco au ministère des Affaires étrangères de Bolivie.

22 mai : M. A. de Winter Melander, professeur de français à l'Institut normal supérieur, a parlé de Maeterlinck, prince des lettres françaises. Cette séance a été illustrée musicalement et suivie de l'interprétation d'un passage de l'*Oiseau bleu* par des élèves de l'Institut.

29 mai : à la demande générale, le programme de films documentaires « Miracles de France » a été présenté pour la seconde fois. Il comprend *Niger, Ce village ne voulait pas mourir, Barrage de la Girotte.*

Le mouvement de livres a été au cours du même mois un des plus forts enregistrés depuis la création de l'Alliance : 320 livres et 540 périodiques ont été prêtés.

BRESIL

Rio de Janeiro

Les Alliances françaises du Brésil pourront envoyer cette année cinq de leurs élèves en France grâce à la générosité de la Société générale de Transports maritimes, qui leur a offert trois bourses de voyage aller et retour en première classe, et à celle de la Compagnie des Chargeurs Réunis qui lui a accordé deux bourses dans les mêmes conditions. Il faut ajouter à ces cinq boursiers les

deux à qui seront attribuées les bourses de voyage et de séjour mises à la disposition des Alliances par la D. G. D. R. et deux autres auxquels le Comité de Rio offrira lui-même le voyage aller et retour.

COLOMBIE

Bogota

L'Alliance, qui a ouvert ses portes pour une nouvelle année scolaire le 1er mars dernier, est installée maintenant dans un nouveau et agréable local. Le nombre des élèves inscrits est de 152 contre 80 l'année dernière.

Au cours de l'assemblée générale du 2 avril, un nouveau comité directeur a été élu. Il est composé des personnalités suivantes : M. Gaudriot, président; Dr Soto del Corral, vice-président; M. Bertran, trésorier; Mlle F. Gaudriot, secrétaire; Dr E. Esguerra Serrano, censeur.

Les cours, placés sous la direction de M. Brunet, ont été augmentés d'un cours d'histoire de l'art avec projections, d'un cours d'histoire de la musique avec audition de disques, d'un cours de conversation, d'un cours d'histoire de la littérature française.

M. Gabriel Marcel est attendu à Bogota pour y faire des conférences. M. Brunet prépare un cycle de conférences intitulé : *Paris a deux mille ans.*

FRANCE

Marseille

Un concours a été organisé par l'Alliance de Marseille entre les élèves de l'enseignement secondaire de Marseille. Après une sélection faite par les proviseurs et directeurs des lycées et collèges, 68 candidats ont été présentés pour subir les épreuves. Les sujets proposés étaient, au choix : 1° *Quel est l'apport de la Révolution française à la civilisation?* 2° *On parle souvent de civilisation européenne. Comment la caractérisez-vous? Cette notion vous parait-elle acceptable?* Les lauréats, au nombre de quatre, se sont partagé les prix dont le premier consistait en une bourse de voyage en Italie.

IRLANDE

Cork

La seconde réunion des cercles et sociétés françaises d'Irlande se'st tenue à Cork. Environ 100 membres des cercles de Dublin, Limerick et Waterford étaient présents. M. Marc Blancpain, secrétaire général, avait envoyé un message.

RHODESIE DU SUD

Salisbury

Le cercle de l'Alliance française de Salisbury est dorénavant affilié à l'Alliance de Paris. Le nombre des membres atteignait 225 au mois de mai et il est en augmentation. Le fonds de bibliothèque se monte actuellement à près de 250 livres. Le 17 avril a eu lieu la séance d'inauguration de cette nouvelle Alliance avec la projection du film *France quatre saisons.* Le 24 avril et le 15 mai, projections des films *Saint-Louis, Le*

Niger, La bête humaine. 1er mai : conférence de M. de Warren sur *Chopin et Paris* et ouverture de la bibliothèque; 8 mai : séance récréative *Mélodies de Paris* suivie d'une réception; 22 mai : conférence de Sir Walford Selby, ancien ambassadeur de Grande-Bretagne au Portugal; 29 mai : réunion des sections du théâtre, de la jeunesse et du comité de la fête du 14 juillet.

COMMUNIQUÉS

Tout récemment encore et malgré les avertissements que nous avions multipliés, certains comités ont cru, de bonne foi, pouvoir accorder leur patronage à des conférenciers ou à des artistes de passage, *non mandatés par le Siège central.* Ce geste leur a valu des déceptions que nous déplorons comme eux.

Nous nous permettons d'inviter une fois de plus nos comités à redoubler de prudence. Seuls peuvent se prévaloir du patronage de notre Association :

a) Les conférenciers ou artistes *porteurs d'une lettre de recommandation signée du président ou du secrétaire général de l'Alliance française de Paris.*

b) Dans tous les autres cas, les conférenciers ou artistes de passage au sujet desquels *les comités locaux auront bien voulu consulter au préalable le siège central.*

Nous pensons prévenir ainsi les déceptions qui nous ont été signalées et répondre au souhait de nos comités eux-mêmes qui se montrent, à juste titre, soucieux de ne pas engager le renom de leur Association, *sans garanties.*

ABONNEMENTS

Les personnes désirant recevoir le **Bulletin de l'Alliance Française** doivent souscrire un abonnement au **Mercure de France** en spécifiant : **Tirage réservé à l'Alliance Française.**

Conditions : France et Union Française : 6 mois : 750 francs; 1 an : 1.400 francs. — Etranger : 6 mois : 900 francs; 1 an : 1.750 francs.